DERNIERS VOLUMES PARUS

(Voir tous les titres de cette collection à la fin de ce volume)

12. — *La destinée du comte*
Alfred de Vigny

par Paul Brach
Prix Montyon (Académie française 1928)

13. — *La vie chrétienne*
d'Eugénie de Guérin
par Victor Giraud

14. — *La vie orageuse de Mirabeau*
par Henry de Jouvenel

15. — *La vie de Jean Racine*
par François Mauriac

16. — *La vie turbulente*
de Camille Desmoulins
par Raoul Arnaud

17. — *Monsieur Vincent,*
aumônier des galères
par Henri Lavedan, de l'Académie française

18. — *La vie de Manet*
par Albert Flament

19. — *La vie harmonieuse de Mistral*
par Marius André

20. — *La vie glorieuse de Victor Hugo*

Le roman
des
grandes
existences

— 21 —

LA
DOUBLE VIE
de
GÉRARD
DE NERVAL
par
RENÉ BIZET

15 fr.

*Le roman
des grandes
existences - 21*

**LA DOUBLE VIE
DE
GÉRARD
DE NERVAL**
par
RENÉ BIZET

DRPS
FA
81

UNIVERSITAT D'ALACANT
Biblioteca Universitaria

0500757172

DERNIERS VOLUMES PARUS

(Voir tous les titres de cette collection à la fin de ce volume)

12. — *La destinée du comte*
Alfred de Vigny

par Paul Brach
Prix Montyon (Académie française 1928)

13. — *La vie chrétienne*
d'Eugénie de Guérin
par Victor Giraud

14. — *La vie orageuse de Mirabeau*
par Henry de Jouvenel

15. — *La vie de Jean Racine*
par François Mauriac

16. — *La vie turbulente*
de Camille Desmoulins
par Raoul Arnaud

17. — *Monsieur Vincent,*
aumônier des galères
par Henri Lavedan, de l'Académie française

18. — *La vie de Manet*
par Albert Flament

19. — *La vie harmonieuse de Mistral*
par Marius André

20. — *La vie glorieuse de Victor Hugo*
par Raymond Escholler

A PARAÎTRE :

La vie de Mahomet
par Émile Dermenghem

Le roman
des
grandes
existences

— 21 —

LA
DOUBLE VIE
DE
GÉRARD
DE NERVAL
par
RENÉ BIZET

15 fr.

11-192

Librairie
Plon

*Le roman
des grandes
existences - 21*

**LA DOUBLE VIE
DE
GÉRARD
DE NERVAL**

par
RENÉ BIZET

Librairie Plon Paris

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10.

11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20.

21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30.

FL DRPS FA/0081

0500757172

Il a été tiré de cet ouvrage :

- 12 exemplaires sur papier de Chine, dont 10 numérotés de 1 à 10, et 2 hors commerce marqués H. C. ;
- 11 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, dont 35 numérotés de 11 à 45, et 6 hors commerce marqués H. C. ;
- 122 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, dont 120 numérotés de 46 à 165, et 2 hors commerce marqués H. C. ;
- 504 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, dont 500 numérotés de 166 à 655, et 4 hors commerce marqués H. C.

LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES

21

LA DOUBLE VIE
DE
GÉRARD DE NERVAL

UNIVERSITAT D'ALACANT
UNIVERSIDAD DE ALICANTE
BIBLIOTECA
N° COPIA.....

RENÉ BIZET

LA DOUBLE VIE
DE
GÉRARD DE NERVAL

Deux âmes, hélas, se partageaient mon
sein et chacune d'elles veut se reposer de
l'autre. L'une, ardente d'amour, s'attache
au monde par le moyen des organes du
corps; un mouvement surnaturel entraîne
l'autre, loin des ténèbres, vers les hautes
demeures de nos aïeux.

(GÖTTE, *Faust*.)

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1928.

A GERMAINE ET HENRI MASSIS

leur ami fraternel

R. B.

Copyright 1928 by Librairie Plon.
Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

Il y aurait une grande ingratitude, en première page d'un livre sur Gérard de Nerval, à ne pas inscrire le nom de M. Aristide Marie, auquel on doit un livre définitif sur l'auteur d'Aurélia.

De même, on ne saurait ici oublier M. Henri Clouard, qui a écrit des pages si intelligentes et si sensibles sur Gérard, en tête des volumes de l'édition du Divan, ni enfin M. Gauthier-Ferrières, mort à la guerre, dont le volume est un guide sûr.

Si je me suis servi des précieux documents fournis par les uns et les autres, si j'ai suivi parfois les suggestions qu'ils me proposaient, je n'ai point tiré de leurs enseignements ce qu'on appelle aujourd'hui une biographie romancée, mais plutôt une sorte de chronique où alternent le fantastique et le réel, ces deux maîtres qui se disputèrent âprement l'esprit de Gérard.

LA DOUBLE VIE DE GÉRARD DE NERVAL

CHAPITRE PREMIER

LE TROU DU SOUFFLEUR

C'était en novembre 1926, au théâtre Sarah-Bernhardt, à la fin d'une représentation de *Deburau*. J'étais resté sur le plateau pour regarder le spectacle, toujours amusant, des figurants, pressés, qui regagnent leurs loges, et des machinistes qui enlèvent les décors. C'est peut-être en ces instants que le théâtre offre le plus de sujets émouvants à la méditation. L'illusion qu'il nous donna, quand brillait la rampe, n'est pas encore morte dans notre esprit ; ses récents mensonges enchantent encore notre cœur, et pourtant nous sa-

vons bien que nous nous devons à la vie. Mais on hésite à revenir au réel, on voudrait avoir le droit de choisir, de prolonger l'oubli qui est un de nos plus rares plaisirs...

Or, ce soir-là, je pouvais oublier d'autant plus aisément la réalité, que les figurants vêtus à la mode de 1845 entouraient, pour je ne sais quel motif, le régisseur, et ne se hâtaient point de remonter chez eux. Hommes et femmes dans leurs vêtements qui évoquaient le romantisme de Louis-Philippe, menaient un assez grand tapage, bavardaient, allaient et venaient, de telle sorte que, sans grand effort d'imagination, je me croyais vêtu comme eux, et, comme eux, sortant des Funambules. Jeu facile et plaisant...

Je m'y livrai pendant quelques minutes et m'y attardai même, quand il n'y avait plus autour de moi que des gens en bourgeois. Ils me bousculaient en riant pour ranger ces grandes toiles peintes qui, un quart d'heure auparavant, figuraient si

bien l'intérieur d'un modeste théâtre.

Puis, peu à peu, ils s'éloignèrent et disparurent les uns après les autres. A chaque départ, la lumière devenait plus faible, jusqu'au moment où l'ombre lourde tomba d'un seul coup, et noya dans les ténèbres le plateau tout entier, des cintres à la scène.

Cette brusque nuit mit fin à mes rêveries. Je revins vers la loge où Sacha Guitry se démaquillait et abandonnait le blanc vêtement de Pierrot. Nous parlâmes de Deburau, nous regardâmes quelques vieux daguerréotypes. Il était près d'une heure du matin. Il fallait se retirer.

La loge qu'occupait l'auteur-acteur, et Yvonne Printemps, était celle de Mme Sarah Bernhardt elle-même. Elle était, pour ainsi dire, de plain-pied avec la scène et, pour gagner la sortie, on devait faire quelques pas dans l'obscurité.

Je n'imaginai pas, jusqu'alors, ce que pouvaient être un théâtre, ni les coulisses, quand tout est vide et noir. Nous formions

un petit groupe qui s'aventura lentement vers la « baladeuse ». C'est le nom que l'on donne à cette lampe électrique, toujours allumée, qu'on laisse derrière le rideau de fer, comme une veilleuse. Nous disions en phrases brèves la mélancolie de ces nuits qui n'ont pour lune et pour étoiles que cette ampoule jaunâtre, et l'agonie quotidienne de cette âme du spectacle qui ne reprend de la vie que pendant trois ou quatre heures, et la dépense avec une telle prodigalité, qu'elle l'épuise presque jusqu'à la mort.

Nous échangeions quelques phrases banales, sans doute, sur ce sujet, faisant cercle, malgré nous, autour de la baladeuse, comme autour d'un lit funèbre, lorsque quelqu'un — je ne saurais dire précisément lequel d'entre nous — désigna le milieu du rideau de fer, sur le plancher de la scène.

— C'est à cet endroit que s'est pendu Gérard de Nerval, fit-il en même temps.

— Exactement ici? demandai-je, en

m'avançant vers le point qu'un doigt nous avait montré.

— Oui... reprit une autre voix. Juste au trou du souffleur...

— De sorte que ce souffleur passe sa tête hors de sa boîte, comme Gérard hors du nœud coulant...

— C'est une histoire qu'il ne faut pas raconter trop souvent, dit mon voisin, qui était peut-être le directeur, parce qu'on ne pourrait plus voir ici une pièce sans y penser.

— Mais, au fait, remarqua Sacha Guitry, est-on sûr qu'il se soit donné la mort?

Il y avait là des femmes, qui frissonnaient, de froid sans doute. Deux d'entre elles s'éloignèrent pour atteindre la sortie; notre groupe suivit, et dans le petit escalier qui descend vers l'avenue Victoria, nous nous séparâmes. J'avoue que j'avais grande envie de revenir sur mes pas. Je ne suis pas familier avec les fantômes, ni les revenants. Si j'ai du goût pour le romantisme, j'ai du moins horreur de ses extra-

vagances macabres. Mais pourtant, tout conspirait à me mettre dans un état d'inquiétude qui ne m'était pas habituel.

L'heure d'abord, et aussi la fatigue, et ces figurants costumés comme au temps de Gérard, et les ténèbres du plateau, et l'évocation du souffleur dans sa boîte juste à la place du soupirail de la rue de la Vieille-Lanterne où de Nerval avait accroché sa corde mortelle, tout me troublait. J'étais seul sur le trottoir, devant la sortie des artistes du théâtre, quelques rares taxis qu'étaient les passants plus rares encore. Devant moi c'était la tour Saint-Jacques ; à trois cents mètres, les Halles, tout le décor dans lequel Gérard de Nerval avait vécu ses derniers jours... On eût pu, pour moins que cela, suivre une ombre.

J'habitais à peu de distance de la pointe Saint-Eustache, et je fis, en rêvant, le chemin qui m'en séparait. La nuit était froide, des gens déguenillés et grelottant longeaient les murs de la rue Saint-Denis, comme pour se réchauffer au contact des

maisons. En rassemblant mes souvenirs, je me rappelai que Gérard avait décrit, dans un de ses articles, sinon une nuit semblable, pourtant des personnages du genre et de la mine de ceux que je croisais ou dépassais. Voici la fontaine des Innocents, et devant des marchands de vins, des pauvres diables qui attendent, pour boire, qu'on ait recours à leurs faibles services... Plus loin, des miséreux étaient étendus sur le trottoir... Lui aussi avait passé par là, il avait heurté du pied, en s'excusant — car il était pitoyable — ces vieilles qui ne sont qu'un paquet d'étoffes sales et trouées, et frôlé ces filles qui posent leurs doigts gourds sur le bras du client improbable, en lui murmurant des mots obscènes.

Comme autant de clairs de lune, vingt globes blafards éclairaient ma route ; la rue Rambuteau s'animait de cent voitures et de petits chariots, le sol sec et glacé semblait un jardin de féerie, sous des clartés de music-hall. J'avais perdu Gé-

rard. Il ne m'avait pas accompagné dans ce tumulte, parmi les lumières. Aussi bien ne le voyais-je plus dans ce coin bruyant, trop illuminé et trop neuf avec ses camions à moteur et ses débardeurs affairés. Mais au fur et à mesure que je gagnais des rues plus silencieuses, quand le bec de gaz s'enveloppait, devant mes yeux, d'une ouate jaune bordée de noir, je me reprenais à penser au théâtre, au trou du souffleur, à la rue de la Vieille-Lanterne...

Cela tournait à l'obsession. Qui n'a connu de pareilles heures? Un sourire entr'aperçu, un refrain oublié, une phrase de votre jeunesse, vous revient en mémoire, et rien, ni les plus graves problèmes, ni les plus pressants soucis, ne sauraient alors occuper votre esprit. Ainsi Gérard, pendu dans le trou du souffleur, s'imposait à moi...

J'ai la crainte instinctive de ces tourments maladifs. Je me couchai de fort mauvaise humeur. Je redoutais qu'en rêve je ne visse encore tout ce bric-à-brac

qui m'humiliait. Je pris un livre d'histoire pour m'endormir. Il y était question de César Borgia. Gérard était dans les brumes, quand je me dilatais au soleil de Rome. Il ne revint pas dans mes songes. Mais, le lendemain matin, par un singulier hasard, je reçus d'un ami la biographie de Gérard de Nerval par Aristide Marie...

CHAPITRE II

SON PORTRAIT

Je connaissais bien Gérard. Du moins j'avais beaucoup lu *Aurélia* et *Sylvie* et sa pensée s'était imposée à moi quand j'avais eu entre les mains ses traductions de *Faust* et de la *Nuit de la Saint-Sylvestre* d'Hoffmann. Avais-je donc besoin de le connaître mieux et de savoir, dans le détail, quel homme il était et quelle avait été sa vie?

Je pense, comme beaucoup sans doute, que la vie d'un écrivain ou d'un philosophe qu'on aime, n'est jamais pour nous que notre existence transportée dans la sienne. Au vrai, à qui donc nous intéressons-nous particulièrement, sinon à ceux qui nous ressemblent et que nous comprenons d'autant plus aisément que nous

avons moins d'efforts à faire pour les aimer? Il me semblerait singulier qu'un poète d'aujourd'hui éprouvât pour Delille une autre sentiment que du respect, et qu'il prît plaisir à le suivre, par la pensée et par le cœur, dans sa carrière aimable et honnête. Notre ignorance de nous-mêmes est grande, c'est vraisemblable. Mais nous ne savons des autres que le peu que nous savons de nous; nous avons heureusement notre imagination qui vient à notre aide. Mais elle n'exerce sa fantaisie que dans le sens où nous la menons, c'est-à-dire qu'elle ne donne aux autres que les ressources qu'elle nous accorde à nous-même. De sorte que si nous créons le personnage que nous aimons, il nous ressemble de plus en plus, au fur et à mesure que nous y ajoutons quelques touches nouvelles.

N'est-ce point ainsi que nous en usons avec les admirations de notre adolescence? Qui de nous n'a rêvé, après la lecture des *Méditations* ou des *Premières poésies*, qu'il

était Lamartine ou Musset? Et lorsque nous lisions une biographie de ces poètes, ou nous tentions de conformer nos jugements et nos goûts aux leurs, ou nous voulions trouver dans leurs manies et leurs désirs une étonnante similitude avec les nôtres. Nous avons donné le nom d'Elvire, et peut-être son visage, à notre premier amour, et si quelque femme nous fit souffrir, fût-elle blonde comme l'aurore, nous l'avons appelée George Sand.

Les critiques ne se débarrassent jamais de ces admirations de la jeunesse, et ceux qui ne font pas profession d'étudier les vies et les œuvres exercent un contrôle moins rigoureux sur leur esprit, se défendent mal, pendant nombre d'années, contre ces imitations d'autrui qui peuvent conduire à une sorte de constant et mécanique dédoublement de la personnalité.

Sans aller toujours aussi loin, l'intérêt qu'on porte à tel écrivain nous conduit à nous en dessiner une image, assez sem-

blable à la nôtre — réelle ou désirée — et rien ne peut modifier, essentiellement, le portrait que nous gardons dans un médaillon.

Ce n'est pas que l'historien littéraire soit négligeable et que nous devions mépriser ses documents. Mais nous ne pouvons pas leur accorder plus de confiance qu'ils n'en méritent, et, j'en suis sûr, que l'historien lui-même n'en demande.

Nous n'écrivions pas aujourd'hui une histoire de la guerre avec les seuls communiqués. Pourrions-nous prétendre à la connaissance du siècle de Louis XIV, parce que nous saurions par cœur Saint-Simon? Les Mémoires que nous lisons sont toujours les Mémoires du cœur ou de l'esprit, jamais ceux de l'intérêt personnel qui vaudraient pourtant la peine d'être consultés. Allons-nous nous fier aux « Correspondances »? On sait bien que les billets les plus émouvants ou les plus révélateurs sont en général, et pour cause, ceux que l'on garde le moins volontiers.

Quant aux souvenirs des témoins oculaires, ils laissent le regret que les vieilles gens, devenus myopes ou presbytes, ne nous tendent point les lunettes qui nous permettraient de juger des faiblesses de leur vue.

Sans doute appartient-il au critique, à l'historien, de discerner dans tout le fatras des contradictions le vrai du faux, de comparer, de discuter, de mettre ses facultés de psychologie au service de son information, de deviner les raisons de la mauvaise foi et celles d'une sincérité imprévue.

Mais il appartient également au joueur de discerner dans le chaos des innombrables causes celles qui amèneront la bille de la roulette dans la case du numéro qu'il a joué. Je suppose que ce joueur gagne. Il en aura une grande vanité et proclamera l'infailibilité de sa martingale. Pour moi, à sa place, je remercierais le hasard, qui pourrait se fâcher de mon ingratitude; ou peut-être, après avoir observé le gagnant, je le soupçonnerais de

tricherie, surtout s'il y eut quelque régularité dans sa chance.

Je crois donc que le bon historien est un tricheur, ou pour mieux dire, un poète... Car celui qui s'évade de la réalité pour bâtir son univers, celui qui voit et exprime ce que la majorité des êtres ne voit ni n'exprime, triche la vie, son partenaire.

Gérard de Nerval nous l'a dit sous une autre forme quand il a écrit dans son *Voyage en Orient* : « Aussi bien c'est une impression douloureuse, à mesure qu'on va plus loin, de perdre, ville à ville et pays à pays, tout ce bel univers qu'on s'est créé, jeune, par la lecture, par les tableaux et par les rêves. Le monde qui se compose ainsi dans la tête des enfants est si riche et si beau, qu'on ne sait s'il est le résultat exagéré d'idées apprises ou si c'est un ressouvenir d'une existence antérieure et la géographie magique d'une planète inconnue. Si admirables que soient certains aspects et certaines contrées, il n'en est point dont l'imagination s'étonne com-

plètement, et qui lui présentent quelque chose de stupéfiant et d'inouï. »

Les fous sont donc les tricheurs qui n'ont pas réussi. On les prend sur le fait, parce qu'ils ont une confiance exagérée dans leur adresse et ne dissimulent plus leurs coupables manœuvres. On les enferme pour qu'ils puissent tricher entre eux...

Toutes ces réflexions me venaient à l'esprit, pendant que j'essayais, avant d'ouvrir le livre de M. Aristide Marie, de rassembler les traits de mon Gérard de Nerval. N'aimez-vous pas de vous figurer le visage d'un correspondant inconnu? Pour moi, c'est un merveilleux passe-temps. Combien de fois avais-je hésité, avant de regarder un de ses portraits? Je le voyais mince et blond, dans sa jeunesse, — et parce qu'alors j'étais jeune — les yeux clairs. N'est-ce pas ainsi que Gauthier me l'avait décrit : « Il avait un visage d'un blanc rosé, animé d'yeux gris où l'esprit mettait une étincelle dans une douceur

inaltérable. Son front que laissait voir très haut de jolis cheveux blonds, d'une finesse extrême et pareils à une fumée d'or, était d'une admirable coupe, poli comme de l'ivoire et brillant comme de la porcelaine. Le nez fin, en forme légèrement aquiline, la bouche gracieuse, avec la lèvre inférieure un peu épaisse, le menton bien accusé et frappé d'une fossette. » Plutôt petit que grand, m'avait appris Philibert Audebrand, mais bien pris dans sa taille, « il savait — quand il récitait des vers — se dresser de façon à se hausser un peu. Sa voix était sympathique. »

Alors, il avait vingt-cinq ans... Une photographie de Nadar m'est venue sous les yeux, dans une édition du *Mercure de France*. Gérard a plus de quarante ans. Je n'ose pas le reconnaître. Les cheveux sont rares sur le front vaste. Une moustache tombante fait broussaille avec le collier de barbe et la mouche sous la lèvre un peu pendante. Les yeux semblent noirs et fiévreux, à demi enfouis sous des pau-

pières lourdes. La mise est négligée, fatiguée... Monselet l'a vu ainsi, vêtu d'une redingote longue à petits boutons, il lui « rappelait assez bien les professeurs des collèges départementaux. » Quelque effort que je fasse pour me persuader que c'est lui, je ne peux y parvenir. Ah ! comme je le comprends quand il écrit quelques mois avant sa mort à son ami Georges Bell : « Je tremble de rencontrer ici aux étalages — le lettre est datée de Strasbourg — un certain portrait pour lequel on m'a fait poser, lorsque j'étais malade, sous prétexte de biographie nécrologique. L'artiste est un homme de talent, mais il fait trop vrai. Dites partout que c'est un portrait ressemblant, mais posthume, je veux me débarbouiller avec de l'ambroisie, si les dieux m'en accordent un demi-verre seulement. »

CHAPITRE III

L'ENFANCE

Je sais maintenant avec quel compagnon je dois faire mon voyage autour d'une existence. Je le reconnâtrai partout où je le rencontrerai. Je m'attends à le voir tantôt comme je l'imagine et comme il rêvait lui-même qu'on l'imaginât, tantôt avec ce visage vieilli et affiné d'homme que les tourments assaillent et qui ne veut plus se regarder dans un miroir... Peut-être rencontrerai-je les deux ensemble, au cours de ces promenades cent fois refaites dans Paris que Gérard aima comme un Parisien pur sang, en badaud, en flâneur, en amateur, en archéologue, l'un soutenant l'autre, ranimant sa flamme et ressuscitant des souvenirs. Je me mêlerai discrètement à leur controverse et je respecte-

rai leur silence, et je serai celui qui suit dans la rue un être qu'il admire, sans jamais le lui avoir dit, et qui se laisse mener à l'aventure, parce qu'il n'en est pas pour son cœur de plus belle que celle que doit vivre cette fantaisie vivante qui marche devant lui.

Je souhaitais, au premier jour de notre intimité, d'aller chercher Gérard à Chaâlis, à Mortefontaine, dans ces lieux où son enfance s'écoula, et dont il a si souvent parlé avec la plus tendre poésie. Mais quelque plaisir que j'eusse pris à la lecture de *Sylvie* et quelque joie que j'eusse éprouvée à contempler ce Valois qui est son domaine, il me sembla que c'était à Paris, d'abord, que j'avais le plus de chance de le trouver tel que je l'aime. Quoi qu'on en dise, l'air qu'il a respiré là n'a pas moins fortifié ses poumons que celui de sa campagne favorite. Et les spectacles qu'il y contempla n'ont pas moins contribué que ses lectures ou ses visions d'enfance à former son esprit et

son imagination. C'est à Paris qu'il a ses amitiés et une des images les plus précises de son amour. C'est là qu'il fit ses plus beaux voyages imaginaires, et c'est dans le ciel parisien qu'il vit d'étranges signes. S'il fuit la capitale pour deux ou trois jours, quand il veut calmer sa fièvre, c'est vers elle qu'il revient quand il est las d'errer. Il souhaite quelquefois de reposer ses nerfs dans la banlieue, il habite Saint-Germain, séjourne à Chantilly, mais c'est rue de Vaugirard, rue de Cléry, rue des Beaux-Arts, rue Caumartin, dans maints hôtels meublés de Montmartre ou du centre qu'il demeure et qu'il travaille.

Il n'ignore aucun des secrets de la ville. Il y flâne la nuit, il y promène le jour sa mélancolie vite égayée par un incident du trottoir ; il connaît les riches et les misérables. Il va dormir dans les carrières de Montmartre et boire du poiré aux Halles. Il est comme ces enfants d'un pays qui n'en voient pas les laideurs, dont les étrangers s'offusquent. Pour lui, tout, à Paris, vaut

d'être vu et d'être aimé... Et c'est à Paris qu'il meurt, dans le Paris le plus tragique et le plus vieux.

Si j'allais donc, d'abord, à la maison où il est né? Elle portait, lorsqu'il vit le jour, le 21 mai 1808, à huit heures du soir, le numéro 96 de la rue Saint-Martin. Aujourd'hui, rien ne la désigne à l'attention. Elle porte le numéro 168. Elle est située entre la rue du Maure, dont elle fait le coin, et la rue Brantôme.

Il y est resté quelques jours à peine, et vagissant, en attendant que sa nourrice vînt le prendre pour l'emmener à Loisy, commune de Ver, près de Mortefontaine, et pourtant, cet immeuble, cette rue Saint-Martin, de la rue aux Ours à la rue Rambuteau, c'est la patrie de Gérard. Il est l'enfant de ce coin-là.

Rien n'a dû changer beaucoup depuis cent vingt ans, et s'il y revenait, il n'aurait pas grande surprise. La maison est haute et sévère avec son balcon qui fait terrasse au premier étage. Un marchand de vin,

dans la boutique du rez-de-chaussée, fait déguster des crus populaires à une clientèle bavarde. Sur la gauche, une voûte, la rue du Maure se glisse, mince, entre un mur noir et des demeures mornes où les fenêtres, à la nuit, ont des regards voilés. Elle est à peine fréquentée dans la journée. Elle conduit par un détour lépreux vers la rue Beaubourg, et quand on s'y arrête pour regarder l'horizon, qui s'offre aux yeux, on ne voit que pierres grises et fumées. Le soir, des voitures à bras encombrant ce couloir, toujours déserté des passants.

Mais tout le quartier vibre et bouge à côté. Le boulevard Sébastopol, depuis soixante années qu'il a creusé sa route, n'a pas pu séparer tout à fait les Halles de ses faubourgs. L'odeur que l'on renifle dans ses parages est faite de relents gras, mais aussi de parfums de fleurs et de fruits, et si le commerce de la bonneterie et les bars occupent la plupart des boutiques, c'est qu'on a pour se ravitailler le centre

même des approvisionnements, à quelques pas.

Des noms familiers aux oreilles parisiennes sonnent là, aussi beaux que ceux des villages pour le paysan : rue Simon-le-Franc, rue de Venise, rue Quincampoix, rue des Lombards, rue des Étuves, et l'église Saint-Merry, entourée d'échafaudages, est le point de ralliement de cette population et de son histoire.

C'est là que Gérard Labrunie fut baptisé, le lendemain de sa naissance, c'est autour de ces pierres qu'il reverrait sans étonnement des vieilles qui sortent de trous d'ombres, des fillettes du catéchisme et des écoliers qui, sans doute, songent moins à la gloire des armes que ceux qui lisaient les *Bulletins de la Grande Armée*. Il y a bien aussi d'inquiétants visages d'Orientaux et des israélites laineux de Pologne ou de Russie qui ne sont point venus derrière les fourgons impériaux après la retraite de Moscou. Ils disparaissent dans les ruelles et font aisément place aux autoch-

tones pour qui la Beaubourg reste encore « le patelin. »

Des voitures se pressent les unes contre les autres, de l'eau fangeuse gicle du ruisseau, un bruit qui gronde et qui roule étourdit le promeneur. La chaussée semblerait à Gérard la vallée du tonnerre. Mais le long des maisons, en s'arrêtant devant ces petits magasins qui n'ont jamais été faits pour abriter le luxe de la fortune, il retrouverait la cité des beaux jours. La lumière et les visages y sont doux. Il y a des sourires et des yeux clairs. Et Marie-Antoinette, Marguerite Laurent, lingère rue Coquillière, qui épousa Étienne Labrunie, médecin des armées de l'Empereur, père de Gérard, devait être semblable à ces jeunes filles qui rangeaient, l'autre soir, avant la fermeture, des combinaisons et des chemisettes, derrière les vitres, en chantonnant.

Les rues, qui quotidiennement conduisent l'enfant de la maison paternelle à l'école, tracent pour lui le premier chemin

du Monde. C'est en voyant, autour de lui, des inconnus qui se rendent à leur travail, qu'il prend les premières notions de la liberté, car il pense qu'être grand, c'est être libre. La classe, les devoirs et les leçons sont les marques de sa servitude. Une voiture qui passe emporte toujours des voyageurs, quand on la croise le matin en répétant une fable latine. En ces instants-là, l'ouvrier qui hâte le pas est un flâneur...

Et les maisons? Elles disent les plus aimables romans du bonheur. Ceux qui ne sortent point dans le froid vif, restent au lit ou traînent leurs pantoufles dans la chambre chaude. Que de grasses matinées dissimulent ces fenêtres closes! Tout le long du trajet, Gérard et nous, étouffons de notre cœur trop gonflé d'envie. Premier travail de l'imagination... on souhaite l'accident ou la fée d'un conte qui nous ramènera chez nous. On compose sa journée de loisirs. On a, pendant un moment, dans les yeux, la lumière du

dimanche. Mais voici le dôme de Saint-Paul... et les premiers toits de la rue Saint-Antoine... l'entrée lugubre du collège Charlemagne et le sourd roulement du tambour.

Gérard a huit ans. Son père, brutal, fatigué d'avoir couru l'Europe l'a enlevé de Mortefontaine et des champs. Il veut que son fils soit un homme et comme la mère est « ensevelie bien loin de là, dans la froide Silésie », cet enfant n'a point à attendre d'être dorloté. Il ne connaît pas les câlineries excessives, ni les men-songes du lever, quand il aimerait tant de ne pas bouger sous ses draps. La discipline du docteur Làbrunie est militaire. Tôt debout, comme en campagne, il faut que son fils se lève tôt, et la douce paresse du matin est une désobéissance à ses ordres. Gérard ne songe pas à protester ou à ruser. Il respecte trop ce père autoritaire, son seul compagnon, sa seule tendresse dans ce Paris où le médecin-soldat s'ennuie comme un prisonnier. La douceur

du Valois, les plaisirs de sa petite enfance, n'ont pas encore laissé dans son esprit la trace d'un regret. La capitale l'enferme, neuf et frais. C'est à elle qu'il demande ses joies jusqu'aux jours des vacances.

Et sans doute est-ce pour cette raison qu'il nous dira plus tard, en confidence : « J'aime beaucoup Paris — où le hasard m'a fait naître, mais j'aurais pu naître aussi bien sur un vaisseau. Un homme du Midi s'unissant là, par hasard, à une femme du Nord, ne peut produire un enfant de nature lutécienne » après qu'il aura avoué : « Ce qui fait, pour moi, le charme des petites villes, un peu abandonnées, c'est que j'y retrouve quelque chose du Paris de ma jeunesse. L'aspect des maisons, la forme des boutiques, certains usages, quelques costumes... »

Il a de ces contradictions, et je ne suis pas certain que le poète qu'il est ne brouille pas à plaisir ses souvenirs... Il prétend quelquefois que toute son enfance s'est passée dans le Valois, et, à l'entendre,

on admettrait volontiers qu'il ne vint en effet définitivement dans la capitale que vers sa douzième année... Puis il assure que son père, en 1814, l'emmena à Paris « pour lui apprendre ce qu'on appelait ses devoirs ». Il se souvint d'avoir vu en 1815, au Champ de Mai, dans la loge des généraux, l'Empereur qui distribuait aux régiments des étendards ornés d'aigles d'or. Il avait sept ans... Pourquoi lui demander des précisions dont lui-même il n'a que faire et qui nous importent peu ? Il souhaite de passer pour un petit paysan, alors qu'au pays de Sylvie il passait pour un « petit Parisien ». Il me plaît de penser que ce sont les rues du Marais qui ont d'abord éveillé sa réflexion et suscité sa rêverie. Je le remercie de me permettre ce choix et de n'imposer doctoralement à personne une des divagations de sa fantaisie...

Le docteur Labrunie n'habitait point seul dans le nouveau logement qu'il avait loué au 78 de la rue Saint-Martin. Il avait pour le servir un soldat qui faisait fonction

de gouvernante, et qui élevait l'enfant à sa manière, qui était un peu rude et bizarre. Dans les beaux jours, Gérard sortait du lit avant l'aube. Il s'habillait rapidement, et prenant la main du chevronné, faisait des marches forcées jusqu'au haut de Montmartre, de Belleville ou de Ménilmontant.

Le bonhomme, habitué aux marches militaires, devait aller bon train. Je vois Gérard, aux joues rougies par la course, trotinant aux côtés du grand diable de briscard et babillant jusqu'à perdre l'haleine. Quel merveilleux compagnon pour un futur poète ! On s'étonne moins de l'imagination qu'eurent tant de romantiques, quand on pense aux récits dont ils furent les auditeurs émerveillés dès leur enfance.

Le père du gamin avait fait la campagne de Russie, sa mère avait suivi le père sur le Rhin, sur le Danube, à Hanovre, à la frontière polonaise, maintes lettres que l'oncle de Mortefontaine lisait à son neveu,

décrivaient les bords de la Sprée ou de la Baltique, et dans ces promenades matinales, il entendait encore des histoires et de l'Histoire évoquées dans des décors de ville allemande...

Ces matins-là, avant de reprendre le chemin du collège, ce n'était pas seulement Paris qu'il voyait, ni ses coteaux où ververdissait encore la vigne, ni les bœufs qui traînaient encore de grands chariots, mais tout un coin de l'Europe qu'il devait chérir plus tard. S'il a dans sa vie vagabonde quelques désillusions sur les pays qu'il visite, s'il regrette souvent que « si admirables que soient certains aspects et certaines contrées, il n'en est point dont l'imagination s'étonne complètement », c'est qu'il a d'abord construit, entre la rue Saint-Martin et les collines parisiennes, au milieu des maisons qui se mettent en rumeur et des bruits des laitières et des laveuses matinales, son univers, avec des matériaux que lui donnent quelques vieux soldats de la Grande Armée...

C'est ainsi qu'on apprend le mieux à aimer le ciel romanesque des voyages. On ne prend de point fixe que pour s'envoler. Les barrières offraient alors au vieux soldat et au gamin de beaux cadres pour les souvenirs et les rêveries. Ils y voient les chemins des champs, et ces routes dont le grognard situe la fin dans les villes d'Allemagne ou d'Autriche, où il tint garnison. L'esprit va directement du petit bâtiment d'octroi de la barrière Monceau au Prater.

Et quand l'enfant revient au collège, la tête pleine d'itinéraires glorieux, il écoute avec attention des leçons raisonnables de maîtres qui n'ont plus à lire, à leurs élèves, des Bulletins de victoire. On n'a plus le droit de crier : « Vive l'Empereur. » L'intelligence et les sentiments de l'enfance ne sont plus exaltés, en 1818, par les fanfares impériales. La sagesse, le respect de l'ordre et de la paix, l'équilibre des passions doivent apaiser les jeunes cervelles.

Gérard reprend chez lui, le soir, la suite du roman de l'aube. C'est son père qui lui

parle, parfois, d'une ombre chère qui se confond dans la tendresse instinctive de l'enfant, avec des paysages de forêts polonaises, et qui lui chante, en s'accompagnant sur la guitare, des romances italiennes qui faisaient monter des larmes dans ses yeux. C'est le frère du docteur Labrunie qui lui donne, par d'amusants récits, un certain goût pour l'humour sans amertume, et c'est encore l'horizon borné mais familial de la rue Saint-Martin, son agitation nocturne, ses cris tardifs et ses chansons de Béranger, dont les couplets planent au-dessus des cabarets, qui forment les premiers émois de ce bambin de Paris...

CHAPITRE IV

LE TEMPS DES LILAS

Et puis, il y a le temps des vacances et des séjours chez son grand-oncle Boucher, à Mortefontaine... Charmant Gérard ! Vous avez fait de ce coin du Valois votre domaine, et nous ne pouvons parler de vous sans que des noms harmonieux de jeunes filles et de villages ne nous viennent aux lèvres. Vous avez dit maintes fois, dans des chroniques, dans des « reportages », dans des contes, les souvenirs de vos premières amours, et les mystérieuses découvertes de vos vagabondages d'enfant. Vous avez su si bien mêler les pays et les fillettes, des noms de rivières et des chansons d'aïeules, des évocations précises et des dessins imaginaires, qu'il nous semble que de Senlis à Chantilly et d'Er-

menonville à Dammartin-en-Goële, la nature et ses délicatesses mesurées aient été créées par vous.

J'en ai fait moi-même l'expérience, lorsque j'ai voulu suivre vos pas. J'eusse mieux aimé, certes, faire comme vous et prendre le chemin des écoliers, secoué dans ces pataches qui faisaient le service de Meaux à Nanteuil-le-Haudouin, et de là gagner Crespy-en-Valois, pour revenir ensuite sur les bords de l'Oise. J'eusse volontiers, comme il vous arriva un soir, payé d'une nuit de prison, à Crespy, la joie d'être un voyageur sans papiers, et d'être escorté jusqu'à Senlis comme un prince ou un poète vagabond, par deux gendarmes. Mais aujourd'hui, l'auto seule fait concurrence au chemin de fer, la vitesse à la précipitation. Je n'avais pas d'autre choix.

Ce trajet de Paris-Nord au Plessis-Belleville nous enlève toutes les illusions dont Gérard nous combla. Le Bourget, Drancy, Aulnay-sous-Bois, Sevrans, Ville-

parisis, n'ont plus forme villageoise ni citadine. Ce ne sont qu'usines qui s'étendent, sous la suie des fumées, au mieux des commodités industrielles, champs pelés, hangars monstrueux, ferrailles et bicoques. S'il reste encore quelques arbres, c'est pour abriter, ici une poudrière, là des lotissements hideux. La misère et la médiocrité de la ville impitoyable se réfugient dans ces plaines mornes et font honte aux grands trains illuminés comme des palais en fête.

A partir de Juilly, le paysage devient moins inhumain. La vue se repose sur quelques bois éparpillés, sur des clochers et des fermes, et sur un horizon de ciel déjà moins embrumé. Le Plessis-Belleville ! Une petite gare, avec trois maisons. On tourne à droite, c'est la route d'Ermenonville. Au vrai, par ce matin de septembre, je fus assez déçu. On apporte, dans ces pèlerinages, une âme religieuse. On voudrait que tout vous rappelât le saint que l'on vient prier, et, si nous ne sommes

point assez en extase pour refuser de voir ce qui n'est pas l'objet de notre visite ou ce qui se rapporte à lui, nous risquons d'être découragé dès les premiers pas.

La route est plate. Des champs de chaque côté, une usine qui rassemble autour d'elle quelques camions automobiles et toute la poussière des chemins sont les seules distractions du regard qui cherche Ermenonville et ne voit rien... Si, pourtant, le clocher de Ver d'abord, et avant d'arriver au but, le clocher de Montagny. Deux stations de la petite enfance du poète. Et puis, c'est une grande ferme et de beaux arbres, à l'entrée même d'Ermenonville, au bord d'une route, de rues et de ruelles tout en détours...

Je ne pense pas qu'à partir de cet instant, et de ce lieu, rien puisse troubler la pieuse gravité de ce voyage. Les maisons de jadis que je viens contempler ont un visage de plus de cent ans, et les gens, habitués sans doute aux touristes, n'ont pas de curiosités inutiles. L'aubergiste de

la Croix d'Or attend, sur le seuil de sa porte, le client qui descendra de l'autobus tout à l'heure, et les arbres du parc, à quelques mètres, font au-dessus de nos têtes un arc de triomphe de bon accueil.

Peut-être faudrait-il venir là, comme vous, Gérard, avec une Sylvie, retrouver dans ces lieux si docilement champêtres un amour d'autrefois, pour que les allées du parc, en ces après-midi d'automne, aient une grandeur plus pénétrante et plus douce. Qu'il serait facile, pendant quelques heures de littérature, de vous avoir tous les deux pour compagnons. Vous me guideriez, selon votre bon plaisir, du côté du château, « des eaux paisibles qui le bordent, de la cascade qui gémit, de cette chaussée, réunissant les deux parties du village »... et vous me mèneriez le long de l'étang ridé par le vol des canards ou la barque de plume des cygnes, jusqu'au tombeau de votre cher Jean-Jacques, gris, triste et froid, au milieu de sa garde de peupliers...

Je sais bien que si je vous avais ainsi auprès de moi, vous et votre amoureuse, vous me diriez des histoires que vous n'avez pas dites dans vos livres, et qui animeraient pour moi ces beaux lieux. Ils sont, à mes yeux, d'une incomparable mélancolie, un peu sévère, mais avec cette grâce qui vous fit penser que Watteau dut en connaître le charme dont il para les fonds de ses *Fêtes galantes*. J'y vois moins de sourires que vous n'en trouvâtes vous-même, sans doute parce que l'amour vous mettait le cœur en joie, et, malgré moi, fidèle à de vieilles méthodes, j' imagine que ce décor pré-romantique préparait votre inquiétude de la trentième année, comme les récits de votre père et de son serviteur ont préparé votre goût des grands voyages.

Que de souvenirs vous me raconteriez ! Ils ne seraient pas plus exacts, sans doute, que ceux que vous nous avez rapportés, et qui ont fourni à vos scrupuleux biographes tant de sujets de tourments.

Certes, je ne vous accuse pas d'imposture, mais vous êtes poète, et vous vous plaisez à tout embellir quand votre humeur est bonne, à tout attrister quand vous avez quelque souci et que vous vous débattiez dans l'angoisse de vos rêves... Vous êtes poète... et voilà tout. J'admire ceux qui vous veulent traiter comme un honorable commerçant ou comme un savant mémorialiste. Ils ne nous font grâce d'aucune de vos erreurs... Ils ne veulent pas que ce soit à Montagny que vous ayez vécu. Vous l'avez dit, pourtant. Ils ne vous croient pas, et cherchent mille raisons à votre mensonge. Sylvie, elle-même, qui vous accompagne, leur donne un tourment indigne de sa beauté. Sylvie n'a jamais existé ! On vous pardonne, Gérard, parce que vous écrivîtes un chef-d'œuvre, mais quel plaisir prenez-vous à créer ainsi des bien-aimées, dont nous ne retrouvons pas l'acte de baptême !

Et même, puis-je me fier à vous, pour me conduire en ce pays qui pourtant est

le vôtre et dont vous connaissez les moindres sentiers? Non, si j'en crois vos critiques. Vous avez construit, sur les brouillards des étangs, des châteaux de nuées. Vous avez réédifié un couvent détruit depuis bien des années, à Saint-Sulpice du Désert, pour y faire mourir votre Adrienne. Vous nous avez trompé sur des distances, sur des chemins, sur des demeures, sur des amours... Comment pourrais-je vous suivre, sans crainte d'être mystifié? Et, pour accomplir mon pèlerinage, ne dois-je pas prendre dans mes poches un livre qui rectifiera vos volontaires erreurs?

Non. Là encore, comme à Paris, je veux aller à l'aventure que vous m'avez offerte. Je ne demanderai rien à personne. Je ne vérifierai rien. Je ne veux pas savoir si c'est à Mortefontaine ou à Montagny qu'on vous amena dans votre deuxième année. Je me souviens seulement que la maison où vous avez grandi, là ou ailleurs, avait « une façade jaune et des contrevents

verts », qu'il y avait à l'intérieur « une haute armoire de noyer, deux tableaux flamands qu'on disait l'ouvrage d'un ancien peintre », votre aïeul, de grandes estampes d'après Boucher, et toute une série de gravures de l'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse* par Moreau. Il y avait un chien et un perroquet, votre grand-oncle, Boucher, un brave homme, ami des livres, aux idées un peu bizarres et simplistes, votre tante, Marie-Jeanne Robquin. Dans la maison, un petit commerce d'épicerie et la vente du tabac, de quoi divertir un petit garçon qui, comme les autres, doit aimer de manier les balances, et de plonger ses mains dans les sacs de légumes secs. Autour de la demeure, un jardin tout ébouriffé ; dans un angle, un jardinet d'enfant que vous cultivâtes avec tendresse...

Quand on quitte Ermenonville, si harmonieux dans son élégance raisonnable qui voudrait avoir quelque folie, deux routes vous mènent aux endroits les plus chers à Gérard. L'une, à gauche, longe un

vieux mur, invite à tourner ses pas vers Mortefontaine, l'autre, à s'égarer dans le Désert proche, ou sous les ombrages humides de Chaâlis. Seul, le caprice du moment vous permet de décider entre le romantisme à la Walter Scott de l'abbaye et des étangs, et le classicisme un peu impur d'une forêt qui semble n'être que le prolongement d'un parc. Je choisis, cet après-midi-là, le chemin de Loisy et de Mortefontaine, parce qu'il faisait un grand soleil et que l'ombre immédiate s'offrait à moi. Je marchai pendant un temps assez long, sous une voûte de feuillage. Les arbres du Bois de Ver sont de haute taille et remplis d'oiseaux. Sur le sol, les feuilles séchées et les fougères attendent les courses des chevreuils. On est dans un pays de chasse et de chevauchées, et les brumes dorées de septembre ne sont là que pour rendre plus gémissant et plus sourd le son du cor. Quand je sortis du sous-bois, sur ma gauche, j'aperçus le village de Loisy, et plus loin, la masse sombre des arbres du

parc de Mortefontaine. Il y a dans ces champs semés de quelques maisons, d'un bois à l'autre, l'espace d'un cortège de princes, et du saut d'une fée...

Sur l'instant, j'avais l'intention de m'arrêter à Loisy, puis d'y interroger quelques vieilles gens. Pourquoi ne retrouverait-on pas que qu'un ou quelqu'une dont la mère eût connu Gérard? Tous ces braves gens que l'on rencontre semblent être ses contemporains. Ils me diraient ces riens avec quoi l'on fait des légendes, et j'apporterais un témoignage de plus à l'histoire paysanne du petit Parisien. Mais au fur et à mesure que j'avançais vers Mortefontaine, je me persuadais de l'inutilité de ces radotages charmants. Qui pourrait m'apprendre mieux que ses vastes pelouses, que ces lointains où le crépuscule mêle déjà du mauve à l'azur, que ces chaumières exhalant les premières fumées du soir, que ce Mortefontaine aux maisons modestes, autour du château fin et long, les amours, les jeux et les rêveries d'un en-

fant? Que m'importe de savoir que sa cousine s'appelait Héloïse, et que Sidonie, Fanchette, Sélénia, furent des petites filles imaginaires sans parents, hier comme aujourd'hui... J'en voudrais à Gérard qu'il eût dit la vérité, et qu'on me désignât, tout à l'heure, la fille de Sylvie. Si j'entrais dans une épicerie et qu'on m'apportât quelque vieux daguerréotype de Fanchette en mariée, je m'offusquerais peut-être du goût du poète et je garderais l'image d'une fantaisie d'un jour de regrets vagues. Il ne faut ici que formes imprécises qui s'évanouissent et se cachent dans les songes, où l'on peut les rejoindre, et les pousser de nouveau vers la vie, en un divertissement quotidien...

J'attendis jusqu'au lendemain pour continuer ma visite au domaine de Gérard. N'espérez pas de voir Chaâlis, si vous ne venez pas un jeudi dans ces parages. C'est le jeudi seulement qu'une administration vigilante permet aux souvenirs de s'éveiller et de recevoir des hommages. Je n'eus pas

la chance d'assister à ce réveil. Des ruines apparaissent à cent mètres, derrière des grilles, sous les lierres qui leur font un châte magnifique et troué. A cette distance et dans le soleil pâle, tout prend aisément un aspect fantastique, et si l'on continue d'aller vers les étangs, on s'étonne de n'apercevoir point la Dame du Lac. C'est là qu'il faut s'asseoir, au pied d'un arbre, pour s'imprégner de tristesse et remercier Dieu que la vie ne soit qu'un exil. Rousseau, dans ces bois, méditant sur son passé et sur ses faiblesses, Gérard, revenant quelquefois dans l'espoir d'apaiser ses surexcitations, ont respiré au bord de ces eaux surnoises un air chargé de tous les maux chimériques. Quel enfant, dans ce décor trop vrai de conte de fée, n'a rencontré les plus mauvais amis? On arrive à l'orée de la forêt, l'imagination bouleversée, suffoqué par des mélancolies, plein de désirs que rien ne pourra apaiser, d'amours immatérielles, comme les fantômes qui font bruire tous ces roseaux...

Je revins à Ermenonville, à la fois fatigué et maussade, peu disposé à poursuivre dans la campagne des investigations qui ne m'apporteraient plus rien. Il m'a suffi de ces deux promenades pour comprendre ce que Gérard doit à ce pays, pour ressusciter l'âme, imprécise comme mon trouble, de cet enfant déjà balancé par des brises contraires, pesant peu sur le sol, et rêveur plus léger qu'un fil de la Vierge...

Il est là, jusqu'à six ou sept ans, puis, plus tard, aux vacances, jusqu'à sa douzième année, blondinet, de visage fin, de manières douces, près de son oncle vêtu d'une redingote de drap vert-bouteille, d'un gilet à ramages, d'un pantalon de velours, et puis de sa tante, brave femme un peu effacée. Il doit flâner de temps en temps, entre deux courses dans le village, à l'intérieur de l'épicerie où viennent garçons et fillettes. La sévérité de ceux qui veillent sur lui n'est pas trop grande. Soit qu'il impose l'indulgence par sa sagesse ou sa gentillesse, soit qu'on ait naturelle-

ment quelque égard pour ce gamin dont la mère est morte et dont le père court le monde derrière l'Empereur, il semble qu'on lui tolère une grande liberté. Il peut, avec ses camarades de jeux, s'exercer au tir à l'arc, pour le jour de la fête du pays, et, plus tard, on le laissera se promener dans les sentiers de la forêt, avec des fillettes de son âge, pour lesquelles il aura le prestige du Parisien. Il est de toutes les réjouissances aimables de ce coin du Valois où l'on garde les traditions avec un soin qui ne sent jamais l'application. Il apprend à jouer la comédie, il fait cortège aux chariots traînés par des bœufs, à la fête patronale, et va mêler sa voix à celles des paysans qui célèbrent la joie des campagnes heureuses par des chansons et des beuveries... Tout cela emplît sa tête de souvenirs gracieux de jeunes filles, de fleurs, de refrains et de mœurs champêtres qui sont un peu celles des bergeries...

Dans la demeure des siens il trouve

pour son esprit curieux d'étranges satisfactions. L'oncle Boucher a chez lui des vieux livres dont il fit peut-être jadis sa lecture, mais qu'il ne regarde plus guère. Gérard ne l'en prive point quand il s'en empare, soit pour les emporter à Paris, soit pour les lire dans les longues soirées de vacances. Bibliothèque bizarrement composée « des œuvres des modernes adeptes des sciences maudites, le marquis d'Argens, Saint-Martin, l'abbé de Villars, Pic de la Mirandole », et dont l'oncle devait commenter les ouvrages par des histoires personnelles, car le châtelain d'Ermenonville avait attiré naguère dans la région quelques illuminés : le comte de Saint-Germain, Mesmer et Cagliostro...

Que ces singuliers personnages s'accordent bien avec les fantasmagories de cette campagne d'automne. Gérard n'a pas d'effort à faire pour ajouter au naturel fantastique des étangs et du Désert les idées mystiques de ses auteurs favoris. Veut-il quelque éclaircissement sur les

grands problèmes qui troublent son cerveau? Son parent a réponse à tout.

— Qui est Dieu? demande Gérard.

— Dieu, c'est le soleil...

Après quoi, l'enfant n'a plus qu'à méditer, et qu'à se débrouiller dans le confus amas de ses connaissances.

Mais il manquerait la pâture essentielle à cette âme qui puise, si l'on peut dire, la sensibilité la plus dérégulée autour de lui, comme une abeille qui ne saurait pas choisir ses fleurs, s'il n'y avait une figure féminine dans ce chaos.

Il y a bien, déjà, des petites amies, des tantes coquettes et des cousines fraîches, mais, pour Gérard, ces aimables visages ont une réalité trop directe. Il apprécie la gaieté qu'ils apportent, et même les regrets qu'ils lui donnent, quand dans la classe du collège Charlemagne il songe aux plaisirs de l'été, mais ils ne satisfont point son imagination qui ne peut s'alourdir de ces images précises. Il lui faut une princesse...

Quel enfant, dans ses heures de loisir, aux champs, n'a pas rêvé près du parc d'un château, de voir surgir la châtelaine ou sa fille? Pour lui, elles seront toujours belles; elles devront se pencher sur sa disgrâce et lui dire des mots consolateurs. Il sera leur chevalier. Il restera dans son obscurité paysanne, mais il se dévouera pour elles, s'il est besoin, et ne désire la mort que pour voir leurs beaux yeux pleurer. Gérard rêve de la châtelaine. Est-ce de Louise-Céline de Junquières, qui vivait au château de Versigny, près de Nanteuil-le-Haudouin? C'est peu probable, elle avait deux ans de plus que lui, et il eut l'occasion de jouer la comédie avec elle. Il n'était pas de ceux qui aiment celles qu'ils peuvent tenir dans leurs bras. Non, la beauté qui l'émut et dont il garda jusqu'à ses derniers jours la hantise, celle qui fut Adrienne et Sylvie « les deux moitiés d'un seul amour », c'est la baronne de Feuchères, cette Sophie Dawes, favorite du duc de Bourbon, châtelaine de Chan-

tilly et de Saint-Leu... La dramatique destinée de cette femme dessine, par instant, l'ombre de celle de Gérard. On y trouve, entre autres, une pendaison — celle du vieux duc, à l'espagnolette d'une fenêtre — qui quinze ans avant celle du poète, impose des prévisions macabres. Cette femme est-elle belle? Il n'y paraît point. Ses yeux vifs sous les cheveux blond cendré, éclairent une physionomie assez vulgaire. Elle a le teint clair des blondes. Elle est grasse ou plutôt potelée. Elle aime de chevaucher par plaines et collines, et de mêler sa noblesse qu'on dit princière aux jeux de ses paysans. Elle ne dédaigne pas de se joindre aux couples qui dansent au clair de lune, ni de chanter de tendres romances pour exprimer qu'elle est sensible. Elle a sa légende. On la croit la fille naturelle du duc de Bourbon, plutôt que sa maîtresse. Elle passe et repasse dans les villages voisins de ses domaines dans l'espoir d'avoir, un jour, ces terres à

elle. Le château de Mortefontaine et ses dépendances, Saint-Sulpice du Désert, seront bientôt ses propriétés.

Que lui faudrait-il de plus encore pour être la romanesque idole d'un petit garçon? Gérard lui-même, si discret quand il raconte sa vie, ne peut s'empêcher de donner dans *Sylvie* les initiales de son nom! C'est pourquoi j'ai mis, moi aussi, un nom sur ce rêve exaspéré de sa douzième année, sur cet amour qu'il n'oubliera point, et qui explique peut-être mieux que toutes autres raisons son attachement au Valois, ses fréquents retours à ses horizons, et le plaisir qu'il prit à parler si souvent de son enfance!

Car il est prisonnier, jusqu'à la fin, de cette enfance sentimentale. La rue Saint-Martin, Ermenonville, Loisy, Mortefontaine, Senlis, sont les limites verdoyantes et dorées de sa geôle, dont il ne parviendra jamais à s'échapper. Ses lectures de jeune homme, ses travaux d'écrivain, ses voyages, ne pourront que reculer

les barreaux de sa cellule. Mais, impitoyablement, et quoi qu'il lise, et quoi qu'il écrive, et quoi qu'il admire, il y aura toujours autour de lui des arbres légers, des étangs, des brumes d'automne, une femme grasse et blonde, une rue étroite où l'on étouffe, une cage où se heurte d'une aurore à l'autre cet oiseau fou...

CHAPITRE V

AMITIÉS

On voudrait toujours pouvoir s'enfermer dans sa jeunesse, et j'en sais qui font des efforts désespérés pour y revenir. Les poètes, plus que tous autres, gardent le goût de leur adolescence, et tout au long de leurs œuvres, plus ou moins consciemment, redisent ou développent les souvenirs de ces beaux jours.

Premières amours, amitiés premières, premières impressions de la liberté, premiers voyages sont les thèmes favoris qu'on reconnaît dans leurs poèmes et qui s'accompagnent toujours de regrets. Ceux qui n'ont pas au cœur cette mélancolie qui porte en elle tant d'apaisement, n'ont aucune joie dans leur vieillesse et ne méritent pas le paradis.

J'ai feuilleté d'une main pieuse et lente les paysages où les survivants d'une grande époque ont voulu ressusciter les jeunes années de Gérard. Elles s'offrent à nous comme ces bottes de lilas dont les couleurs neuves sont éclatantes, dont le parfum monte à la tête, et qui ont toute l'allégresse d'un ciel d'avril. Les meilleures de ces pages, c'est à Gauthier que nous les devons, à Gautier dont la jeunesse se confond avec celle de Gérard. Qui lui en voudrait de ses inexactitudes? Qui lui tiendrait rigueur des excès de son imagination? On souhaite, au contraire, que tout soit un peu déformé par le prestige du passé, et qu'il ait mis la grâce, la précieuse somptuosité de sa poésie sur ce temps heureux.

Par bonheur, il n'y a point de lettres de Gérard avant 1830. Par chance, on ignore ce qu'il fit au jour le jour, entre sa quinzième et sa trentième année.

On dit qu'il fut saute-ruisseau dans une étude, sans qu'on puisse savoir le nom du notaire.

On assure qu'il fut étudiant en médecine, mais on ne peut citer le nom de ses maîtres.

On prétend même qu'il fut apprenti imprimeur, ce qui expliquerait qu'il prit plus tard un brevet pour une invention d'imprimerie, mais on ne connaît rien de cet apprentissage!

Lui-même a fort peu parlé de ses vingt ans, et l'on ne peut donner le nom de sa première maîtresse.

Réjouissons-nous de n'avoir pas à tenir le calendrier de ses travaux ni celui de ses exploits amoureux. Nous n'aurions qu'une apparence, qui nous empêcherait de nous émouvoir à notre aise, simplement, devant les caprices, les enthousiasmes, la tendresse d'un être pour qui le quotidien compta si peu.

*
* *

Dans toute la jeunesse de Gérard, il y a d'abord son père. Le médecin de la Grande Armée n'est pas riche. Il a une

pension de quatre cent vingt francs et exerce dans le quartier de Saint-Merry, afin de pouvoir vivre et de subvenir aux dépenses de son fils. Le docteur Labrunie n'est pas un méchant homme. Il a le goût de la solitude, mais aussi celui de la famille. Autour de son domicile, de la rue Saint-Martin, sont groupés tous ses proches. Il aime passionnément son fils. Il n'en est pas de meilleure preuve que son renoncement à un nouveau mariage, et que son désir d'avoir son fils auprès de lui, quelque embarras que cette présence puisse lui causer.

Il n'a que cinquante ans quand Gérard publie son premier ouvrage, à dix-huit ans. Et pourtant son enfant n'est pas prisonnier dans un collège. Il est externe libre à Charlemagne. Il revient à la maison pour le déjeuner, le dîner et couche rue Saint-Martin.

Le docteur s'occupe de l'instruction de son fils. Il lui a appris l'allemand, et l'aide certainement dans ses études. Mais

ce n'est pas pour le seul plaisir de parfaire une éducation de jeune bourgeois que le père prend cette peine. Il aimerait de voir Gérard choisir une carrière où son savoir lui fût utile. Il le voudrait diplomate, peut-être, ou médecin. En tous les cas, les premiers essais littéraires du jeune homme ne doivent pas le réjouir. Il craint qu'il ne perde son temps et qu'il ne se consacre à la littérature. Il est le père classique d'un poète, prudent, méfiant, et de bon conseil.

J'imagine que Gérard n'est pas un fils moins classique, si l'on peut dire. Il sait quels déboires l'attendent. Mais ce sont eux précisément qui l'attirent. La jeunesse, dans ce temps-là, a le goût du martyre, et mourir de faim lui paraît le plus sûr moyen de gagner le ciel, ou plutôt la gloire. Mais, à la différence d'autres enfants qui prennent prétexte de leurs désirs contrariés pour mépriser leur famille et secouer le joug paternel, Gérard n'a rien du rebelle. Ce n'est pas un fils révolté. Il

a, en politique, dès son jeune âge, les opinions de son père. Il est bonapartiste, mais libéral. Le docteur Labrunie a dû aimer Bonaparte plus que Napoléon et regretter que l'Empereur ait rompu avec la jeune tradition révolutionnaire.

Gérard, en 1826, admire sans réserve Casimir Delavigne et Béranger. Et l'on entend fort bien dans ses poèmes d'adolescence les échos des chansons que le père devait fredonner au coin de son feu, pour protester contre les excès du pouvoir royal. A cette époque, et bien que ses fréquentations pussent l'y pousser, Gérard n'est pas de ceux qui vont, aveuglément, vers la nouvelle école.

Plus tard même, quand son admiration et ses amitiés l'auront fait s'engager dans les rangs romantiques, il sera le soldat discipliné, mais discret, qui va à la bataille courageusement, sans provocation ni bravade.

Si bizarre que cela puisse paraître, ce

bohème a le goût du foyer, l'amour de la famille. Il éprouve un très vif chagrin à la mort de sa tante maternelle, et écrit des vers naïvement émouvants quand disparaît sa grand'mère en 1828. Il n'éprouve pas le besoin de mener une existence indépendante jusqu'à vingt-six ans. Il vit chez son père qui ne semble pas se plaindre de lui.

D'ailleurs, jusqu'à son dernier jour, Gérard restera un fils sinon très docile, du moins très respectueux et très aimant. Il a son couvert mis, chez son père, tous les jeudis.

Il ne vient pas régulièrement. Mais le docteur Labrunie ne fait jamais enlever son couvert, et dîne devant la place vide, stoïque dans son inquiétude et dans son chagrin. Gérard s'excuse par une visite ou par une lettre. Quand il est en voyage, il explique son caractère en de longues épîtres, ou écrit des billets de petit enfant.

En octobre 1834, il est à Aix-en-Pro-

vence. C'est sa première escapade. Il envoie ce mot à son père :

Mon cher papa,

J'ai vu Avignon, j'ai vu Vaucluse. Tout cela est admirable. Combien j'aurais dû regretter de mourir sans avoir vu ces beaux pays. Je prends toutes sortes de moyens pour rendre le voyage le moins coûteux possible, par les bateaux, les pataches, ou à pied. A Avignon, il y a des églises charmantes, toutes peintes à l'intérieur. J'ai suivi les bords de la Durance. C'est plein d'îles. C'est très beau. Il y a un pont d'au moins une demi-lieue. A Aix je vis le château du roi René. Les champs sont pleins d'oliviers et de mûriers. Les figues sont délicieuses. Ici, on boit du vin du Midi et l'on mange de la cuisine à l'huile. Adieu, papa. Porte-toi bien. Je t'embrasse. Moi, je vais voir la mer.

On n'est pas plus raisonnable. On n'est pas plus gentil garçon. Comme il sait glisser dans l'oreille paternelle qu'il fait des écono-

mies, et comme il montre qu'il s'intéresse à tout, afin qu'un tel voyage lui soit profitable.

Mais quand il écrit à ses amis — Jean Du Seigneur, Gautier ou Nanteuil — le ton change. Nous sommes en novembre, en 1834, à Marseille,

« Je suis à l'hôtel où je dîne splendidement, à crédit, et me refais de mes voyages. C'est que, dans tout hôtel moins beau que l'hôtel des Princes, on éprouverait quelque inquiétude à me voir sans malle et presque sans bagage. J'ai fait en sorte de me souvenir de Robert-Macaire. J'avais, en débarquant, cinq sols ; j'en ai donné deux pour me faire cirer. Je suis allé au coin de la rue où est l'hôtel des Princes ; j'ai trouvé deux gamins et je leur ai promis trois sols pour porter mes effets ; l'un a pris mon sac, où il y avait principalement un grand pain qui me restait de Naples ; l'autre a pris ma petite valise en cuir que d'Arc m'a donné, où il y avait deux citrons, des pommes et des poires, le reste de mes provisions ; et, tout bien agrafé,

je suis entré dans le vestibule entre mes deux acolytes : j'avais, heureusement, retrouvé une vieille paire de gants jaunes.

Vous ne croirez pas à ces beaux apprêts, mais cela m'est égal. Le maître d'hôtel m'a donné une belle chambre. J'aurais craint de porter atteinte à la considération nécessaire en demandant quelque chose de très inférieur ; du reste, tout ce luxe n'est pas fort coûteux à Marseille où tout est bon marché. Heureusement, il y a la bibliothèque publique, voilà pour ma journée. Je n'ose guère marcher, parce que mes bottes se fendent... »

Évidemment, Gérard ne ferait pas ces confidences à son père. Il n'aimerait pas sans doute qu'il sût toutes les extravagances de son étourderie, et il ne lui mettrait pas volontiers sous les yeux cette enveloppe dont l'adresse est ainsi libellée :

« A Monsieur Du Seigneur, statuaire, rue de l'Odéon, n° 20, 21, 22, 23, 24, ou 25, à Paris.

« S'il est à la campagne ou n'y est plus : à Monsieur Rogier, peintre, rue des Beaux-Arts, 5 ;

« Ou à Monsieur Gautier (Théophile), à la barrière de Passy, dans le bâtiment de la barrière ;

« Ou à Monsieur Darq, rue Hyacinthe-Saint-Michel, n° 22. »

Le docteur verrait dans cette fantaisie la marque d'un esprit peu fait pour les besognes précises, ou les travaux délicats de la diplomatie. Mais Gérard s'efforcera toujours de persuader son père qu'il est fort préoccupé des soucis matériels, et qu'un homme de lettres, soit par ses livres, soit par des pièces, soit aussi par ses relations, peut s'assurer une existence à l'abri du besoin. Ce n'est pas chez lui hypocrisie. Il ne veut pas que son père soit inquiet.

Il sent bien que le docteur Labrunie ne le comprend pas, qu'il ne le comprendra jamais. Pourtant, il ne lui en garde pas rancune.

Il aime le vieil homme qui ne l'a pas abandonné, qui est resté fidèle à la mémoire de sa femme, qui lui composa une adolescence à la fois héroïque et studieuse, et auquel il écrira un jour d'idées noires :

« Je ne tends qu'à un but et à une consolation, c'est que tu me voies un jour heureux, comme je crois mériter de l'être, et que tu me connaisses bon, comme je sens que je le suis. Ne crois pas, quand je suis loin, que je ne sois pas près de toi, cependant. J'y serais près encore, fût-ce dans le tombeau. Si je mourais avant toi, j'aurais, au dernier moment, la pensée que, peut-être, tu ne m'as jamais bien connu...

« Plus j'avance en âge, plus je sens de toi en moi. C'est ta jeunesse qui revient et dont l'exemple soutient la mienne qui passe. J'oublie toujours une chose, en te parlant de ma situation plus heureuse et de mes ressources pour l'avenir, c'est que toi-même tu te gênes peut-être dans une idée qui me serait relative... Songe sur-

tout que je ne voudrais pas que tu te privasses pour moi et même que tu pusses refuser à des parents qui le mériteraient le peu dont tu pourrais disposer.

« Mon devoir serait d'y songer, moi. Mais je pense que cela viendra...

Il a quarante-six ans quand il s'exprime ainsi. Ses sentiments filiaux n'ont jamais changé...

Avec ses amis, il a eu la même constance. Il est fidèle aux amitiés de sa jeunesse, sans défaillance, sans trahison, jusqu'à sa mort.

Il est vrai que si nous en jugeons par ce que ses compagnons nous rapportent, jamais union ne fut plus étroite que celle qui rassembla dans la bataille romantique ces jeunes gens qui mettaient en commun leurs pensées, leurs rêves, et même leur argent. Ils n'étaient pas tous également doués. Les uns affirmaient leurs convictions ardentes, dans leur accoutrement plutôt que dans leurs œuvres ; les autres menaient grand tapage pour effrayer les

philistins, mais ne travaillaient guère. Tous ne demandaient qu'à trouver un chef qui les mènerait à la victoire. Gérard a lui-même défini cet état d'esprit de sa vingtième année :

« C'était un mélange d'activité, d'hésitation, de paresse, d'utopies brillantes, d'aspirations philosophiques et religieuses, d'enthousiasmes vagues mêlés de certains instincts de renaissance, d'ennui des désordres passés, d'espoirs incertains. L'homme matériel aspirait au bouquet de roses qui devait le régénérer par les mains de la belle Isis. »

Pour lui, il n'était pas de ceux qui se mettaient en avant, « il cherchait l'ombre avec le soin que les autres mettaient à chercher la lumière... » Il y avait d'autant plus de mérite qu'il acquit très jeune une petite réputation : au collège Charlemagne, d'abord, où il était considéré comme un excellent élève, et où il était, pour ses camarades, le poète dont les vers avaient été publiés. *Napoléon et la France guer-*

rière, *élégies nationales*, parurent en 1826, chez Ladvocat. Le petit in-octavo avait trente-deux pages. Les poèmes avaient pour titre : *la Russie, Waterloo, les Étrangers à Paris, la Mort de l'exilé*.

En 1827, le *Mercure de France* donnait la dernière scène de *Faust*; une édition corrigée et augmentée de *la France guerrière* paraissait chez Touquet, une édition définitive des *Élégies nationales et satires politiques* était vendue par les libraires du Palais-Royal, et en 1828, *Faust*, tragédie de Goethe, « nouvelle traduction complète en prose et en vers, » par Gérard, apportait à la vingtième année du poète une juste renommée et les éloges enthousiastes de Goethe lui-même...

Il n'en tire pas vanité. Il reste tel qu'il était à Charlemagne, doux, modeste, rougissant comme une jeune fille, et déjà apparaissant et disparaissant comme l'hirondelle, sans qu'on pût le retenir. Il a un ami, un seul, à cette époque, Théophile Gautier.

Sans doute, au collège, il s'est lié avec un singulier personnage, Hippolyte Tarnucci, qui est à la fois garçon de classe et poète. On peut supposer que c'est à lui qu'il raconta ses premières aventures sentimentales, mais déjà, dès ce temps, c'est Théo qui l'attire, et il n'aura jamais frère de lettres plus dévoué et plus affectueux que lui.

Théo a dû être un collégien magnifique. Un portrait qu'il a peint lui-même nous le montre extraordinairement chevelu, les yeux noirs, le teint basané, le type même du frénétique, du partisan, du révolté. Il fait un contraste très net avec Gérard. Théo est un élève turbulent, mal noté ; Gérard est donné en exemple pour sa sagesse et sa conduite. Mais l'ardeur de Théo entraîne Gérard. Gautier parle comme un peintre qu'il veut être ; ses mots sont des tubes de couleurs. Il s'anime quand Gérard se tait. Il s'enfièvre quand Gérard s'apaise. Il dit ses colères et ses amours à tout le monde, quand Gérard devient de

plus en plus secret. Il est grossier dans ses propos et scandalise par sa tenue les bourgeois qui ne le provoquent point, quand Gérard, en longue redingote noire d'étoffe brillante, s'efforce de passer inaperçu, ou tire de ses poches profondes des livres qu'il a achetés çà et là...

Mais tous les deux s'entendent parfaitement, comme il arrive toujours dans ces cas-là. Et nulle jalousie ne les sépare. Gérard a l'idée de tirer une pièce de *Han d'Islande* et va trouver Hugo pour lui demander l'autorisation. Théo lui facilite une entrevue. S'agit-il de placer un drame, une comédie ? Chacun y met du sien. Des camarades, des aînés portent secours aux débutants. Sans doute ne faudrait-il pas qu'un succès trop retentissant vînt couronner les efforts communs ; le mérite n'en serait reconnu qu'à un seul. Mais à vingt ans, ces sortes d'espérances ne sont pas encore des craintes, et Théo n'est pas un envieux.

Ah ! qu'on aime de revivre, dans le

songe de Gautier, lorsqu'il les rappelle, leurs jeunes années, et comme on lui a de reconnaissance d'embellir ses heures de jadis. On suppose bien qu'elles ont eu leurs nuages. On se doute qu'il y eut des moments de lassitude, des petites querelles et des chagrins. Mais que viendraient faire ici ces tristesses, quand il s'agit de tant de ferveur et de tant d'amitié. Toutes les jeunesses se ressemblent, quand on les contemple de loin, comme tous les pays qu'on a visités gardent un éblouissant prestige, quand on pense à leurs horizons.

Théo, Houssaye, Gérard. Trois frères qui ne vivent que par eux et que pour eux, et qui chaque jour découvrent une richesse nouvelle dans l'univers qu'ils ont créé. Ces amitiés où l'on ne voit point que des femmes interviennent, semblent d'abord rétrécir singulièrement notre vision. On se compose un langage, on rit de plaisanteries qui ne feront rire personne, si on les dit à l'« étranger ». On a des sentiments trop particuliers, trop entiers aussi,

parce qu'on les a étudiés, développés, entre soi. On respire un air qui ne se renouvelle point. L'égoïsme à trois est plus cruel aux autres peut-être que l'égoïsme d'un seul. On y voit une manière d'association déplaisante par son étroitesse même, et méprisante, puisqu'elle suppose un choix.

Mais elle apporte aux associés les joies les plus douces, elle entretient une bonne humeur que les chagrins altèrent à peine, puisqu'on est trois pour les supporter. Elle donne une sensibilité réfléchie, un esprit d'autant plus vif, qu'il s'exerce entre initiés qui connaissent parfaitement les règles du jeu, et un orgueil qui est une force invincible, puisqu'on exprime ses plaisirs, ses douleurs, ses enthousiasmes selon un code secret qui vous isole du vulgaire. Entre hommes de lettres, cette amitié, d'ailleurs fort rare, est plus précieuse encore, parce qu'elle permet des travaux communs, de continuels échanges d'idées, et qu'elle épargne, au méditatif, la solitude et ses amertumes.

C'est évidemment à Gautier et à Houssaye que Gérard doit de n'avoir pas quitté trop tôt la terre et de ne s'être pas perdu en rêveries dès ses vingt ans.

« Nous faisons notre cuisine nous-mêmes, dit Théo, Arsène Houssaye excellait dans la panade, nous dans le macaroni, Gérard allait avec l'aplomb le plus majestueux chercher de la galantine chez le charcutier voisin... Nous vivions ainsi de la façon la plus amicale, et ce sont les plus belles années de notre vie.

« Gérard, qui dormait très peu, lisait fort avant dans la nuit et il avait trouvé un singulier mode d'éclairage. Il posait en équilibre, sur sa tête, un de ces larges chandeliers de cuivre qu'on appelle martinet, et la lueur se projetait sur les pages ouvertes. Mais quelquefois le sommeil le gagnait et le chandelier tombait au risque de mettre le feu... »

Souvenirs qu'on dirait détachés de la *Vie de Bohème*, et qui fournit à Murger les excuses qu'on ne lui accorde pas toujours.

Je ne pense pas qu'aujourd'hui, en effet, de jeunes écrivains veuillent s'accommoder d'une telle existence, ni puissent sourire à ces évocations. Qu'elles ont de prix pourtant pour ceux qui confondent dans leur mémoire les visages d'amis tendrement aimés avec le premier printemps dont on a senti la douceur, et les flâneries au coin d'un feu timide avec les mots d'amour d'une première maîtresse !

Presque tous les soirs, le trio sortait. Il retrouvait les camarades de combat, ceux qui avaient écrasé les classiques à la bataille d'*Hernani*, ceux qui avaient formé le petit cénacle, les buveurs du cabaret de la mère Sauguet, à Vaugirard, ou de la boîte de Graziano aux Champs-Élysées.

Gérard prenait, dans ces beuveries ou ces repas, une joie secrète qui n'était peut-être pas celle des autres. Il n'était romantique que d'occasion, dans ses idées comme dans ses écrits. Il renouvait, en allant chez le traiteur, la tradition classique, et croyait que la gaieté était

une façon particulièrement française de réagir contre les excès germaniques — aussi bien dans la mélancolie que dans les plaisirs — de ses confrères.

N'oublions pas la phrase de Théo : « Gérard était le plus lettré de tous (et il cite autour de lui Petrus Borel, Célestin Nanteuil, Jean du Seigneur, Philotée O'Naddy, Auguste Mac Keat, Joseph Bouchardy), et, malgré sa familiarité avec Gœthe, restait beaucoup plus français qu'aucun de nous, de race, de tempérament, et d'esprit. »

« Oh ! soupirait de son côté Gérard, qui nous revaudra *le Souper d'Auteuil*, et *la Nuit de Piron chez le commissaire*, et la vraie chanson de table et les comédies au gros sel, et le Théâtre de la Foire ? Nous avons la grande élégie du dix-neuvième siècle, nous avons le drame, nous avons la comédie du Gymnase ; d'un côté, la mélancolie rêveuse de l'homme qui ne s'enivre jamais ; de l'autre, la froide plaisanterie de bon ton de l'homme des

cafés et des restaurants. Vivent les cabarets, mordieu ! Vous verrez qu'on y reviendra ! Allez donc avec des amis passer votre soirée au café Procope. Oh ! l'ennuyeuse et sotte chose. Les uns se jettent sur les journaux, les autres organisent une poule au billard ; pas de conversation, gaie et bruyante, pas de ces bons éclats de rire qui vous fendent la bouche jusqu'aux oreilles...

« Or, savez-vous à quoi tend ce préambule ? A vous parler d'une tentative que font, en ce moment, quelques jeunes gens, de rétablir l'usage antique et solennel des cabarets... Écoutez au travers du tumulte trivial et délirant, vous saisirez par éclairs une conversation qui est quelque chose de plus que spirituelle, des pensées hardies et profondes ; des vues d'art développées avec génie... C'est que ces hommes sont vraiment des artistes célèbres, des écrivains dont la France s'honore et qui sont venus au cabaret comme Hoffmann, qui sait ? pour voir peut-être aussi l'idéal et le

fantastique de leur art se dessiner dans des nuages de fumée de tabac, ou apparaître parmi les vapeurs de l'ivresse. Ils se sont tous mis en rapport comme par le magnétisme, afin d'avoir des rêves de l'avenir, choquant ensemble leurs verres et leurs pensées, pour en faire jaillir la lumière... ou encore... eh ! bien, oui, riez, gens du monde, riez, car vous ne comprenez pas... »

Le Gérard Labrunie qui signait Louis Gerval, l'Alosius Bloch, le Puycousin de la vingt-deuxième année, est dans ces lignes-là ; Français certes, mais hanté malgré soi par l'Allemagne, féru de tradition, mais citant Hoffmann. Un jour viendra où Hoffmann sera plus souvent cité que la tradition.

C'est lui qui, chez Graziano, apportera un soir un crâne qu'il dit avoir pris dans la collection anatomique de son père pour que ses camarades puissent boire dans cette étrange coupe, pleine de vin jusqu'au bord. Et pour donner, je suppose, plus de

prix et plus d'horreur à ce don macabre, il racontera que ce crâne est celui d'un tambour-major de la Grande-Armée, tué à la bataille de la Moskowa.

Plaisanterie de carabin ! Gérard a fait ce que font encore aujourd'hui maints étudiants en médecine, et je ne crois pas qu'aucun des buveurs — même le plus romantique — ait pris au sérieux cette triste farce.

Ses travaux, à cette époque, témoignent d'ailleurs de sa double tendance d'esprit.

Dans le même temps qu'il publie la *Couronne poétique de Béranger*, en 1829, il donne au *Mercure de France*, successivement, la traduction de *Lenore*, de Burger, du *Chant de l'épée*, de Kœrner, et d'autres poésies allemandes. Mieux encore, en 1830, il donne chez Havard, Bricon et Méquignon, des *Études sur les poètes allemands*, un in-octavo de 260 pages ; chez les mêmes, *Poésies allemandes*, morceaux choisis de Gœthe, Klopstock, Schiller, Burger, et un *Choix de poésies* de Ronsard, du Bellay,

Baïf, Belleau, du Bartas, Chassignet, Régnier, précédé d'une introduction, toujours chez les mêmes éditeurs.

S'agit-il d'œuvres plus personnelles? Nous le voyons en 1831 écrivant *le Barbier de Göttingue*, d'une inspiration toute hoffmannesque, et un *Tartuffe chez Molière*, une pièce qu'il destine à l'Odéon, dans laquelle il pastiche remarquablement le style du grand comique. Puis, peu à peu, que ce soit avec *Nicolas Flamel*, avec *l'Aventure de la Saint-Sylvestre*, traduit d'Hoffmann, avec une traduction de Jean-Paul Richter, les œuvres et la pensée d'Allemagne prennent dans son esprit une place de plus en plus grande, tandis que ses poésies affirment toujours ses goûts pour Ronsard et son école.

On a essayé de rapprocher ces deux contraires. M. Aristide Marie invoque Sainte-Beuve, Herder, inspirateur de Goethe, « confinant son mysticisme réformateur sur le terrain esthétique, dit, de la poésie, qu'elle est le privilège des primitifs et des

hommes du peuple, la victime de la civilisation et de l'expérience sociale. » Je ne crois pas que Gérard se soit beaucoup embarrassé de théories ni qu'il ait jamais cherché à expliquer ses contradictions. Elles sont nées de ses lectures faites pêle-mêle, de ses admirations de jeunesse qui vont de Diderot à Senancour. Il a dans sa tête une bibliothèque prodigieuse qui lui permet de faire montre, quand il le faut, d'une extraordinaire érudition. Il n'a pas de doctrine sûre, ni littéraire, ni sociale, ni philosophique. Dans ses œuvres d'homme mûr, ses idées sont plus confuses encore. Son cerveau, surchargé de lectures, fermente, bouillonne, et éclate...

Il eut mille projets de grands drames. Mais là encore ses lectures ont une forte influence. Il en réalisa quelques *scenarii* moins, j'imagine, par goût profond du théâtre que par désir, d'abord, de faire lui aussi un *Faust* comme Goethe. Dans la suite, des besoins d'argent ou des ruses sentimentales l'engagèrent à tenter la

chance de la scène. Je ne vois jamais, dans toute cette production théâtrale, le signe d'une vocation. Il aime l'artificiel des lumières, les illusions de plateau, les rêves que dispensent les acteurs, les décors de ses imaginations, beaucoup plus que le mouvement, la vie même d'une pièce. Il n'est d'ailleurs point fait pour ce métier. Il a trop le goût de la flânerie, des détails et de son caprice. Il est trop journaliste, trop reporter même d'instinct, pour être dramaturge...

Non, je le vois dans ces belles années, un peu semblable à Don Quichotte, un Don Quichotte de l'Ile-de-France, qui n'est point nourri de romans de chevalerie. Il est tout plein de livres d'occultisme, de poésies germaniques, de fantasmagories nordiques, auxquels résiste son bon sens de chez nous. Il ne va pas, sur Rossinante, batailler contre l'injustice, mais il lutte aussi pour le Rêve. Et n'a-t-il pas aussi sa Dulcinée?

Plutôt, il l'aura demain. Pour l'instant,

nous n'avons pas vu un visage de femme dans ses yeux. N'a-t-il pris souci d'aucune de celles qui se promenaient au bras des Jeune-France, n'a-t-il jamais, dans les coulisses des théâtres où il a fréquenté, soupiré pour une soubrette ou pour quelque jeune première? Jusqu'à sa vingt-sixième année, nous n'en savons rien. Il y a sans doute discrétion de sa part. Il est vraisemblable aussi qu'il se contenta des premières venues, comme tous ceux qui croient vraiment à l'Amour, c'est-à-dire à l'impossible.

Théo nous rapporte que « sous son apparence paisible, il vivait dans une grande effervescence intérieure », et que lorsque les idées étaient trop nombreuses dans sa tête, il fallait qu'il s'adressât, pour les exprimer, à n'importe qui... Il devait agir de même quand son cœur était trop chargé de tendresse. Et comme on le voit bien marcher dans la vie, tenant dans sa main un livre de poèmes de Burger ou de contes d'Hoffmann, et chantant, sous le

ciel gris de perle de Paris, une chanson
du Valois.

*Si j'étais hirondelle,
Que je puisse voler,
Sur votre sein, ma belle,
J'irais me reposer...*

Et nous avons essayé de dessiner là
la première, sinon la seule de ses images
terrestres.

CHAPITRE VI

OU SONT NOS AMOUREUSES?

L'heure était incertaine, du moins si
l'on se fiait au jour qui venait du ciel bas.
Sur une haute échelle, Camille Rogier
peignait au plafond, sans bien voir, un
Neptune ; sur un divan, Arsène Houssaye
lisait en bâillant.

— Et Gérard? demanda soudain Ro-
gier, tout en prenant des couleurs sur sa
palette.

— Gérard?... Qui sait jamais où est
Gérard?

— Aux Halles ou à Marseille...

— Où il est le plus surpris de se voir
soi-même...

Ils avaient peu à peu baissé la voix,
comme s'ils craignaient, malgré tout, qu'il
fût là. Ce dialogue était quotidien dans

cet immense salon de l'appartement de la rue du Doyenné loué, il y avait alors quelques mois, par Camille Rogier en quête de vastes locaux pour recevoir et loger des amis de la jeune école romantique. Le hasard avait pour lui — et pour eux — bien fait les choses. Dans la mémoire des survivants de cette époque fastueuse, ce refuge de leur jeunesse devait laisser un extraordinaire souvenir.

Sur l'actuel emplacement du square du Carrousel, au deuxième étage d'une grande bâtisse qui dressait ses murs lézardés, à côté d'une église en ruine, il y avait un appartement de neuf pièces, six chambres, un grand salon et deux cabinets obscurs précédés d'une vaste antichambre. On y atteignait par un escalier éclairé par de hautes fenêtres tout encrassées, escalier dont les marches étaient de briques et de bois. Les chambres, à la vérité, étaient petites, mais logeables. Par contre, le salon effrayait, à l'ordinaire, par ses dimensions, les quelques rares personnes

qui se présentaient au concierge pour la location. Il avait, ce salon, quatre portes à deux battants, un plafond historié de rocailles et de guivres, de hautes glaces, et l'on y respirait, sans doute à cause d'un illustre voisinage, de l'évocation encore facile alors de l'hôtel de Rambouillet, qui avait été tout proche, un air de majesté et de bonne compagnie convenable aux héros de la bohème galante.

Par les fenêtres de cette pièce princière, on contemplait, d'un côté « les façades sculptées de la galerie du Musée du Louvre, égayée par les arbres du manège », de l'autre, l'impasse du Doyenné avec ses demeures croulantes, aux portails vermoulus, aux balcons de fer rouillé, et le sol herbeux du terrain vague qui le prolongeait. Lorsque Camille Rogier avait découvert ce palais quasi abandonné, il avait témoigné d'une joie délirante que son compagnon Gérard Labrunie était venu, dès le lendemain, partager sur place. Gérard n'était plus alors le petit jeune

homme de ses premiers essais littéraires. Il avait, pour ne pas mécontenter son père, suivi pendant deux ans les cours de l'École de médecine et fréquenté à la clinique de l'Hôtel-Dieu. On l'avait vu, lors de l'épidémie de choléra de 1832, faire des visites, seul ou avec son père, chez les malades, mais il n'avait pour ces travaux négligé ni la poésie, ni la politique, ni même ces récits fantastiques auxquels il avait pris goût dès ses premières lectures allemandes. Il avait publié, dans *le Mercure de France du dix-neuvième siècle*, de nombreuses traductions, des contes et, chez divers éditeurs, un choix de poésies de la Pléiade, des pamphlets politiques, qui lui ont valu un séjour à Sainte-Pélagie, et autres œuvrettes dispersées dans des feuilles. Il est, maintenant, romantique parmi les romantiques. Il a connu, grâce à Gautier, tous les combattants de l'avant-garde artistique et littéraire de Dumas, maigre et bavard, aux cheveux en tumulte sur un visage d'exotique, d'Au-

guste Maquet qu'il faut appeler Augustus Mac Keat par amour pour Walter Scott, jusqu'à Édouard Ourliac, Célestin Nanteuil, Devéria, Roger de Beauvoir, Arsène Houssaye et Gavarni, ces trois princes des élégances distinguées. Pour eux, il est le traducteur de *Faust*, le bon soldat de la bataille d'*Hernani* et, depuis un an, l'un des plus riches et des mieux vêtus des moins de trente ans.

En effet, Gérard a hérité, en 1834, de son grand-père maternel, l'inger rue Coquillicière, de trente mille francs. C'est la fortune ! Il a voyagé. Il a parcouru l'Italie. Il est directeur d'une revue, *le Monde dramatique*. Enfin, il est amoureux. De qui ? Depuis quand ? Où en est-il dans le cœur de sa bien-aimée ? Est-on sûr qu'elle existe ? C'est une actrice, disent les uns, une chanteuse précisent les autres... Mais sait-on jamais avec ce Gérard qui n'a changé que d'aspect. Il est aujourd'hui fort soigneux de sa personne. Il n'est pas rare de le voir vêtu d'un habit aubergine,

d'un gilet fauve et d'un pantalon noisette... quand on le voit. Mais il est invisible le plus souvent et toujours insaisissable.

Pourtant, lorsque Rogier lui proposa de mettre l'écritoire du poète à côté de sa palette, dans le somptueux salon, Gérard accepta, d'enthousiasme. Il apporta dans cet appartement qui risquait fort de rester désertique, les trésors que son goût du bric-à-brac avait accumulés dans ses demeures successives : une console Médicis, à deux buffets, des tapisseries, puis deux panneaux de Fragonard : le *Colin-Maillard* et l'*Escarpolette* qu'il avait payés cinquante francs chez un brocanteur, et qui durent paraître d'une fadeur bien écœurante aux Jeune-France. Un autre jour, Arsène Houssaye eut le sentiment que Gérard allait enfin s'installer. Un commissionnaire auvergnat traîna, jusqu'à la porte de la maison, un grand lit à colonnes Renaissance, acheté par le vagabond, au cours d'une escapade en Touraine. On l'introduisit avec mille difficultés dans

l'appartement. Mais Gérard ne se coucha jamais dedans et se contenta, comme à l'habitude, d'un matelas étendu au pied de cette monumentale relique...

— Où est Gérard?

C'est au tour de Théophile Gautier qui habite à quelques pas de là, mais qui ne peut pas vivre, dès qu'il est éveillé, loin de ses amis, de poser cette question. Il arrive presque toujours avec un panier bourré de provisions que lui envoie sa mère, et souvent aussi en compagnie de Roger de Beauvoir qui, lui, apporte des bouteilles d'excellent vin. Qu'ils aimeraient, ces gais compagnons, que Gérard fût là ! Le brave Gautier, le Théo, comme on l'appelait, avait une tendresse particulière pour son ancien condisciple de Charlemagne, qui l'adorait aussi, d'ailleurs, pour sa chaleureuse bonne humeur et sa générosité enthousiaste. Alors, Théo était maigre, et son profil grec, sa chevelure bouclée lui assuraient l'admiration de ses camarades, et la furieuse passion

de quelques belles. Dès qu'il apparaissait, on avait la certitude que des femmes allaient arriver, peu de temps après lui... On frappa à la porte : ce sont deux créatures qui font entendre leurs ramages, et qui font, en entrant dans le salon, un bruit soyeux.

— Comment? Vous êtes là? disent-elles à Gautier, comme si elles ne venaient pas pour lui.

Et Rogier descend de son échelle, et Houssaye saute de son divan, et Théo prépare une collation savoureuse, pendant que Roger de Beauvoir débouche les flacons. On bavarde. On échange des propos sans suite. On discute d'un feuilleton de Planche ou d'une pièce d'Ancelet, d'une création de Marie Dorval ou d'un dessin de Gavarni, on fait la cour aux deux femmes qui grignotent quelques biscuits ; de Beauvoir va jusqu'à une des fenêtres pour provoquer du regard les « yeux espagnols » de la femme du commissaire, qui apparaît au-dessus de la lanterne munici-

pale. On s'attendrit un peu, en phrases sentimentales et rêveuses, au fur et à mesure que le soleil d'octobre frôle, dore et patine les lambris du salon... Une porte s'est ouverte doucement. Un jeune homme blond, léger, qui semble voler plutôt qu'il ne marche, est soudain au milieu du groupe languissant qu'il ranime d'un : « Bonjour... »

— Ah ! voici Gérard...

C'est lui. Il tient à la main un petit paquet. Sont-ce des bibelots? Non, c'est une côtelette de porc frais et des cornichons qu'il a achetés chez un charcutier voisin, et avec lesquels il prétend conffectionner un mets d'une saveur nouvelle. On l'interroge.

— D'où viens-tu? As-tu passé la nuit chez ta belle?

Et Gautier qui n'est pas ennemi des mots crus ni des plaisanteries obscènes, lâche, pour faire rire les dames, quelques « porqueries » dont tout le monde s'esclaffe, même Gérard. Déjà, les demoiselles qui

sont peut-être de comédie, entourent ce dandy posé sur le bord d'une chaise, comme un oiseau qui n'attend qu'un peu de brise pour reprendre son vol. Il leur sourit. Il leur dit quelques phrases aimables, mais n'a pas l'air de les voir. Il regarde tour à tour le Neptune esquissé de Rogier, au plafond, des livres dispersés sur une chaise, Théo qui baise dans le cou une des belles agitées, Houssaye qui cambre sa taille et rivalise avec Roger de Beauvoir de belles manières. Il aperçoit un coin bleu du ciel. Il se lève, marche à grands pas dans le salon, caresse un long chat noir qui ronronne au pied du divan...

— Où va-t-on, ce soir? demande Théo.

— Chez Graziano... propose Rogier.

— Aux Mille colonnes, disent les demoiselles qui aiment la danse.

— Qu'en pense Gérard? fait Beauvoir.

Pas de réponse. On se retourne. On s'empresse. Gautier va vers les chambres et appelle : « Gérard ! Gérard ! » Peut-être

est-il à la cuisine en train de préparer son fameux plat. Non, la côtelette et les cornichons sont encore sur un coin de table, près d'une fenêtre.

— Où est Gérard?

— On ne l'a pas entendu partir.

— Il a dû s'envoler par le toit...

— Est-ce qu'il existe, vraiment, votre Gérard? demande une des belles qui craint d'avoir, quelques instants auparavant, causé avec un fantôme...

Gérard est déjà loin. Il va dans ce Paris dont il connaît si bien les plus sombres ruelles, de son pas aérien. Il fredonne un air de sa composition, une mélodie populaire qu'il déforme pour l'accommoder aux paroles qui lui viennent à l'esprit.

Où sont nos amoureuses?

Elles sont au tombeau...

Il n'a trouvé encore que ces deux vers qui chantent dans sa tête. Ils s'imposaient tellement à sa pensée, tout à l'heure, dans le salon, en voyant les deux jeunes femmes

que caressaient ses compagnons, qu'il n'a pu rester plus longtemps dans cette prison trop bruyante. C'est dehors, en marchant, qu'il travaille le mieux. Le rythme de ses pas scande la prose ou le poème. Les bruits confus de la rue sont un thème musical et tout ce qu'il aperçoit, tous ceux qu'il croise, dessinent des images floues qui fournissent une ligne, une couleur à celles qu'il crée.

Où sont nos amoureuses?

Elles sont au tombeau.

Elles sont plus heureuses

Dans un séjour plus beau.

Chaque pas, une note... Chaque note, une syllabe. Il presse l'allure : tout le vers et sa musique en une enjambée. C'est un jeu souvent que de composer en se promenant. Et Gérard joue. De temps en temps, il s'arrête, il sort d'une de ses poches un petit cahier. Il inscrit dessus quelques mots, lisibles pour lui seul. Il remet le cahier dans sa poche, et reprend

sa course. Où va-t-il? Il n'en sait rien. Il n'a pas encore vu où il était. La chanson l'obsède à ce point que lui, le badaud, ne s'est point encore mêlé au plus petit rassemblement. Il va droit devant lui, traverse des rues sans prendre garde aux véhicules, heurte des passants et ne s'excuse point...

Elles sont près des anges

Dans le fond du ciel bleu...

On dirait un cantique. Des vers de ces chants religieux et naïfs lui reviennent en mémoire. Les anges... le ciel bleu... Et l'air qu'on murmure les mains jointes, dans l'église en pensant aux robes blanches de la Vierge aux yeux clairs.

Dans le fond du ciel bleu

Et chantent les louanges

De la Mère de Dieu...

Nouvel arrêt. Il note sa strophe. Des papiers viennent dans ses mains avec son cahier... Une brochure sur le théâtre de

la foire. Il l'a parcourue la veille. Cette fois, il lève les yeux pour savoir où le hasard l'a conduit... Il est au boulevard du Temple. Merveilleuse occasion qui s'offre à lui de flâner parmi les spectacles. La mélodie qui le hantait, pour l'instant s'est tue. Le poète est parti, on ne sait où. C'est l'amoureux du Vieux Paris qui est maintenant dans la rue, avec l'auteur dramatique. Ils vont bras dessus, bras dessous. Car Gérard adore le théâtre. Il a déjà fait maints essais. N'a-t-il pas voulu mettre à la scène *Han d'Islande*? Et *Villon l'écolier*, et *le Prince des Sots* qui fut joué au Français, puis à l'Odéon, et *Tartuffe chez Molière*, et *Jodelet* qu'il est en train d'écrire, n'attestent-ils pas son irrésistible vocation d'auteur? D'ailleurs, il a l'idée d'une *Reine de Saba* dont Meyerbeer doit composer la musique, et que doit interpréter... Mais c'est un secret, son secret. Pourquoi s'attarder maintenant à cette merveilleuse rêverie? Pourquoi ce visage vient-il s'interposer entre ses

regards et cette enseigne de cabaret : *Au rendez-vous et à la descente du théâtre*? Aussi bien, on ne peut se défendre d'Elle, ni de sa voix, ni de sa grâce, dans ce coin enchanté. Elle se confond avec toutes les évocations du passé, avec cette jolie fille aux cheveux rouges qui soulevait jadis, si gracieusement, ses petits frères érigés en pyramide, sur sa poitrine blanche et forte. Oh ! ces cheveux en or des poupées comme ceux de la Reine de Saba ! Toujours Elle... n'est-ce pas ? Autrefois, aux villages du Valois, hier sur ce boulevard, tout à l'heure sur la scène des Variétés... Gérard n'avance plus. Il est là, devant la pâtisserie « A l'Épi-Scié », le chapeau à la main, dans une sorte d'extase. Si Théo le voyait ! Il s'enthousiasmerait, lyrique, sur « ses yeux étoilés de lueurs bleues, ses légers cheveux blonds déjà un peu éclairés, comme une fumée d'or, sur son crâne de porcelaine... » Mais une voix réveille notre somnambule. Un monsieur en habit noir clame à la foule rassemblée

des calembours et des coq-à-l'âne que répète, en nasillant, un nain, homme par la tête, marionnette par le reste du corps... C'est le Gymnase pittoresque. Une étoile illuminée par le gaz guide vers un péristyle orné d'affiches les passants qui s'amuse de ces boniments forains, et s'extasient devant des tableaux de catastrophes et de crimes grossièrement peints.

Ce n'est pas drôle. Mais tout ce va-et-vient de gens, toute cette odeur de saucisse et de friture, tous ces cris des gamins déchaînés et ces gloussements de femmes en joie, arrachent Gérard à ses songes. Il ne résiste pas longtemps à cette gaieté de la rue, à cette bonne humeur populaire, ni à l'attrait de ces parades ou de ces terrasses où ce beau jour d'octobre laisse encore goûter sa douceur. Il s'installe, comme les autres, au « Père de famille », un cabaret où le poulailler vient chercher sa nourriture et des projectiles pour les acteurs qui lui déplaisent. Il note sur son

cahier, au-dessous de ses vers, quelques détails piquants : la file des futurs spectateurs du Gymnase qui s'allonge sans cesse, le costume un peu ridicule d'une paysanne, le passage d'une jeune Abyssinienne — on le prétend du moins autour de lui — qui trône au comptoir d'un café du boulevard du Crime. Ce chatolement des lumières jaunes et bleues, ce papillotement de couleurs, de visages, de formes apparues, disparues, lui suggèrent une phrase, un mot dont il se servira plus tard. Il est méthodique, méticuleux même, dans son travail d'écrivain.

Quelle heure est-il? Cinq heures. Trop tôt encore pour aller « là-bas »... S'il poussait jusqu'aux Funambules? Il y a longtemps qu'il n'a vu Deburau. Il se lève, et s'en va, se faufilant, en habitué des flâneurs, entre les groupes et les couples... La masse imposante du Cirque... les Folies-Dramatiques, la Gaîté, les Délassements-Comiques, ne le retiennent pas. Voici les Funambules. Il consulte l'affiche.

On donne *Pierrot au moulin, pantomime mêlée de danses, en un tableau*. L'aboyeur racole le client, l'orchestre poussif s'essaye au tintamarre... Gérard se mêle aux spectateurs des places à cinq sous, consulte le petit programme rose qu'on distribue et qui contient l'explication de la pièce, et il attend, patiemment, que Pierrot paraisse... Gaspard Deburau est une vieille connaissance. Gérard a été de ceux qui ont contribué à faire sa renommée ! Il est venu là, il y a quelques années avec Gautier, avec Houssaye, il a proclamé le génie de ce paillasse dont les acteurs du boulevard sont jaloux... Va-t-il retrouver ses émotions de jadis ? Mais oui... il lui suffit de voir Pierrot pour en être convaincu. Gaspard n'a pas changé. Il est toujours le même, c'est tout dire. Il est fidèle à son public fidèle. Il ne prend jamais de congé. Il n'est jamais malade. Il ne change pas de théâtre, et chaque jour, à force de travail, il se perfectionne dans son art... Voyez-le aujourd'hui dans cette

farce. Il est comédien, il est tragédien, il est acrobate. Grimpé sur une échelle appuyée contre une maison, à droite, il tâche de voir ce qui se passe dans la maison, à gauche. Mais l'échelle se brise. Pierrot reste accroché à l'un des montants. Pourtant, il ne descendra pas de son observatoire. Il s'y cramponne comme à un mât de cocagne, et traverse la scène à petits bonds de son incommode échasse. Avec quelle aisance un tel artiste exécute ce tour d'équilibre, c'est ce qui stupéfie Gérard, comme il reste émerveillé par la vérité qu'il donne aux plus extravagantes bouffonneries. Voilà que maintenant souffle sur la petite scène la tempête, et tombe la pluie. Le tonnerre, mal imité, gronde. Pierrot a pris le parapluie de Cassandre, qu'il a envoyé rouler à terre, d'un coup d'épaule. Mais le vent s'engouffre sous l'étoffe tendue, fait du parapluie un ballon, Pierrot est enlevé dans les cintres... Bien sûr, c'est une niaiserie ! Mais qui s'en aperçoit sur l'instant ? Ce n'est pas Gérard ni

son voisin, ni ses voisines qui ont les yeux gonflés de larmes de rire, et qui applaudissent le grand artiste pour grands enfants?

Le rideau se baisse. On va jouer un petit vaudeville. Il est tard. Gérard s'en va. La nuit est venue; une brise déjà aigre oblige le promeneur à mettre son manteau. Au ciel, pas d'étoiles. Hâtons le pas. Gérard n'est plus d'humeur à s'arrêter devant le Salon de Curtius qui réunit les grands rois et les grands criminels et le boulevard du Crime finit là. On devine les belles maisons dans l'ombre jaunie par des clartés tremblantes...

Les ténèbres à demi éclairées sont favorables au poète. Les bruits de la rue sont apaisés. Les pas résonnent mieux sur les trottoirs sonores, et rythment plus nettement l'octosyllabe.

*Où sont nos amoureuses?
Elles sont au tombeau :
Elles sont plus heureuses
Dans un séjour plus beau!*

*Elles sont près des anges
Dans le fond du ciel bleu,
Et chantent les louanges
De la Mère de Dieu!*

L'air qu'il composait en même temps que les paroles, lui revient en tête, et lui donne des mots qui sont aussi doux que la mélodie. Ils viennent naturellement sur ses lèvres, comme les notes qu'il chantonne à mi-voix.

*O blanche fiancée
O jeune vierge en fleur...*

Il ne cherche pas l'épithète rare, comme il fait souvent dans ses poèmes, de coupe plus savante. Il veut quelques rimes aussi simples que celles d'une chanson populaire. *Si j'étais hirondelle*, par exemple. Il se contenterait d'une assonance, au besoin. La musique n'en demande pas davantage. Il ralentit son allure, un peu trop rapide. Il griffonne sur son cahier, puis repart. Dans quelle direction? Comme de coutume, il

ne s'en est pas inquiété et se retrouve dans la rue Saint-Martin quand il voudrait être rue Vivienne. Car tout en composant, il n'est pas seul. Il a devant lui, à côté de lui, derrière lui, selon les reflets des lanternes ou des boutiques, le visage que vous savez, que vous ne connaissez pas encore, et qui est... Mais comment est-il? Est-ce celui de la rousse qui fait des poids, reine de Saba pour place publique? Est-ce celui de la blonde actrice qui chante au théâtre, dont il ne nous a rien dit, ni à personne? Est-ce celui d'une apparition plus lointaine, des jours de son enfance, une blonde, caracolant devant un château, ou dansant sur l'herbe avec des paysannes?

Amante délaissée

Que flétrit la douleur...

Les deux vers sont bons. Inscrivez-les, et revenez, Gérard, vers le théâtre où vous verrez les traits précis dont vous n'apercevez que les contours, depuis que

vous rêvez d'Elle. Il ne faut plus que vous la mêliez à d'autres souvenirs. C'est pour Elle que vous écrivez la *Reine de Saba*, et que vous donnez des rendez-vous à Meyerbeer. C'est pour Elle que vous êtes devenu directeur du *Monde dramatique*, et que vous devez écrire un article. C'est pour Jenny Colon, qui sera l'an prochain à l'Opéra-Comique et qui joue ce soir : *Un Camarade de pension* d'Ancelet, sur cette scène des Variétés où vous fréquentez si souvent depuis des mois.

C'est un théâtre fort agréable et fort à la mode. N'en hante pas qui veut le foyer. L'illustre Béranger s'y égare quelquefois et badine avec la troupe tapageuse des vaudevillistes de la maison : Dumersan, Dumanoir, Carmouche, Rochefort. La salle est assez petite, mais d'un goût charmant. Beaucoup de loges, des fauteuils étroits, des petites places un peu trop haut perchées, mais la scène est vaste, l'orchestre de Masset, de qualité, et il y a les plus jolies actrices qui se puissent

admirer. De toutes, la plus gracieuse, la plus séduisante, c'est Jenny Colon. Elle a les cheveux blonds, les yeux bleus, elle est délicieusement potelée. Elle a un rire qui enchante, un entrain qui vous la ferait suivre au bout du monde... Et on l'y suit. Oh ! ce n'est pas Gérard. Il est assis dans son fauteuil, il ne sait pas ce qu'on joue — ou à peine, — il n'a souci ni de la pièce, ni de la musique. Il la regarde, elle, et c'est tout.

M'aimes-tu ? Ne m'aimes-tu pas ?

Que pourrait-il répondre si, par un hasard, dont il s'effraie d'avance, elle lui lui posait, tout à l'heure, à la sortie du théâtre, cette question ? Rien, sans doute. Il balbutierait quelques mots. Il serait si rougissant et si troublé, qu'il choisirait de fuir. Il l'aime, mais en effeuillant une marguerite... Passionnément par instant quand il la voit sur cette scène... Pas du tout, quand il croit qu'il peut l'approcher.

On n'aime pas une comédienne comme

on aime une autre femme. Il faut plus de prudence et plus de secret avec elle qu'avec une autre. Tant de gens autour de vous, dans cette salle, même parmi vos amis les meilleurs, ont le droit de l'aimer. Elle ne vous appartient pas à vous seul, et pourtant elle est à vous tous les jours. Si vous suivez ses gestes, vous avez le sentiment qu'elle ne les fait que pour vous ; c'est sur vous que se posent ses plus doux regards ; c'est à vous, et non au mannequin agenouillé devant elle, que s'adressent ses plus tendres paroles. Illusion... mais que vous pouvez ressusciter chaque soir, quand il vous plaît, pour dissiper votre humeur chagrine ou pour exalter votre passion. Sa présence assurée, l'éclat artificiel de son teint, la délicatesse de ses attitudes, l'heureux choix de ses costumes, la féerie délicieuse et constante des lumières, tout conspire à ranimer votre amour, s'il a, loin d'elle, quelque défaillance. Il n'y a pas dans la vie courante des créatures qui ont ainsi le ciel qui con-

vient à leurs yeux, les clartés complices de leurs aveux, l'aurore et le chant de l'alouette, le clair de lune et des guitares pour leurs serments, les divans et les fleurs qui s'effeuillent pour leur chute. Tout est surnaturel dans cette existence de quelques heures, à ce point même qu'on peut supposer que lorsqu'elles ne jouent point, elles reposent dans des boîtes satinées, et qu'elles ne renaissent qu'aux premiers quinquets.

« C'est un mensonge perpétuel, dit Gérard à soi-même, c'est le rêve d'un malade, l'illusion d'un fou. La vie s'attache tout entière à une chimère irréalisable, qu'on serait heureux de conserver à l'état de désir et d'aspiration, mais qui s'évanouit dès qu'on veut toucher l'idole. » La grâce candide d'une Jenny Colon est-elle si fallacieuse et si fragile? Si l'on en croit ce qu'on dit d'elle, elle ne repousse pas les hommages. Elle en accepte même en si grand nombre, que ce n'est pas un honneur bien grand que de les lui offrir.

L'amante qui paraît si fidèle à la scène, serait sans cœur? C'est possible. C'est probable. Gérard la déteste soudain, à cette pensée. Mais il faut dire qu'il ne s'y attarde pas. De quoi servirait le rêve qu'elle dispense, s'il faut demeurer dans la réalité la plus décevante pour approcher d'une femme de théâtre. On la connaît à la clarté de la rampe. Point n'est besoin d'un autre soleil. Aussi bien n'est-elle pas, plus qu'une autre, Jenny Colon, chanteuse et comédienne. Elle est l'amoureuse, pour un cœur qui ne peut rester vide. Elle est un être blond qui a le visage d'autres amours de jadis, et d'amours de demain. Elle est ce que Gérard veut qu'elle soit à cette heure, une musique, un vers qui éclôt tout à coup, comme une rose, un sourire aux lèvres mystérieuses d'une déesse...

La salle est sombre. Les spectateurs se retirent. Gérard ne s'est aperçu de rien. Il s'en va parce que les ténèbres le chassent, et des ordres qu'il entend comme des

chuchotements. Il est dehors. La brume, qui met des halos noirs autour des lumières, se résout en gouttelettes fines. L'air de la nuit est humide et frais. Moment le plus merveilleux de toute la journée, même s'il n'y a ni faucille d'or, ni champ d'étoiles; le silence dans les petites rues est comme un manteau aérien. Il vous porte au-dessus du sol, et vous balance, et vous berce, avec tous nos songes et toutes nos chansons. Gérard s'enfonce légèrement dans l'obscurité, marche, se pose, reprend son vol, revient à l'endroit d'où il est parti, guette la sortie des artistes, s'éloigne à la vue d'une silhouette féminine, tourne sur soi-même, hésite, va vers la rue Feydeau. C'est là qu'elle habite. Il lève les yeux vers une fenêtre illuminée, épie le jeu des ombres sur des rideaux tirés, fait les cent pas. Pourquoi? Pour la guetter? Non, par effroi de l'apercevoir, par crainte de son ombre qui ne serait peut-être pas solitaire, par peur et de l'aimer et de la haïr... Personne, la rue est

déserte. Le temps passe. Gérard, sans qu'il s'en doute, continue son chemin. De nouveau sa marche régulière rythme l'air et les paroles de son poème et, machinalement, en allant vers les Halles, il continue :

*L'éternité profonde
Souriait dans vos yeux.*

Il répète : « Souriait dans vos yeux... » C'est pour elle ce vers, pour elle dont les regards ont cette clarté qui n'est pas de ce monde et cette douceur — trompeuse, peut-être — qu'on voit dans ceux des princesses et des vierges. Et puis viennent les rimes qui appellent l'image et les mots :

*Flambeaux éteints du monde,
Rallumez-vous aux cieux...*

Il s'arrête encore cette fois. Il faut noter... Impossible d'écrire. Le vent souffle. Des rouliers passent avec des chariots bâchés. Des gueux dorment éten-

dus sous des portes cochères. Gérard redit sa strophe, avec délice :

*L'éternité profonde
Souriait dans vos yeux...*

Il pleut à verse. Il rase les murs, transparent, impalpable, ombre d'une ombre...

CHAPITRE VII

JENNY COLON

J'aimerais de dire, comme eût pu le faire Gérard, que Jenny Colon n'existe pas. D'aimables mais acharnés contradicteurs me répondraient aussitôt par des dates, des actes d'état civil, des portraits, et je serais bientôt seul à m'entendre. Pourtant, du point de vue de Gérard, je suis sûr qu'elle n'est qu'une apparence... On ne saurait trop se convaincre qu'il est poète, et que tout ce qu'il raconte et même tout ce qu'il vit, n'est que la vérité, la réalité de son imagination. Il ne touche à rien qu'il ne le transforme, il ne voit rien qu'il ne l'embellisse. Il passe son temps à découvrir de secrets rapports entre les choses et lui, et tire sa joie de se savoir le maître de ses heures. Il crée à chaque instant la

satisfaction de ses désirs et ne s'aperçoit que plus tard, lorsqu'un fait précis fait obstacle à sa fantaisie, qu'il est un autre monde que le sien, et qu'on meurt même dans son paradis.

Il a vu Jenny Colon. Il l'a aimée d'un amour absolu. Il a fait de cet amour un roman que nous connaissons, et d'où l'on essaye, mais en vain, de déblayer le romanesque, Il a dit ce qu'il lui plaisait de dire, et non pas par galanterie, par pudeur, ou par vanité, mais parce qu'il était convaincu qu'il rapportait exactement les péripéties d'une liaison dont on ne saurait affirmer qu'elle fut, ni prétendre qu'elle ne fut pas.

Jenny Colon n'est qu'un prétexte à lyrisme : exaltation, regrets, remords, comme ses voyages ou ses lectures. Il nourrit son génie des créations de son génie même, et n'aime jamais une femme, un horizon ou un conte qu'il ne les ait déjà aimés. Les comparaisons sont pour lui désillusions. Il n'aurait quitté volon-

tairement ni celle qu'il aimait, ni la vie, s'il n'avait connu qu'elles seules.

L'intérêt que présente Jenny Colon est précisément dans les comparaisons qu'elle nous permet, comme à Gérard, entre ce qu'elle fut et ce que son poète crut qu'elle était. Il n'y a pas une vie d'actrice qui soit plus banale.

C'est une enfant de la balle, comme on dit. Elle est née en 1808. Elle est de l'âge de Gérard. Les hasards d'une vie vagabonde font que ses parents sont à Boulogne-sur-Mer le 6 novembre de cette année-là. Marguerite-Jenny y voit le jour. Elle apparaît aux siens de joli visage dès sa cinquième année, délurée, parlant avec aisance. Pourquoi ne jouerait-elle point la comédie entre son père et sa mère qui sont besogneux? Elle débute, toute petite, se forme sur les scènes de province, et est engagée à l'Opéra-Comique, à l'âge de quatorze ans, environ. Charmante recrue pour la troupe. Elle a la voix fraîche comme son teint et tient agréablement

ses rôles. Malgré ces qualités, elle semble bien jeune à son directeur parisien qui, au bout d'un an, laisse sa pensionnaire aller chez Désaugiers, place de la Bourse, au Vaudeville.

Là, elle triomphe dans la pièce en un acte. Il faut être comédienne adroite, chanter avec adresse et plaire à un public de connaisseurs qui parle des artistes avec une grande liberté. « Or, dit un critique, Jenny ravage les cœurs plus qu'elle ne charme les oreilles. » Et l'on a bien le sentiment que durant toute sa carrière, elle devra ses succès les moins contestés à son physique, plus qu'à son talent.

A dix-huit ans, elle apparaît dans toute la grâce d'une blonde aux yeux bleus, d'une belle fille assez sûre de soi, mais gentiment sentimentale. Passe un bellâtre de coulisse, qui joint à son élégance le prestige d'être un auteur. Ses scènes d'amour réussissent mieux auprès de ses jeunes interprètes qu'auprès du public. Il devient l'amant de Jenny, et l'emmène à Londres

pour l'épouser. L'idylle est brève et se termine à Paris par la naissance d'une fille. Cela permet au père de disparaître, à la mère de travailler de nouveau et de débiter le 27 octobre 1828 aux Variétés. La date ne vaut d'être retenue que parce qu'elle marque l'étape principale du voyage de Jenny de théâtre en théâtre.

La Semaine des amours, pièce en deux actes et sept journées de Dumarsan et Mallian, lui permit de paraître en petite modiste devant un public qui ne l'avait pas encore oubliée. Ce fut un triomphe. On célébra sa diction, sa voix, son sourire; on était au courant de ses peines de cœur. On s'attrista de sa mélancolie, et pour l'apaiser, on l'acclama. Quel chagrin résisterait aux bravos, quand on aime son métier? Jenny demanda le divorce et l'obtint aisément. Pour les lois françaises, le mariage contracté en Angleterre, sans les formalités indispensables chez nous, n'a pas de valeur. Elle était

libre et devint, dans le même temps, pensionnaire du Gymnase.

Mais pourquoi suivre pas à pas une actrice qui « fait une carrière » honorable de jolie femme? Elle est aux Variétés de nouveau en 1833. et témoigne à Bressant, qui débutait alors, d'une tendresse particulière et partagée. Elle ne dédaigne pourtant ni les soupers, après la représentation, ni les hommages de ses admirateurs de tous âges. Elle a dans la presse de fervents amis : la revue le *Monde dramatique* est créée pour elle par Gérard de Nerval, riche alors, et Roger de Beauvoir, qui est un ami serviable, écrit ces lignes sur l'actrice dont le poète ne doit cesser de lui vanter les charmes : « Mlle Jenny Colon offre un exemple de ce double aspect : femme charmante à la ville et au théâtre, fraîche comme une jolie pensionnaire anglaise, bonne actrice malgré les vaudevilles de M. Ancelot, et suivie lorsqu'elle traverse, sous sa large capote rose, le passage des Panoramas... »

Tant de zèle à son service conduisit Jenny Colon à l'Opéra-Comique en 1836. C'était pour elle un grand honneur. Elle le devait à ses amitiés proches ou lointaines. Ses amours véritables, Bressant puis Chollet à la fin de 1836, n'y étaient pour rien. Dans l'ombre, Gérard continue de travailler pour elle. Il veut écrire une *Reine de Saba* que Meyerbeer mettra en musique. Il écrit *Corilla* qu'il ne fera pas jouer, *Piquillo* enfin en 1837, avec Alexandre Dumas, et qui, grâce à ce dernier, verra les feux de la rampe en octobre de cette même année. Ce fut d'ailleurs Chollet, l'amant de Jenny, qui eut tout le succès...

Quelques mois passèrent. Jenny a trente ans. Sa gloire, pour charmante qu'elle soit, n'est pas de celles qui satisferaient une ambition même mesurée. Puisque aussi bien le théâtre et l'amour ne lui donnaient point tout ce qu'elle souhaitait, n'était-ce pas le temps du mariage? Il y avait, dans l'orchestre de l'Opéra-Comique, un flûtiste, Gabriel Leplus. Il gagnait fort bien sa vie.

Il attendrissait l'actrice de ses langoureux regards. Elle l'épousa le 11 avril 1838.

Jusqu'en février 1840, elle fut à l'Opéra-Comique une interprète estimée, encore qu'irrégulière. Les amitiés d'autrefois ne lui firent pas défaut. Elle en éprouva les bienfaits dans plusieurs créations. Théophile Gautier la soutint par fidélité au passé, mais quand elle s'en fut pour une tournée dernière en province ou à l'étranger, il ne semble pas qu'on ait beaucoup regretté son départ. Elle n'était plus qu'une ombre; ombre d'une jolie chanteuse, ombre de vieux souvenirs. Elle se fit applaudir médiocrement à Bruxelles, et revint à Paris, pour y mourir en 1842.

Son tombeau est au cimetière Montmartre, avenue Samson, dans la 22^e division. Il est orné d'une lyre.

*
* *

Telle fut la vie de Jenny Colon, qui n'est pas très différente de celle de toutes

les femmes de théâtre. Lafont, Bressant, Chollet, d'autres encore sans doute que nous ne connaissons pas, occupèrent ses loisirs. Leplus, enfin, recueillit sa lassitude. Mais Gérard?

Si nous demandons à Jenny Colon ce qu'elle en pense, nous ne saurons pas grand'chose. Ses propos nous sont rapportés par Maxime du Camp, qui affirme les tenir de Théophile Gautier : « Je l'ai vu une seule fois, dit-elle, lorsqu'il est venu m'offrir, pour moi, un opéra, *la Reine de Saba*, dont Meyerbeer devait faire la musique. Je recevais des bouquets sans trop savoir d'où ils venaient; j'ai entendu bavarder de cette histoire dans les coulisses, je n'y ai pas attaché d'importance. Ne m'accusez pas de l'avoir fait souffrir : quand celui qui aime est muet, celle qui est aimée est sourde. Dites à votre ami Gérard que je suis innocente du mal qu'on m'attribue. »

Lorsque Gautier rapporta cette conversation à Gérard : « A quoi cela aurait-il

servi qu'elle m'aimât », répondit ce dernier. Puis il récita en allemand ces vers de Henri Heine : « Celui qui aime sans espoir pour la seconde fois est un fou ; moi, je suis ce fou. Le ciel, le soleil, les étoiles en rient ; moi aussi, j'en ris, j'en ris et j'en meurs. »

Si nous demandons des précisions à Gérard lui-même, nous en apprendrons davantage, mais nous aurons des raisons de nous méfier de ses aveux, car ils nous viennent par un jeune ami du poète, Georges Bell, qui les tenait, paraît-il, de Méry, un bon camarade de lettres de Gérard.

Donc, Gérard aurait raconté qu'un soir, il donnait un grand dîner, et que Jenny Colon était de la fête. « Elle s'y montrait, plus que jamais, belle, enjouée, spirituelle. Au dessert, alors qu'une douce griserie montait au front des convives, la cantatrice se leva soudain, et prenant Gérard sous son bras, elle l'entraîna dans le royaume de la fantaisie. Et les dîneurs,

voyant tomber le rideau sur les élus de Vénus, continuèrent de faire circuler les coupes, aux échos de l'antique épithalame. »

Or, ce récit, j'admets volontiers que Gérard l'a fait à Méry, parce qu'il est d'une jolie galanterie, telles que ce fils du dix-huitième les aimait. Il a mis dans ce tableau son goût délicat de l'idylle classique du poète et de la comédienne ; il a pris un soir, à son compte, pour embrouiller davantage une aventure dont il ne voulait pas qu'on sût le puéril secret, ce qu'il avait écrit sur Restif de la Bretonne, et qu'il publia en 1850 dans la *Revue des Deux Mondes*.

Le jeune Nicolas Restif était amoureux d'une actrice de la Comédie-Française, Mlle Gréant. Un soir, il eut l'audace de s'accrocher à la voiture de l'artiste et se trouva ainsi conduit jusque dans la cour d'un hôtel du quartier du Temple. Là, le hasard aidant, il fut prié à souper avec des comédiennes et des danseuses, et

comme il était joli garçon, et qu'il ne manquait pas d'esprit, il fut fort apprécié des convives. « On donne une fin bizarre, à ce souper, un dénouement assez usité alors du reste dans ces sortes de médianoches. A un signal donné, toutes les lumières s'éteignirent et une sorte de colin-maillard commença dans l'obscurité ; c'était, à ce qu'on croit, le but final de la fête, du moins pour les initiés qui n'étaient pas partis avec le commun des invités. Chacun avait le droit de reconduire la dame dont il s'était saisi dans l'ombre pendant cet instant de tumulte. Les amants en titre s'arrangeaient pour se reconnaître ; mais une fois fait, même au hasard, le choix devenait sacré. Nicolas, qui ne s'y attendait pas, sentit une main qui prenait la sienne et qui l'entraîna pendant quelques pas ; alors on lui remit une autre main, douce et frémissante : c'était celle de Mlle Gréant qui le pria de la reconduire. »

Bel exemple de transposition des écrits dans la vie, ou de la vie dans les écrits,

sans qu'il soit jamais possible de savoir la confiance qu'il faut accorder aux confidences de ses livres ou aux aveux que Gérard fait à ses amis. Il ne distingue d'ailleurs pas nettement lui-même et ne s'en soucie guère. S'il en fallait une nouvelle preuve, nous l'aurions dans cette correspondance dont il voulait faire un roman par lettres. Il en utilisa quelques-unes dans *Octavie* et dans *la Sylphide*. Par les soins de Théophile Gautier et d'Arsène Houssaye, douze furent publiées à la suite d'*Aurélia*, et Sardou dans la *Nouvelle Revue*, en 1902, en donna dix-huit.

Elles ont été écrites pour être publiées ce qui déjà, lorsqu'on connaît Gérard, indique en tous les cas qu'elles ne furent jamais envoyées à Jenny. Elles témoignent d'un effort d'écriture qui leur enlève tout caractère spontané. Elles disent des amours passionnées, mélancoliques, pleines d'espoirs, de craintes et de résignation. On y trouve tout ce que Gérard aurait pu dire à sa bien-aimée.

« Sortons donc des usages de la galanterie ordinaire ! Que m'importe que vous ayez été à d'autres, que vous soyez à d'autres peut-être. Vous êtes la première femme que j'aime, et je suis peut-être le premier homme qui vous aime à ce point... Vous le savez, mes idées sont singulières ; ma passion s'entoure de beaucoup de poésie et d'originalité ; j'arrange volontiers ma vie comme un roman. Les moindres désaccords me choquent, et les modernes manières que prennent les hommes avec les femmes qu'ils ont possédées, ne seront jamais les miennes... »

Et même des pastiches peut-être involontaires :

« Mon désir s'arrêtera devant votre réserve, comme il s'est arrêté si longtemps devant votre rigueur... Un mouvement de vous m'a fait plaisir, c'est que vous avez paru craindre un instant que, depuis quelques jours, ma constance ne se fût démentie. Ah ! rassurez-vous ! J'ai peu de mérite à la conserver ! Il n'existe pour

moi qu'une seule femme au monde. »

Il y a là l'esquisse du roman qu'il voulait faire et pour lequel, sans doute, il n'avait qu'à puiser dans ses souvenirs, mais on ne peut tirer de ces fragments une conclusion nette. Gérard nous laisse dans cette atmosphère de songe, dont lui-même n'a jamais cherché à sortir. Des faits nous obligent à croire qu'il a rencontré Jenny à Paris, pour les répétitions de *Piquillo*, et pour les mêmes répétitions, à Bruxelles. Mais nous sommes obligés de répéter ce que Théophile Gautier disait — lui qui eût certes été le mieux informé de tous les amis de Gérard — : « Déclara-t-il jamais son amour ? Nous l'ignorons... Un amour heureux ou malheureux, nous l'ignorons. »

*
* *

Il n'est point, parmi tous les pauvres morts qu'on trouble dans leur repos, un seul d'entre eux qui n'enviera le sort de Gérard, dont l'alcôve reste close à tous les

efforts des indiscrets. C'est, si je puis dire, dans sa tête qu'il faut s'informer. C'est à son œuvre seule qu'il faut demander non pas des secrets qu'elle ne livrerait pas, mais l'origine et le développement de ces arabesques sentimentales qui dessinent des formes de chimères et des masques de comédie.

Quand il voit Jenny Colon pour la première fois, Gérard a vingt-six ans. Son esprit, nous le savons, est formé à la meilleure école de la Renaissance et du dix-huitième siècle. Pourtant, peu à peu, nous voyons l'influence allemande s'imposer à lui.

Il a traduit Schiller, Burger, Uhland. Il retrouve des rêveries de son enfance, dans le Valois, chez les lyriques d'outre-Rhin. Des légendes entendues jadis, d'autres lues depuis, se rejoignent.

Au fur et à mesure que le temps passe, il se forme en lui une sorte d'asile où les philosophies brumeuses, les fantômes et les monstres d'Hoffmann trouveront un

abri. Il suffit d'un voyage avec Dumas en 1838, en Allemagne, d'un contact plus précis avec Hoffmann, d'une lecture approfondie pour une traduction future du *Second Faust*, pour que l'esprit purement français de Gérard soit enseveli. Il n'en gardera, dans la suite, qu'un goût sûr pour les formes claires, et qu'une mesure qui lui interdira de mêler aux délires de sa raison les extravagances du style.

Aime-t-il les femmes avec ardeur? Il n'y paraît pas. Ses confidents ne font que de vagues allusions à des amies de passage, et lui-même est très discret sur ce point. Il a un idéal féminin dont il parlera quelquefois dans ses lettres, à propos d'une Viennoise rencontrée par exemple, dont il dira avec enthousiasme la blondeur, la peau blanche, le nez aquilin, la bouche petite. Ce n'est pas la beauté allemande trop plantureuse, mais plutôt, j'imagine, la beauté anglaise qui ne serait pas trop maigre.

Jenny Colon a, d'après ce que nous en savons par Gautier et par ses portraits,

ce type rêvé par lui. Et je pense que dès qu'il la vit, il la désira, très sincèrement, très ardemment. Il est jeune, Il n'est pas misogyne. Il veut faire une pièce pour elle. Il veut aider son ambition, lui rendre plus facile sa carrière. Il fonde *le Monde dramatique* avec l'argent qui lui reste de son héritage. Il lui envoie des fleurs. Il brûle de se déclarer.

Mais elle est reine de théâtre, c'est-à-dire reine de légende. Elle est aux feux de la rampe ce que fut l'amour de son enfance à Mortefontaine, un être si beau, si noble, qu'un cœur naïf ne saurait lui faire des aveux, comme il pourrait en soupirer auprès d'une lingère ou d'une grisette. Et c'est à ce moment que Gérard, d'un bond léger, s'élance dans un autre monde.

C'est à partir de cet instant que nous ne pouvons le suivre que comme une étoile filante. Il invente un drame pour une œuvre qu'il veut écrire, il confond en une seule image cent traits qui appar-

tiennent à d'autres créatures. Il promène dans Paris ses mélancolies et ses joies, selon que, dans son esprit, il approche ou s'éloigne de la bien-aimée.

La possession physique? Il y a pensé aux premières semaines de son enthousiaste ferveur; peu à peu, il ne s'en préoccupe plus. Une femme de théâtre a des amants magnifiques, comme les princesses. Qu'on laisse à ces puissants la certitude de leur pouvoir; libre à eux de croire qu'ils sont les maîtres de ces créatures que la splendeur de la scène ou des châteaux fait paraître surhumaines. Elles appartiennent bien plus sûrement à l'être invisible dont la chanson mystérieuse monte jusqu'à elles. C'est à lui qu'elles pensent dans les minutes où leur seigneur écoute leurs plaintes heureuses...

Ainsi se forme chez Gérard le nouvel univers sentimental où nous devons essayer de le suivre. Car, dès cette époque — vers 1836 — il ne touchera presque plus jamais terre.

Le second *Faust* achève de rendre plus immatériels son amour et son objet. Il est à ce point hors de la vie commune qu'il devra, dans la maison de santé du docteur Blanche, en 1848, chercher le chemin du retour parmi les hommes.

Et pendant cette recherche, Jenny Colon meurt. Qu'il en soit affligé certes. Mais n'est-il pas aussi plus convaincu que jamais qu'elle lui appartient, morte, beaucoup plus certainement que vivante !

Et c'est vrai. Maintenant Jenny Colon est à lui. Elle est Aurélia, elle est Adrienne, et peut-être même Sylvie lui doit-elle quelques charmes. Elle est toutes les femmes de son œuvre. Elle ne le quitte plus. Elle le suit dans ses aventureuses promenades. Il ne fait rien, il ne voit rien, qu'il ne le rapporte à elle. C'est entre elle et lui un dialogue qui ne cesse point et qui se déroule dans les plus fantastiques décors.

Autour d'elle se cristallise ce qu'on peut appeler la philosophie de Gérard, c'est-

à-dire les souvenirs de ses lectures de jeunesse qui vont de Swedenborg à Mesmer, des occultistes aux mystagogues, des croyances de son enfance catholique, et les réflexions que lui suggèrent les deux *Faust*. Tout cela va pêle-mêle avec les regrets de ses premières amours, et crée la poétique, le lyrisme particuliers à Gérard...

*
* *

Quelquefois, j'ai pensé à Gérard en regardant Charlot, ou plutôt j'imaginai que Charlie Chaplin exprimerait, à merveille, dans un film, l'âme extravagante du poète. Ce faisant, je ne blasphémiais pas. S'il y a, dans l'étonnant vagabond de Chaplin, un humour qui n'est pas chez Gérard, il y a aussi une conception sentimentale qui peut leur être commune.

Charlot serait fort capable de se promener, comme Gérard, avec un homard en laisse, pour se rendre chez sa bien-aimée, et sans penser qu'il la fera rire, mais

parce qu'il ne saurait pas de plus beau don que celui-là. Il serait capable, à tout moment, — ne l'a-t-il pas indiqué dans *le Cirque*? — de se dédoubler pour être vraiment soi-même et pour laisser sur le banc où il est assis sa guenille fatiguée. Charlot vit lui aussi dans un rêve, un rêve auquel il ne veut jamais mettre le point final. Il s'en va de l'intrigue qu'il a créée, comme Gérard s'en alla de la vie, pour vivre une autre histoire.

La femme qu'il aime le comprend peu ou ne le comprend pas. Elle devine, en le voyant, extraordinaire, un poète qui lui tendra des fleurs ou des légumes, selon sa fantaisie, mais avec la même ferveur. Elle sait que son existence n'est point faite pour un tel compagnon, si bizarre dans ses caprices, mais elle ne peut s'empêcher de lui accorder, parfois, un regard tendre.

Et lui ne se laissera jamais décourager par ses insuccès. Il a, dans son esprit et dans son cœur, une image idéale. C'est à

elle qu'il dédie toutes ses folies. C'est pour elle qu'il renouvelle, à chaque aventure, son jeu de jongleur maladroit.

Je ne pousserai pas plus avant une comparaison dont les logiciens me refuseraient justement les termes essentiels. Je n'ai d'ailleurs voulu, sur un écran blanc, que donner deux silhouettes qui n'ont pas le temps d'être des images. Si ma lumière était plus nette, on apercevrait trop aisément les dissemblances. Mais, vues ainsi, dans le flou d'une projection rapide, je pense qu'on ne verra que deux poètes dont les effusions et les égarements montent comme des bulles, irisées par les rayons de la même étoile...

CHAPITRE VIII

LE SECOND « FAUST »

J'en étais là de mes lectures et de mes travaux sur Gérard de Nerval quand des événements, auxquels je n'avais qu'une faible part, m'obligèrent de partir pour Vienne.

A la vérité, j'avais depuis longtemps le dessein de faire ce voyage, car je pensais qu'il n'y avait pas de ville qui pût me donner plus parfaitement l'atmosphère romantique. Au dire de ceux qui l'avaient visitée récemment, elle avait, depuis la guerre, perdu un peu de son charme, mais je pensais aussi que pour la plupart des gens, qui n'avaient pas cherché là-bas ce que j'y voulais trouver, ce charme venoit était fait d'une élégance internationale et d'un luxe assez frivole. De tout

temps, cette grâce particulière à ce coin de l'Europe centrale a causé des désillusions aux artistes littérateurs ou musiciens.

Aussi bien n'était-ce pas, j'en avais la certitude, ce que je regrettais le plus de la Vienne de jadis. C'est en 1840, dans le temps où précisément Gérard y vécut, que la capitale autrichienne devait avoir tout son prestige. Si les Ring ne paraient pas encore de leur ceinture d'arbres et de fleurs la vieille ville, du moins les rues étroites et mal éclairées la nuit, le ghetto, les remparts devaient apporter la magie de l'âge et de l'ombre à des lieux aujourd'hui sans mystère, et pour se mouvoir à l'aise en de tels endroits, si riches de souvenirs, l'imagination a besoin de ténèbres.

Dès le premier contact, je m'aperçus que Vienne n'en manquait pas, et qu'on pouvait, autour du Graben, rencontrer les ombres de son choix. Il est aisé de faire route avec M. Schubert quand on s'égare dans la Nussdorfstrasse, et si l'on veut

évoquer Beethoven, la campagne viennoise vous offre toutes les facilités. Rien ne se peut comparer à cette campagne, dont nos banlieues ne donnent aucune idée. On trouve dans la ville même des vignes, des champs et des bois, et si l'on sort des faubourgs, c'est la forêt.

Sans doute est-ce ce constant voisinage et souvent même cette fusion qui enchantent le voyageur. En tous les cas, au bout de peu de jours, il est sans défense contre ces attrait nouveaux pour lui. La littérature et la musique — cette musique dont les églises, les théâtres, les concerts, retentissent l'après-midi et le soir, cette musique quelquefois vulgaire, mais parfois sublime — aident encore à nous rendre plus faibles. Nous sommes dans les lieux hantés par les poètes, de Grillparzer à Lenau, par les musiciens de Haydn à Schubert, et nous ne pouvons pas nous délivrer de leur présence...

Du moins, c'était là mon état d'esprit, après une semaine de séjour. En vain j'es-

sayais d'échapper à cette suggestion. En vain m'efforçais-je de flâner devant ces grands magasins où se réunissent toutes les tentations de la mode, et de fréquenter des cinémas où le film américain et sportif nous transporte loin des plaisirs de la sensibilité ou de l'intelligence, je revenais sans cesse à mes secrètes amours, et je cherchais toujours à mettre mes pas dans la trace de pas illustres.

Ajoutez à cela qu'on était en septembre, et que l'automne, à Vienne, a cette aigre douceur, cette mélancolie somptueuse qui porte à la rêverie ininterrompue, et qui détourne le regard des gens et des choses de la rue. Un nuage qui passait au-dessus des maisons de la Mariahilfstrasse m'a vite emporté vers Schœnbrunn et sa gloriette, et la roulade d'un oiseau perdu dans un tilleul d'une avenue me faisait beaucoup plus penser à Mozart qu'à l'arbre où le chanteur était perché...

De toutes ces émotions, je l'avoue, Gérard était absent.

Il a pourtant écrit des pages charmantes sur Vienne dans son *Voyage en Orient* et dans *Pandora*, ce conte étrange où rôde, une nuit de Saint-Sylvestre, l'âme de Hoffmann. Mais, précisément, il me semblait que le fantastique funèbre du conteur allemand s'accommodait mal du sourire que la tendresse viennoise fait monter aux lèvres et que c'était dans une ville d'Allemagne, à Francfort ou à Mayence, que Gérard eût plus sûrement trouvé le décor qui convenait à ses effrois.

J'oubliais qu'il était Français d'abord, et que Vienne représente beaucoup mieux pour un Parisien le romantisme sentimental que toute autre cité d'Europe. Il trouvait dans ses promenades un rêve moins sombre et moins cruel que ceux qui peuplèrent la cervelle hoffmannesque, et plus de légèreté dans les brumes du Danube que dans celles qui montent de la Sprée.

J'oubliais... ou plutôt, je n'y songeais point. Pourtant, n'étais-je pas moi-même

dans ces dispositions d'âme à tout accepter, à tout croire, et n'étais-je point, sans m'en douter, enivré de souvenirs, comme l'Allemand l'était de vin, comme Gérard l'était d'au-delà?...

*
* *

Ce soir de la fin de septembre, j'avais erré de cafés en cafés. Pour qui ne connaît pas les cafés de Vienne, cet aveu représente peut-être quelques excès de bière dans des grandes salles enfumées. Mais, en réalité, cela veut dire, dans des endroits bien clos, où l'on respecte le silence solitaire, la plus heureuse et la plus paisible des rêveries.

Les cafés de Vienne sont des salons où les yeux se reposent sur des étoffes aux tons chauds, et s'égayent sur des glaces aux mille reflets. Les joueurs mènent leur train dans des coins écartés, et la plupart des consommateurs lisent des journaux sans lever la tête. Il fait bon. La fumée de

cigarettes enveloppe de légers nuages les visages qui n'ont plus qu'une réalité vague, et si, par la porte soudain entr'ouverte on voit la rue, les passants ont l'air d'automates qui marchent dans un brouillard de coton.

Il était peut-être minuit quand je décidai, avant de reprendre le chemin de ma pension de famille, de faire une dernière étape dans une taverne voisine de la Rothensturmstrasse et de la Poste Centrale. Elle était fréquentée, m'avait-on dit, par les gens qui sortent du théâtre, par quelques bohèmes impénitents, et par les amateurs de bons alcools et de charcuterie savoureuse.

A dire vrai, elle n'avait pas d'apparence. On y entrait de plain-pied, sur des planches qui bouchaient l'entrée d'une cave immense et pleine d'inestimables trésors en tonneaux, on cherchait une place dans une des petites salles basses, sans luxe, encombrées de tables et de chaises rustiques, et, quand on l'avait trouvée,

on attendait patiemment, sans rien dire, qu'un garçon vînt prendre votre commande.

Je me conformai à l'usage. Je m'installai dans une encoignure un peu sombre, et je consummai en écoutant, à ma droite, mes voisins que je ne comprenais point, car ils parlaient le hongrois, mais je suivais leurs jeux de physionomie et leurs gestes, et m'amusais à deviner le sujet de leur discussion. Tandis que je tâchais d'expliquer ce rébus, je n'avais point fait attention à deux personnages qui étaient venus s'asseoir à ma gauche. Je ne m'aperçus de leur présence qu'au bruit qu'ils firent en renversant l'un de leurs verres, mais tout de suite je fus attiré par leur étonnante ressemblance. Ni le garçon, ni les voisins n'y prenant garde, je dus conclure ou que je m'exagérais la similitude de leurs traits ou qu'ils étaient des familiers de l'établissement, mais tels qu'ils s'étaient placés, l'un paraissait comme l'image de l'autre reproduite par un miroir.

Il me revint à la mémoire une plaisante entrée de clown où l'on voit un Auguste, qui s'est enfariné maladroitement la face, faire tous les mouvements de son partenaire afin que ce dernier ait l'illusion que la psyché qu'on lui confia n'est pas brisée.

J'étais sur le point de me laisser aller à une joie un peu puérile en songeant à cette farce, mais comme, au même instant, je considérais les deux compagnons plus attentivement, mon sourire n'eut point le temps de s'épanouir. Ces deux individus ne prêtaient pas à la gaieté. Ils étaient de même taille, également vêtus de noir sans que je pusse dire s'ils portaient un veston ou une redingote. Ils avaient accroché au-dessus d'eux leur chapeau de même nuance grise, de sorte que leur front pareillement découvert laissait voir une calvitie qui dégarnissait leurs tempes. Une moustache brune ombrail leurs lèvres un peu épaisses, le menton était court et gras.

Pour autant que j'en pouvais juger, ils étaient de corpulence moyenne et identique. Il était vraiment impossible, à l'œil le plus exercé, de les distinguer l'un de l'autre. Sous leur table dormait, en rond, un barbet noir.

Ils s'exprimaient dans l'allemand le plus pur, mais ne se mirent à parler qu'après que le garçon, qui paraissait trouver leur présence toute naturelle, leur eut apporté quelque nourriture. Comme je craignais de paraître indiscret, j'essayai de ne pas écouter leurs propos. Cela m'était d'autant plus difficile que mes yeux étaient constamment ramenés sur eux par une invincible force. Je redoutais qu'ils ne s'exaspérassent de ma curiosité, et pour me donner une contenance, pour me contraindre aussi à fixer ailleurs mon attention, je pris un roman dans ma poche, et tâchai de m'intéresser au récit de l'auteur. Mais je n'y pus parvenir... Des noms prononcés par les deux personnages dansaient dans ma tête : « Hélène... Euphorion...

Phorkyas... » des termes philosophiques et parfois des exclamations bruyantes.

Je remarquai que celui qui était le plus près de moi avait sur l'autre une grande autorité. Et même, il n'y avait guère que lui qui parlât. Son ami l'écoutait, respectueusement, hypocritement peut-être, car je surprenais quelquefois dans son regard une ironie qui d'ailleurs s'éteignait vite.

J'imaginai d'abord qu'ils avaient pour se comprendre un langage secret. Mais si mon voisin employait des expressions qui m'étaient peu familières, son camarade s'exprimait très clairement, et disait des phrases où s'affirmaient le plus commun bon sens. Bref, s'il y avait dans tout cela quelque mystère, il ne me paraissait pas être d'un grand intérêt pour moi, et je pris la décision de me retirer.

Il était tard ; peu à peu la taverne se vidait de ses clients. Le fumée qui obscurcissait de plus en plus la pièce, une fumée froide de cigares mal éteints, à l'odeur écœurante, et le sommeil qui

m'alourdissait les paupières me donnaient une sorte d'ivresse dont le grand air me débarrasserait. Je réglai ma note, me levai, faillis tomber parce que le barbet s'était, je ne sais comment, placé dans mes jambes, et gagnai la porte. Les deux frères restèrent seuls.

Quand je fus sur le seuil de la taverne, je respirai la nuit à longs traits, comme j'eusse fait d'une boisson glacée. Pour mieux jouir de ce plaisir, je m'appuyai près de la porte, au mur, et restai là, pendant un temps que je ne saurais mesurer, quand j'entendis une voix qui me disait :

— Êtes-vous malade, monsieur?

Je tournai la tête vers celui qui m'interpellait. Le lumière d'un bec électrique éclairait son visage. C'était un de mes voisins de tout à l'heure.

— Non, fis-je, monsieur, merci.

Et tout en répondant, je guettai le passage du second compagnon. Mais il ne venait pas. Le premier reprit :

— Vous n'êtes pas Viennois, sans doute?

— Non, monsieur.

— Vous risquez alors d'être remarqué par les gens de la police et je ne saurais trop vous conseiller de regagner votre domicile.

J'avais fort envie de le remercier de sa sollicitude et de lui dire en même temps qu'il voulût bien s'éloigner, mais j'attendais toujours la venue de l'autre qui s'attardait.

— Je vais en effet rentrer chez moi, répondis-je.

A ce moment, le barbet de malheur vint me faire mille grâces, se précipitant sur moi et m'obligeant à secouer la poussière et la boue dont ses pattes souillaient mes vêtements.

— Je m'excuse, en vérité, monsieur, dit mon interlocuteur, du sans-gêne de ce chien. Déjà il manqua vous faire choir, et voilà qu'il vous salit !

Il corrigea sa bête d'une caresse et s'éloigna, tandis que, machinalement, je le

suivais. Je dis bien machinalement, car je n'avais aucune intention de faire route avec lui. Mais il parut enchanté de ma présence.

— Dans quelle direction allez-vous? me demanda-t-il?

— Vers la Schottenstrasse...

— Parfait, je vais aussi de ce côté.

Les rues étaient, à cette heure tardive, presque désertes. Nous allions d'un pas rapide vers la cathédrale Saint-Étienne, précédés du barbet qui aboyait de temps à autre, dans le silence.

D'abord, je restai muet et mon compagnon aussi. Je l'examinais à la dérobée, il n'avait rien de fantastique et je me rendais compte que mon imagination avait, dans la taverne, transformé en inquiettant personnage un bourgeois de Vienne, aimable et jovial. Pourtant, une question me venait aux lèvres, que je ne pus retenir :

— Et votre ami?

— Il est parti en même temps que moi, mais il a pris un autre chemin.

— Je ne l'ai pas vu...

Cela ne m'étonne pas. Il est fin et se faufile le long des murs comme un chat.

— Il vous ressemble d'une façon prodigieuse. Peut-être est-ce votre frère?

— Peut-être... En tous les cas, c'est un aimable fou...

A la vérité, je ne savais auquel de mes deux voisins je m'adressais. Était-ce à celui qui prononçait des noms étranges, et parlait comme un philosophe, ou à son ironique et silencieux auditeur? J'étais incapable de le dire. Et c'est ce qui explique que je m'informai en riant :

— Sans doute, des deux, êtes-vous celui qui me parut le moins bavard?

— Assurément... L'autre est un garçon plein d'esprit, de savoir et de connaissances, mais qui est bien le plus extravagant des lunatiques... Je ne suis pas de ceux qui s'opposent à la fantaisie, j'ai eu, maintes fois, l'occasion de le lui prouver, mais il a parfois de ces exigences auxquelles nul au monde ne saurait satisfaire.

— C'est un poète, fis-je?

— Sans doute, mais je ne vous en souhaite pas un de cette espèce-là. Imaginez que nous sommes à Vienne depuis peu de temps, qu'il en a savouré, comme tout étranger, tous les plaisirs, et qu'il prétend connaître ceux qui sont inconnus des Viennois et même des autres hommes. Que puis-je faire pour lui?

— Je l'ignore. Mais vous n'avez pas répondu à ma question : Est-ce votre frère?

— A quoi cela vous servirait-il de le savoir, monsieur... Qu'il soit ou non mon frère, les problèmes qu'il me pose n'en sont pas moins irritants. Qu'est-ce qu'un frère? Tous les hommes peuvent se dire frères, et ce n'est que le hasard d'une ressemblance qui vous fait donner à ce mot un sens précis. C'est un homme comme vous et moi, voilà tout. Mais c'est une âme bizarre dont le salut me donne une très grande inquiétude...

Je ne doutais pas que mon compagnon

ne parlât sérieusement. Pourtant, en disant ces derniers mots, il éclata de rire :

— Vous vous souciez bien peu de lui ! remarquai-je.

— Au contraire, monsieur, et vous ne savez pas à quel point il me préoccupe. Mais je n'ai pas de moyens efficaces de m'opposer à ses désirs, si irréalisables qu'ils soient, et ma tâche est de fournir à son imagination une pâture, si je puis dire, tout intellectuelle. Ainsi, pendant les heures qu'il consacre à divaguer en esprit, ne fait-il point de ces sottises qui pourraient le conduire aux plus fâcheuses extrémités. Cet homme est amoureux, monsieur, et pas comme vous pouvez le croire, d'un être qui peut exciter ou apaiser sa passion, mais de ce croissant de lune s'il est blond comme sa bien-aimée imaginaire ou d'une statue si elle a une chevelure d'or. Et cela ne serait rien, mais il est savant, ou le prétend être, et met à contribution, pour servir ses amours supra-terrestres, toutes les idées de la

philosophie touchant l'immortalité des âmes. Les visions magnétiques de Swedenborg hantent son cerveau. Que puis-je pour le satisfaire?

— Comment pourrais-je vous donner un conseil? fis-je, je ne suis pas assez fort et n'ai point le cœur assez bien attaché pour me perdre dans ces régions.

— Je vous approuve, monsieur, continua mon homme. Voyez comme cette nuit d'automne est douce, et comme il est agréable d'en respirer la tiédeur parfumée. Nous sommes derrière le Graben, si je m'y reconnais bien. Il y a là de délicieux palais et des fontaines « rococo » qui font sous la clarté lunaire des ombres aussi voluptueuses que des roses épanouies. Ne croyez-vous pas qu'il est meilleur de savourer ces délices terrestres qui se renouvellent avec une si grande prodigalité que de chercher, dans le vide éternel, je ne sais quelles ombres païennes?

— Certes.

J'approuvais ces propos d'autant plus

volontiers que j'admirais, en effet, la beauté calme de ces places et de ces demeures parmi lesquelles nous allions à l'aventure, comme deux pauvres grandiloquents, avec leur chien.

— Comment calmer cette ardeur d'inconnu, cet appétit d'impossible? Vous ne trouvez pas de réponse? J'ai cherché longtemps et je lui ai donné *Faust* en pâture... Oui, monsieur, *Faust*... le livre de Goethe. Déjà, il y a quelques années, son esprit troublé m'avait demandé quelque apaisement. Et le *Faust*, le premier *Faust*, lui avait apporté une heureuse quiétude... C'est une œuvre pleine de bons sentiments. Au fond la vertu est récompensée comme dans la plus honnête des pièces. Je vous concède qu'il y a quelque légèreté à parler ainsi d'un tel ouvrage, mais je veux exprimer par là que le premier *Faust* est toute sagesse à côté du second. Avez-vous réfléchi quelquefois, monsieur, à ce fait étrange que Goethe, ayant composé ce drame, a été

amené insensiblement à écrire ce second *Faust* où il semble à tout instant que sa raison vacille. Le premier *Faust*, c'est encore le Paradis, le second c'est l'homme chassé pour toujours de l'Éden et condamné aux douleurs éternelles de la pensée... Qui a guidé la main de Goethe?

En posant cette question, l'homme s'arrêta net, son barbet s'immobilisa, moi-même, qui avais quelques pas d'avance sur eux, fus tiré en arrière, comme si une poigne de géant m'avait saisi au collet. Je fut si troublé par ce brusque choc que je ne sus quoi répondre.

— Qui a guidé la main de Goethe?

— Je l'ignore.

— Vous n'êtes pas très perspicace, monsieur? Je vais vous le dire, moi.

Et d'une voix qui prit, dans le silence de la nuit, une sonorité de cloche :

— Celui qui guida, fit-il, celle de Lenau et celle de Schumann... Comprenez-vous? Et tous deux ont fini leurs jours dans un asile d'aliénés.

— Vous ne voulez pas dire que l'autre...

— Oh! je ne conclus pas, monsieur. J'indique. Je suggère. Je propose.

— Mais Goethe, cependant...

— Goethe? Oubliez-vous son opinion sur ce sujet? « Toutes les tentatives de l'approprier à la raison sont vaines... C'est quelque chose d'incommensurable... » avouait-il à Eckermann, et vous n'ignorez pas qu'il reconnaissait qu'il ne se comprenait pas toujours en relisant son œuvre. Ce n'est peut-être pas ce que les docteurs appellent la folie, mais c'est un état bien proche de la démence, celui qui vous fait écrire des pages incompréhensibles pour vous-même. Rien ne me réjouit plus que cet aveu. »

Et, pour témoigner en effet de cette joie, il fit quelques pas de danse, en chantonnant. J'étais de plus en plus intrigué. A ma curiosité de tout à l'heure succédait une angoisse que je dissimulais mal, et dont je ne m'expliquais pas nettement la cause, car c'était moins les mots de mon

compagnon qui m'inquiétaient que sa personne. Il était pourtant toujours de même apparence. J'essayais de m'en convaincre en l'observant minutieusement. Mais je ne sais pourquoi il me semblait plus grand, plus mince, de visage plus long et plus maigre.

Nous avons atteint les vastes avenues du Ring, et nous étions dans les jardins qui bordent le Rathaus. Nous ne parlions pas, depuis quelques minutes, quand de nouveau l'homme s'exclama :

— Quel plaisir de penser qu'à cette heure ce brave ami dialogue avec les Lémures qui creusent la tombe de Faust, ou cherche à traduire les obscurs propos de Méphistophélès : « Si tu traversais l'Océan, perdu dans son horizon sans rivages, tu verrais du moins la vague venir sur la vague, et même quand tu serais saisi par l'épouvante de l'abîme, tu apercevrais encore quelque chose. Tu verrais les dauphins qui fendent les flots verts et silencieux, tu verrais les nuages qui filent,

le soleil, la lune, et les étoiles qui tournent lentement. Mais dans le vide éternel de ces profondeurs, tu ne verras plus rien, tu n'entendras point le mouvement de tes pieds, et tu ne trouveras rien de solide où te reposer par instants... Prends cette clef, laisse-toi guider par elle et tu parviendras près des Mères... Un trépied ardent te fera connaître que tu es arrivé à la plus profonde des profondeurs. Aux lieux qu'il projette, tu verras les Mères, les unes assises, les autres allant et venant, comme cela est. Forme, transformation, éternel entretien de l'esprit éternel, entouré des images de toutes choses créées. Elles ne te verront pas, car elles ne voient que les êtres qui ne sont pas nés... » Sublimes satisfactions, en vérité ! Voyage à travers un monde où tout s'entremêle, comme dans un cerveau délirant... Voulez-vous que nous aussi nous suivions cette route ? Avez-vous la tête solide ? Les esprits des airs nous enlèveront... Ah ! vous avez peur !

C'était vrai. Mon interlocuteur semblait devenir fou ; il ne faisait aucun geste, mais cette immobilité faisait sur moi une impression plus forte encore que tous les mouvements dont il eût pu accompagner ses phrases.

— Que d'illustres personnes nous attendent, poursuivit-il, avec lesquelles mon ami fait chaque jour connaissance plus complète : Lynceus, Chiron, Manto, Madeleine, la Samaritaine, Marie l'Égyptienne, la Sainte Vierge elle-même, et Homonculus. N'avez-vous pas envie de vous créer des relations nouvelles?... Vous hésitez... Vous n'êtes point aventureux... Il ne vous serait assigné aucune limite, aucun but... S'il vous plaisait de goûter un peu de tout, d'attraper au vol ce qui se présentera, vous feriez comme vous l'entendriez. Allons, attachez-vous à moi, et ne faites pas le timide !... « Ne prends pas un lourd paquet avec toi, pour une course aussi hardie. Je vais étendre mon manteau, il nous portera à travers les airs... »

J'écoutais, sans bien comprendre, ces divagations. Je devais avoir l'air bien sot, car mon étonnant bavard, haussant soudain les épaules, appelant son chien, disparut à mes yeux. Et ce qui me remplit de terreur, plus encore, ce fut qu'il ne s'éloigna pas, mais sembla se dissoudre dans l'espace, comme un bloc de poussière, avec sa bête.

Je fus pris d'un tremblement nerveux qui me secoua pendant un long moment, et quand mes nerfs furent un peu plus tranquilles, je regardai tout autour de moi, pour être sûr que je n'étais point dans ma chambre et que je ne me réveillais pas en sursaut, après un cauchemar. Non. Le Rathaus élevait sa masse grise devant mes yeux, et les arbres du jardin public balançaient, sous la lumière blafarde des lampadaires, leur feuillage vert et roux. Avec qui donc avais-je parcouru le chemin qui me séparait de la taverne ? Je craignais d'être ridicule en prononçant son nom et, pourtant, il n'y avait que « l'esprit

qui toujours nie » qui eût pu me tenir ce langage raisonnable et dément.

J'essayais de rassembler mes idées, sans y parvenir, et comme le froid commençait de me saisir, je décidai de rentrer chez moi, rapidement. Je fis donc demi-tour et marchai, troublé encore par les surprenants événements de cette soirée.

Au fur et à mesure que je me rapprochais de ma demeure, mon angoisse s'affaiblissait. Je considérais mon aventure avec un sang-froid qui m'en donnait le juste sentiment. Je ne devais m'en prendre qu'à ma fatigue, qu'à l'atmosphère nocturne de Vienne ; peut-être aussi quelques verres d'alcool ou de vin m'avaient-ils prédisposé à considérer trop facilement comme fantastique ce qui était l'attitude et la conversation d'un fou.

J'en étais là de mes réflexions, quand, au détour d'une rue, je me heurtai à un passant attardé. J'allais tête basse, aussi n'avais-je pu éviter le choc. Je fis un bond en arrière. Un bec électrique projeta une

clarté jaune sur l'homme que j'avais bousculé. Je ne pus retenir un cri : c'était l'autre... l'ami, frère mystérieux de mon mystérieux compagnon. Je ne pouvais en douter. Il était tel que je l'avais vu à sa table. Il n'avait ni dans le port de la tête, ni dans la démarche, la fierté de son sosie. Il avait même je ne sais quoi d'accablé dans son maintien qui témoignait de sa lassitude physique et intellectuelle.

Il continua sa route sans se retourner, le dos voûté, le chapeau enfoncé sur son crâne, le pardessus étroitement serré autour de son corps.

Je le suivis, de nouveau bouleversé, anxieux de savoir ce qu'il ferait, soupçonnant quelque intrigue ou quelque drame, toujours sur le point de l'interpeller, n'osant point le faire, voulant revenir sur mes pas, et m'attachant avec une fureur inquiète sur sa piste, comme un policier. Quelle mauvaise curiosité m'entraînait ? J'avais la tête échauffée par cette histoire, par ce petit homme que je traquais sans

qu'il s'en aperçût. Plusieurs fois il s'arrêta. Je m'arrêtai. Et la dernière fois, si près de lui, que j'eusse pu lire ce qu'il écrivait d'une main rapide sur mon cahier d'écolier. Je crus bien qu'il allait s'effrayer. Mais il n'en fut rien. Il rebroussa chemin avant que j'eusse eu le temps de me dissimuler à sa vue. Et ce fut une nouvelle marche dans la nuit. Cela dura... dura... Mon gibier était un noctambule qui ne se souciait pas de l'heure. L'aube était grise et rose. J'entendis l'horloge d'une église sonner six fois, l'idée ne me vint même pas d'abandonner ma poursuite.

Et soudain l'homme fit volte-face, vint vers moi d'un pas résolu. Je le vis nettement, d'un coup d'œil. C'était Gérard de Nerval.

CHAPITRE IX

VOYAGE AUTOUR DES VOYAGES

Il y a maintenant devant mes yeux un grand écran blanc, avec des sous-titres. En quelques regards, j'y vois tous les décors de la vie de Gérard. Les sous-titres précisent des horizons et des paysages. Lisons et regardons d'abord, et nous tâcherons ensuite de rattraper le fugitif.

De 1815 à 1834. — Gérard habite avec son père au 96, puis au 72 de la rue Saint-Martin.

Pendant le temps des vacances, d'abord, dans les beaux jours, ensuite, Gérard retourne à Mortefontaine, ou s'installe à Saint-Germain.

En 1834. — Gérard habite au 15 de la

rue de Vaugirard, au 6 de la rue du Paon, au 5 de la rue des Beaux-Arts.

Cette même année, il fait un voyage dans le midi de la France et en Italie, en septembre, octobre et novembre.

En 1835. — Gérard prend logement avec Camille Rougier, impasse du Doyenné.

En 1836. — Il est 3, place du Carrousel et rue Saint-Germain-des-Prés. Il fait un voyage en Belgique, passe en Angleterre, et revient pour habiter Passy.

En 1837. — Gérard voyage en Allemagne.

En 1838. — Nouveau voyage en Allemagne au mois de septembre. A Paris, il habite rue Caumartin, à l'hôtel.

En 1839. — Troisième voyage en Allemagne et en Autriche, retour par le Wurtemberg et l'Alsace.

En 1840. — Il est à Paris en mars, part en octobre pour la Belgique.

En 1841. — Gérard est à Paris pour le 1^{er} janvier. Il entre dans une maison de

santé au 6 de la rue de Picpus, en février. En mars, il est chez le docteur Blanche, rue Norvins. Il en sort en novembre.

En 1842. — Il part pour l'Orient. Il est à Lyon le 25 décembre et s'embarque aux premiers jours de l'année suivante à Marseille.

En 1843. — Il est à Alexandrie, au Caire, dans le Liban, à Constantinople, et à la fin de l'année en France.

En 1844. — Gérard habite à Paris, 36, rue de la Victoire. Il va en Hollande à l'automne.

En 1845. — Il vit à Montmartre, fait un voyage en Angleterre.

En 1847. — Il habite au 39 de la rue La Rochefoucauld.

En 1848. — Il est rue Saint-Thomas-du-Louvre, n^o 4.

En 1849. — Il va en Allemagne en août.

En 1850. — Il loge rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel.

En 1851. — Il a une maison dans l'Ile-

Saint-Louis, mais loge à l'hôtel, au hasard.

En 1852 — Il habite tour à tour rue du Chantre, n° 6, à l'hôtel de Normandie, 9; chez Théophile Gautier, 14, rue de Navarin, puis rue du Mail, 9; il va en Belgique, en Hollande et dans le nord de la France.

En 1853. — Il entre en avril à la maison Dubois, va à Reims, est à l'hôpital de la Charité le 26 août; chez le docteur Blanche à Passy, le 27, jusqu'en mai de l'année suivante.

En 1854. — Au mois de mai, il part pour l'Allemagne, rentre fin juillet. Le 6 août, il est à Passy chez le docteur Blanche, s'en échappe, traîne du côté du Valois, revient à la maison de santé, en sort en octobre. Il habite chez sa tante Labrunie, 54, rue de Rambuteau, puis 13, rue des Bons-Enfants.

En 1855. — Il a dû vivre au début de janvier à Saint-Germain-en-Laye. Il meurt le 26 janvier 1855.

Cette succession d'images nous donne un Gérard toujours en mouvement, mais nous ne comprendrions pas les raisons de ces déplacements perpétuels, si nous ne les cherchions en Gérard lui-même, les causes extérieures étant rares et l'impécuniosité ne l'ayant contraint, peut-être, qu'à quelques-uns de ses changements de domicile.

Nous sommes en 1840. Gérard revient de Vienne. Durant son séjour, il a traduit le second *Faust*. Il est en pleine crise sentimentale, je veux dire dans un des moments les plus aigus de cette crise dont il souffre ou se réjouit, selon les heures, depuis six ans. Jenny Colon, ou plutôt le personnage féminin auquel il donne ce nom, ne se soucie pas de lui. Marie Pleyel, cette virtuose qu'il adora brusquement et rapidement à Vienne, vient mêler son image à celle de l'inaccessible bien-aimée. Il est tourmenté, plein de chimères, ne fréquente plus guère ses amis, et atteint volontairement, sans doute, cette bizarre

région qui est située aux limites extrêmes du pays que les hommes appellent la Raison, puisque c'est là qu'ils habitent.

C'est le Gérard définitif qui est devant nous, le Gérard de trente-deux ans, mûri par le quotidien, le rêve et ses lectures. Il est en pleine possession de ses deux vies, et quand il lui plaît de quitter les ennuis terrestres, il sait le chemin de son ciel plein d'enivremments.

Il n'est pas de joie comparable à celle qu'apporte une existence double. Il n'est pas d'homme, du plus humble au plus grand, qui, inconsciemment ou après d'émouvants débats avec soi-même, n'ait cherché à s'évader de sa propre monotonie et n'ait tenté de réagir contre la discipline imposée de la société et de ses habitudes.

Les croyances religieuses, la plupart des passions qui nous tourmentent, n'ont pour explication de l'importance que nous leur accordons, que ce besoin de nous fuir et de nous créer un refuge hors des rigueurs des lois humaines. Nous ne nous

libérons d'un esclavage que pour retrouver un autre tyran, mais pareils à ces prisonniers qui scient les barreaux de leur cellule, sans penser aux murs qui entourent la prison, nous songeons à la délivrance de notre âme, sans prévoir que nous n'allons jamais que de geôle en geôle...

L'ascension aux paradis artificiels, nous la demandons à l'opium, au haschich, à l'alcool. Le mal romantique a cherché souvent son apaisement dans les stupéfiants. Les plus grands n'ont point voulu connaître des sensations rares en fumant, en mâchant ou en buvant, mais ils ont voulu atteindre des sommets ou l'air. était plus vif et les étoiles plus proches.

Gérard n'a jamais employé de tels moyens. On ne l'a jamais vu ivre. Il ne fréquente pas les fumeurs d'opium ni les mangeurs de haschich. C'est à sa seule imagination qu'il demande de briser ses chaînes. Et l'effort surhumain qu'il exigea d'elle est certainement une des causes de sa fin tragique.

Cette imagination, il l'a exercée, dès l'enfance, aux plus durs travaux. Elle est entraînée, mise à l'épreuve sur toutes les pistes. Gérard lui tend la main, et elle le conduit où il veut. Mais il la dirige avec prudence. Il ne s'aventure d'abord hors de soi qu'en compagnie de Goethe, de Hoffmann et de quelques mystagogues. Peu à peu, il s'abandonnera à l'élève qu'il a formée, et qui devient sa maîtresse. Il lui donnait des ordres à vingt ans. Quand il a passé trente ans, elle le contraint d'obéir. Il a vécu sur la terre et a fait avec elle quelques voyages. Un jour, il sera un voyageur sur la terre et réclamera de s'y fixer, mais en vain... Elle l'enferme dans le pays d'où l'on ne revient pas...

Gérard, pourtant, n'est pas fou. La science médicale le classe parmi les victimes des troubles mentaux. Le docteur Blanche, à Montmartre ou à Passy, a soigné sa folie, mais ses séjours dans la maison de santé de l'aliéniste m'apparaissent comme des voyages. Il est à

l'hôtel des Imaginatifs. Il est là, comme il sera après son premier séjour rue Norvins, au Caire ou à Constantinople. Il y fera les mêmes observations, peindra de merveilleux paysages, des personnages étonnants, écrira dans *Aurelia* un admirable reportage sur la Terre du Rêve... Qui, de ses amis, l'a dit fou? Aucun. Il leur a paru étrange, sans doute, lorsqu'il promenait un homard au bout d'une faveur bleue dans le jardin du Palais-Royal, et n'étaient point convaincus qu'il fût très raisonnable lorsqu'il affirmait qu'un homard méritait autant de sympathie et de soins qu'un petit chien; ils virent un mystérieux avertissement dans la dernière visite de Gérard chez Merry, où il déposa, en guise de carte, un sou marqué d'une croix, deux jours avant sa mort.

Mais ils disent du poète qu'il est « insoumis », « halluciné ». Au lendemain de sa pendaison, Gautier parle de « raison voilée ». Je ne sache point qu'il ait jamais

passé pour un de ces paralytiques généraux qui doivent le génie de leur âge mûr, et l'horreur de leur lente agonie aux excès de leur jeunesse. Jusqu'en ses extravagances, Gérard reste humain.

Plus on entre dans ses amitiés, plus on découvre en lui notre propre angoisse. Sous l'aspect d'une amante idéale, on a le sentiment que c'est le problème religieux qui le tourmente. Ce fils du dix-huitième siècle est à la recherche de soi-même et de Dieu. Pourtant, son visage ne semble pas crispé souvent par la douleur. Il ne nous apparaît pas soudain diminué dans son être physique ou moral. C'est un compagnon que nous pouvons suivre dans ses voyages, qu'on prend plaisir à écouter, tant il sait bien raconter ce qu'il a vu. Si vous hésitez avant d'aller jusqu'au bout de son audace vagabonde, ne vous fiez pas à son apparence pour prendre une décision. Ses traits ne sont pas altérés. Sa voix est toujours calme, douce et pure. Il s'éloigne insensiblement et s'évanouit

dans le nuage qui passe... Vous entendrez à peine son adieu.

Mais, pendant tout le temps qu'il est à vos côtés, il n'est pas de guide plus plaisant, plus érudit, mieux informé sans jamais être pédant... Il y a certes quelque vaine curiosité à se demander pourquoi il voyage. « Les sources qui s'ouvrent dans une conscience d'écrivain, dit justement Henri Clouard, restent quelquefois secrètes pour lui-même. »

Une explication pourtant semble vraisemblable. Gérard voyage pour vérifier l'exactitude de ses rêves d'adolescent. Jusqu'à sa vingt-cinquième année, il a tout lu. Sa jeunesse a, grâce aux récits de son père et de son vieux serviteur, grâce à ses lectures, imaginé les horizons qu'on lui décrivit. Il a souhaité de savoir si le monde était tel qu'il l'avait construit. Et chaque fois, ou presque, il eut une amère désillusion... Lorsqu'il part pour l'Orient, pour le grand voyage de sa vie, en 1843, il veut fuir un fantôme, il veut oublier

ses tristes amours mortes, il veut — il l'écrit à son père — « démontrer aux gens qu'il n'a été victime en 1841, lorsqu'il fut pensionnaire du docteur Blanche, que d'un accident bien isolé ».

Mais il va aussi vers ses souvenirs, d'une vie antérieure peut-être. « Cette vieille cité du Caire, je l'avais vue tant de fois dans les rêveries de ma jeunesse, qu'il me semblait y avoir séjourné dans je ne sais quel temps. Je reconstruisais mon Caire d'autrefois, au milieu des quartiers déserts ou des mosquées croulantes ! Il me semblait que j'imprimais les pieds dans le trace de mes pas anciens ; j'allais, je me disais : « En détournant ce mur, en passant cette porte, je verrai telle chose... et la chose était là, ruinée, mais réelle. »

Et quand il est de retour, quand il est sur le point d'aborder la terre de France, il avoue sa déception à Jules Janin en ces termes : « En somme, l'Orient n'approche pas de ce rêve éveillé que j'avais fait, il y a deux ans ; ou bien c'est que cet Orient-

là est encore plus loin ou plus haut ; j'en ai assez de courir après la poésie ; je crois qu'elle est à votre porte et peut-être dans votre lit. »

Même note dans une lettre à son père : « Mon humeur est errante et je la tiens peut-être un peu de toi, du moins de ta jeunesse ; mais je sens toujours le besoin de revenir au nid, dès que j'en suis loin et le regret de n'y être pas resté. »

Nous voyageons aujourd'hui avec une sensibilité moins attendrie. Nous aimons moins les voyages que les aventures, et le goût du nouveau mène nos pas. Dès que nous voyons s'effacer les rives du départ, nous nous laissons aller au gré de la mer, et nous n'avons qu'une pensée : trouver là-bas, de l'autre côté, des êtres qui ne nous rappelleront pas ceux que nous avons quittés, un silence qui repose nos nerfs surexcités, et des mœurs dont nous pourrions sourire.

Gérard ne cherche point de tels plaisirs. Il veut retrouver ce qu'il imagina.

Si le départ est pour nous la fuite vers l'inconnu, il est pour lui la fuite vers le mystère d'une troublante confrontation... Et nous n'aurions rien gagné pour nous-mêmes à ces explorations purement subjectives, s'il n'était, en même temps que cet étrange voyageur, un extraordinaire journaliste.

Car cet imaginaire, livresque, il est vrai, n'est pas un romancier d'imagination. Il a mis sa vie dans ses livres, mais il l'a constamment déformée. Il va du réel à la fantaisie, avec une aisance d'autant plus grande que peu d'hommes savent voir comme lui. C'est le reporter-né, le reporter avec ses qualités les meilleures d'homme qui regarde et qui ne s'en tient pas à la simple vision. Le bon reporter est au médiocre « envoyé spécial » ce que le peintre est au photographe. Gérard prend un croquis, mais le compose, exagère les ombres et la lumière selon son propre génie.

Il y a dans le début de son *Voyage en*

Orient un tableau qui précisément nous permet de juger clairement sa manière. Il s'agit du décès d'un Anglais à bord du bateau qui le transporte de Marseille à Malte. Le 8 janvier 1843, il écrit à son père : « Il était mort un homme à bord... C'était un Anglais, officier de la Compagnie des Indes, qui, attaqué de la poitrine, s'en allait prendre les bains du Nil ; mais la nuit de l'orage, il a voulu rester seul à table, il a mangé beaucoup, bu une bouteille de champagne, et le lendemain on l'a trouvé mort dans son lit... »

Cela devient dans son « reportage » : « L'Anglais se livrait à de grands éclats de gaieté et mangeait de tous les plats en disant qu'il consommerait volontiers le dîner de la chambrée entière (il est vrai que le Turc l'y aidait puissamment). Pour compléter sa bravade, il demanda une bouteille de vin de Champagne et nous en offrit à tous. Personne de ceux qui étaient couchés dans les cadres n'accepta son invitation. Il dit au Turc :

« Eh bien, nous la boirons ensemble ! »

« Mais à ce moment le tonnerre grondait encore et Soliman Aga, voyant peut-être que c'était une tentation du diable, quitta la table et se précipita dehors sans rien répondre.

« L'Anglais, contrarié, s'écria : « Eh bien ! tant mieux, je la boirai tout seul, « et j'en boirai encore une autre après ! »

« Le lendemain matin, l'orage était apaisé ; le garçon, en entrant dans la salle, trouva l'Anglais couché à demi sur la table, la tête reposant sur ses bras. On le secoua. Il était mort !... »

Le récit est conduit avec brièveté, mais comme le décor est bien choisi. Comme le départ du Turc ajoute à l'émotion, et comme l'invention de la mort dans la salle à manger même est heureuse !

Tout son *Voyage*, n'en doutons pas, est « arrangé » avec cet art. Faut-il le croire quand il nous raconte ses mille et une aventures, son achat d'une jeune esclave dont il eut tant de mal à se débar-

rasser, et ses amours pour la jeune fille d'un cheik de la race des Druses, du nom de Salema, qui ressemblait à s'y méprendre à cette actrice de Paris morte depuis un an, dont il retrouvait sans cesse l'image ? Nous ne le saurons jamais, sans doute.

Mais ce que nous savons bien, ce que ses lettres, ses carnets, son récit même nous apprennent, c'est que chaque pas sur la terre des morts, en Égypte, chaque rencontre en Syrie remuaient dans son esprit les vieilles philosophies dont il était nourri, et qu'il découvrait mille raisons de ressusciter ses angoisses et ses superstitions. De tout cela, il a fait une relation de voyage qui est un modèle de journalisme vivant.

D'ailleurs, qu'il soit au Caire, à Paris ou à Vienne, Gérard va toujours « le nez au vent ». Il n'entreprend point une excursion sans s'assurer par la lecture de quelques livres des faits historiques ou artistiques qui se rapportent aux lieux

qu'il visite. Il ne va point au hasard. Ce vagabond étudie ses itinéraires. Avec lui, on est certain de ne pas se perdre, et l'on est assuré de bien voir tout ce qui vaut la peine d'être vu.

Pourtant, il n'est pas l'esclave de la vision, ni de l'étape à accomplir, ni de l'histoire qu'il raconte. Il sait le prix d'une flânerie, la douceur d'écouter un chant d'oiseau, et la joie physique qu'apporte un beau ciel. Il peut errer à l'aventure, il peut nous proposer mille escapades. Il voyage sans contrainte et seulement, croirait-on, pour le plaisir. Tant il est vrai que, chez lui, l'homme de lettres garde toujours un sévère contrôle sur le rêveur et le fantaisiste, tant il a de sûreté dans son métier.

Quelquefois, l'éloignant des horizons qui me sont inconnus, je le ramène, si je puis dire, en des endroits où nous avons, dès ses premières années, promené nos pas heureux. Et, chaque fois, je m'émerveille que, dans son âge mûr, Gérard garde

une fraîcheur aussi neuve devant les spectacles qu'il a vus maintes fois.

Ses reportages parisiens témoignent de cet état, restant d'ignorance et d'innocence, quand il regarde ce Paris ou ce Valois qui lui sont si familiers. Il parle de Montmartre ou des Halles comme s'il en découvrirait les beautés. Il connaît toutes les tonnelles des barrières, tous les coins où l'on boit des vins de pays, tous les débits où l'on vend une spécialité. Il a cent fois suivi ces débardeurs des Halles dans les sous-sols et les arrière-boutiques où ils s'enivrent, et cependant il me confie toujours quelques nouveaux détails et me donne, dans ses *Nuits d'octobre*, une des plus émouvantes enquêtes sur « Paris la nuit » qui se puisse lire.

Que de fois il m'a parlé de Senlis, de Soissons, d'Ermenonville, de ces lieux dont son cœur ni son imagination ne se sont jamais dépris ! Et je ne me lasse point, cependant, dans *Sylvie*, dans *Promenades et Souvenirs*, de contempler ces coins cham-

pêtres, d'y entendre des voix joyeuses et des chansons de jadis, et d'y apercevoir sur des pelouses, entre des feuillages, ces silhouettes légères qui dansent des rondes autour d'un enfant amoureux...

J'ai suivi aussi Gérard en Allemagne, et je puis affirmer qu'il a oublié de rapporter bien des détails de sa vie sur les bords du Rhin et dans ces pays du Sud où l'entraînait sa passion pour les grands écrivains et les philosophes germaniques.

Il a fréquenté, beaucoup plus qu'il ne nous l'a dit, les tavernes enfumées dans l'espoir d'y rencontrer Hoffmann. Il aime de se mêler aux jeux et beuveries des étudiants, mais surtout il est là, dans ce pays de ses livres, tout à fait chez soi. « En touchant les bords du Rhin, j'ai retrouvé ma voix et mes moyens... je me sens déjà flamboyer comme un astre et, quelque temps éteint, je me suis rallumé à ce vieux soleil de mes plus beaux jours », écrit-il en 1854.

On ne le trouve point fou, dès qu'il est

de l'autre côté de la frontière, et tout ravit son âme à ses soucis parisiens. Non seulement il reçoit de cette Allemagne l'accueil qu'il attend, non seulement il s'y retrempe dans l'atmosphère de sa prédilection, mais encore il y entend cette musique qui tient dans sa vie une place beaucoup plus grande qu'on ne le suppose.

Gérard a peu parlé de ses goûts musicaux, pourtant ils sont profondément en lui. Entre ces deux derniers séjours à Passy, il écrit au docteur Blanche : « Je me sens fort disposé en faveur de la musique, et mes théories, que je n'expose pas souvent, se rapportent assez à celles de Richard Wagner. »

Il était lié d'amitié avec Liszt, et lui avait proposé, dès 1850, « une sorte de second *Faust* — toujours — comme un sujet d'opéra pouvant être traité dans le goût allemand. »

Nul plus que lui, parmi les romantiques, n'est doué pour vivre dans le monde des sons, et nous ne regretterons jamais assez

qu'il n'ait point cru devoir exprimer plus souvent son opinion sur un univers qu'il était fait pour explorer mieux que quiconque...

Mais à travers monts et plaines, par les champs du Valois et les déserts de l'Orient, Gérard peu à peu nous amène là où, peut-être, il eut longtemps peur lui-même de se rendre, encore qu'il souhaitât, après les premières incursions dans ce domaine, d'y retourner; dans ce monde invisible, dont il perça — non sans frémir — « les portes d'ivoire ou de corne qui l'en séparaient ». Matériellement, cela veut dire qu'il fut enfermé trois fois... Trois séjours dans une bonne auberge, d'où il put explorer les terres inconnues...

Car pour lui cette vie dans le rêve est un voyage. Il parle dans *Aurélia*, comme il ferait dans une relation, « d'un souterrain vague qui s'éclaire peu à peu et où se dégagent de l'ombre et de la nuit les pâles figures gravement immobiles qui habitent le séjour des limbes. Puis le tableau se

forme, une clarté nouvelle illumine et fait jouer ces apparitions bizarres, le monde des esprits s'ouvre pour nous. »

Voyage immobile d'abord, puis lorsque le songe « s'épanche » dans la vie réelle, voyage qui exige un déplacement de l'individu.

« Me trouvant seul, je me levai avec effort et me remis en route dans la direction de l'étoile sur laquelle je ne cessais de fixer les yeux. Je chantais, en marchant, un hymne mystérieux... en même temps, je quittais mes habits terrestres et je les dispersais autour de moi. La route semblait s'élever toujours et l'étoile grandir. Puis je restai les bras étendus, attendant le moment où l'âme allait se séparer du corps, attiré magnifiquement dans le rayon de l'étoile. Alors je sentis un frisson, le regret de la terre et de ceux que j'y aimais me saisit au cœur, et je suppliai si ardemment en moi-même l'esprit qui m'attirait à lui, qu'il me sembla que je redescendais parmi les hommes... »

Dociles, nous vous avons suivi, Gérard, sur les plus périlleux chemins. Que de décors à la fois humains et célestes restent dans nos yeux, depuis cet instant où vous décidez qu'il n'est pas pour vous d'obstacles infranchissables, puisque ce sont les guides des sphères mystérieuses qui vous montrent la voie.

Du poste de police où l'on vous recueille peu de temps après votre départ, jusqu'à Saardam en Hollande, à Vienne, à ce rocher de Moscovie où de longs télescopes de cristal vous permettent de revoir la France, avant que vous ne disparaissiez tout à fait à nos yeux dans les rayons du soleil noir de la mélancolie et de la mort, nous avons, grâce à vous, parcouru les plus belles contrées, sans voir toujours ce que vous y veniez chercher. Vous fîtes un pèlerinage sentimental à travers mille vicissitudes, et votre esprit curieux, chargé des pensées des philosophes, tirait de toutes ces visions des conclusions qui ne pouvaient pas être les nôtres.

Une fois encore, comme dans vos voyages terrestres, vous cherchiez à pénétrer le mystère d'une troublante confrontation de vos rêves antérieurs avec la réalité de ces rêves au milieu desquels vous nous tiriez à votre suite. Mais de ces étranges promenades, nous rapportons d'étonnants souvenirs : de grandes salles, « des rues dans une cité populeuse bossuée de collines et dominée par un mont tout couvert d'habitations », des escaliers qui conduisent à des terrasses revêtues de treillages, des perspectives reliées par de longues traînées de verdure grimpante, la maison au vaste jardin planté d'arbres précieux, — votre maison de santé, — la planète obscure où se débattaient les premiers germes de la création avec ses palmiers gigantesques, ses rochers arides, ses reptiles effrayants dans une végétation sauvage, son horizon bleuâtre, le centre de l'Afrique, Grenade... que sais-je encore?

Tout cela, nous l'avons si bien admiré avec vous, que nous ne saurions dire si

nous n'avons pas, en vérité, vu ces féeries. Car vous restez, dans vos divagations les plus bizarres, un journaliste précis qui n'oublie aucun détail et qui a souci de composer son article pour la plus grande satisfaction du lecteur.

Vous êtes, sans doute, le seul qui avez réussi à rapporter précisément vos impressions d'un univers dont les habitants ne savent plus s'adresser aux hommes, et qui ayez gardé dans l'extravagance toutes les qualités de la sagesse...

De sorte qu'on ne saurait s'attrister comme il conviendrait, sans doute, de votre destinée. Toute votre vie est un voyage, et quand vous nous avez quittés, c'était encore pour une exploration plus lointaine dont on s'étonne quelquefois que vous ne soyez point revenu. On admettrait fort bien que vous puissiez parler de l'autre monde et du passage de la mort.

Vous sauriez nous en dire les angoisses et les joies, les horizons et le ciel, comme

vous sûtés le faire à votre retour d'Égypte ou d'Autriche. Vous nous en décrivez les personnages avec cette aisance et cette délicatesse qui font, dans ce genre, votre manière inimitable... Sans doute êtes-vous plus fatigué de vos compagnons de route qu'ils ne le sont de leur guide, et préférez-vous enfin le silence que vous désiriez si ardemment dans les derniers jours que vous passâtes parmi nous.

Nul n'aura su, en tous les cas, apporter aux hommes si attachés à leur sol l'enivrement des longs départs et la curiosité d'un vaste monde, plus vaste encore que celui qu'ils soupçonnaient. Nul n'aura mieux montré que vous que nous sommes pareils à ces nuages qui passent et que poussent, même quand ils semblent immobiles, d'imperceptibles souffles aériens, au-dessus de la terre, vers des régions illuminées par tous les flambeaux du ciel.

Et j'aime qu'à de certains jours, si je veux vous revoir, il soit nécessaire que je lève les yeux, et que je cherche votre

visage parmi les visages des étoiles, après avoir cru vous rencontrer à la pointe Saint-Eustache...

« Je ne demande pas à Dieu de rien changer aux événements, mais de me changer relativement aux choses, de me laisser le pouvoir de créer autour de moi un univers qui m'appartienne, de diriger mon rêve éternel, au lieu de le subir. »

Je transcris là cette phrase de « Paradoxe et vérité », que vous publiâtes dans *l'Artiste* en 1844. C'est votre prière de voyageur.

CHAPITRE X

LE 25 JANVIER 1855

Il y avait des marches et des marches et des marches encore sur les quatre côtés de cette pyramide gigantesque dont le sommet était un trône d'or, trouant un ciel d'or. D'or en or, c'était l'or de ses cheveux et l'or de sa couronne et la couronne d'or des étoiles. Et puis c'était, l'azur, le soleil d'or.

Il était au bas d'un des escaliers, celui qui montait en face d'Elle.

Il fallait gravir les marches et prier... Alors il commença son ascension, les yeux levés vers sa chevelure fulgurante, et, au fur et à mesure qu'il gravissait les degrés, s'éteignaient l'or de sa couronne et les étoiles, une à une. Il priait. D'étranges divinités à double tête naissaient à chacun

des mots qu'il prononçait, suivant le mystérieux enchaînement des syllabes, dont certaines avaient le pouvoir magique de la création.

« — Je vous apporte, disait-il, ô Isis, tous mes remords... » Et des faces de morts apparaissaient à sa droite.

« Pardonnez à mes fautes vénielles. » Il prononçait « vénielles » et « venimeuses » ensuite, malgré soi. Et des chats à corps de serpent, rampant, se glissaient jusqu'à ses genoux. Il n'avait pas peur, car Elle, au-dessus de lui, faisait fleurir des rosiers blancs. Et plus il montait, plus Elle devenait belle. Elle était aussi pure que la Vierge Marie. C'était elle. Il la reconnaissait telle qu'il l'avait vue, blanche et bleue, dans une église de son enfance, et, plus tard, dans une chapelle de Vienne ; Elle n'avait plus de couronne, mais ses cheveux étaient fleuris d'étoiles.

« Je vous salue Marie, pleine de grâce... »

Cette fois, il entendit un bruit de fuite et de chute, tous les visages étranges

avaient disparu. Et il était aux pieds de la Vierge. Tout changeait. Il n'avait plus le cœur oppressé, il ne se reprochait plus rien. Et les mondes roulaient au-dessus, au-dessous de lui, dans la poussière des astres. Alors ce fut une extraordinaire vision de paysages, d'êtres, d'objets qui se précipitaient vers lui et pénétraient en lui. Tout surgissait à son horizon comme des images évoquées par une suite de coq-à-l'âne : énorme, ormeau, eau-de-vie, vi-père, persan, Santerre, terrifiant, fiancée... Cela se bousculait sans ordre, sans logique, suivant des associations d'idées absurdes, mais si imprévues, si vertigineuses, qu'il lui fallait des cerveaux de rechange vite usés... Et les légions des images, après l'avoir traversé, s'engouffraient derrière lui dans l'azur, descendaient sur la terre, remontaient par les escaliers de la pyramide vers lui... Ainsi l'univers n'était que la création de ses propres pensées dont les hommes ne pouvaient, pendant leur vie, saisir que quelques-unes...

Mais où était-Elle? Il se retourna. Une étoile noire touchait l'horizon, et se rapprochait de lui, vite, si vite...

Il heurta un passant qui, grommelant, le repoussa de la main. Courtois, ils s'excusa; mais, comme il avait cru reconnaître un camarade, Gérard traversa la rue Rambuteau.

La vitre d'une boutique obscure fit un miroir sombre qui lui renvoya son reflet. Il était en habit noir. Son pantalon de drap gris-vert tombait sur des souliers vernis et guêtrés de gris. Son chapeau haut de forme était enfoncé sur sa tête... Tenue de cérémonie... Pardessus au Mont-de-Piété... Il fait froid pourtant, au moins sept degrés au-dessous de zéro... Mais il est couvert... Deux tricots sous sa chemise... D'ailleurs, ce double morne du pseudo-miroir est inutile... L'Étoile noire était toujours là, dans le ciel, et allait l'empêcher de faire un pas de plus... Mais Elle? Qu'est-Elle devenue? Il n'y a pas d'exemple qu'un rêve ne soit pas aussi logique qu'un

raisonnement à l'état de veille si, du moins, on apporte la même attention à son développement.

Il avait dans l'esprit, semblable à un thème musical, une longue suite de visions qui devaient avoir des rapports étroits avec ce qu'il apercevait autour de lui, et qui, sans doute, devaient mener ses actions quotidiennes. Une mélodie intérieure trouve toujours à s'exprimer, en quelque endroit qu'on soit, et dans quelque circonstance qu'on doive la noter. Il n'y a pas un rêve, puis la vie. Il y a le rêve qui prolonge la vie, et la vie qui explique le rêve. Il y a le réel et le surnaturel, et quelquefois l'un n'est que le balbutiement de l'autre.

Où était-Elle? Et qui était-Elle? Car dans cette gloire flamboyante, dans cet or et ces étoiles et cet azur, il n'avait pas encore pu voir si elle était la Vierge, la Reine de Saba, Isis, ou Elle? Les trois en Elle, peut-être. Il se souvenait d'avoir déjà eu cette impression, jadis, et d'avoir

dessiné une femme géante, nimbée de sept étoiles, qui était Diane, sainte Rosalie et Jenny Colon. C'était l'année où Elle était morte. Il y avait treize ans de cela. Treize ans... Treize, le chiffre le poursuivait... Et demain, c'était le 26, deux fois treize, et un vendredi. Comme s'il y avait des coïncidences ! Non, l'inexplicable qu'il expliquerait, s'il n'y avait pas ce bruit dans les rues et ces gens pressés, et ce pont où les chevaux glissent, et cette Seine qui charrie des glaçons.

Il y a d'étranges royaumes blancs, dans ce Paris de janvier, des royaumes au soleil noir, dans le ciel noir comme l'étoile qui vient de disparaître, au dessus de la place du Châtelet...

Il se dirigea vers la rue de Savoie, où habitait Asselineau, parce qu'à la vérité il était las, et le réveil de la ville lui fracassait la cervelle. La nuit avait été noire et blanche, et l'aube aussi... Il lui fallait du repos, mettre en ordre toutes ses pensées, nouer la double existence, nocturne et

diurne, et leurs fantaisies apparentes et leurs contradictions.

Il lui fallait écrire aussi. Il avait des articles commandés à *l'Illustration*. Il avait *Aurélia*, dont il devait donner la fin à la *Revue de Paris*. Tout ce travail exigeait de la tranquillité. Il avait décidé d'aller dans un cabinet de lecture. Il aimait de voir des livres autour de lui et d'avoir chaud, et de réfléchir sans regarder ses voisins, somnolant ou lisant eux-mêmes... Il avait besoin de quelques sous. Asselineau les lui prêterait.

Au 25 — la date du jour — de la rue de Savoie, il trouva son ami qui l'accueillit aimablement, comme il avait accoutumé de le faire, mais s'étonna que Gérard ne voulût pas accepter plus de sept sous, puisqu'il avait besoin d'argent.

Non, il n'avait pas besoin d'argent... Il avait tout à coup besoin de ces sept sous pour le cabinet de lecture... Et puis, pourquoi demander davantage. Savait-il ce qui allait lui arriver ? Il était inquiet.

Depuis plusieurs jours, il ne pouvait plus écrire une ligne. Il l'avait dit la veille à un ami. Il s'était aventuré dans une idée où il se perdait. Il passait des heures à s'y retrouver. Il avait le sentiment qu'il n'en finirait jamais. Pourrait-il seulement continuer de produire quelque chose? Il l'ignorait. Mais il fallait faire un effort... essayer une fois encore...

Asselineau le pria de rester auprès de lui. Ce n'était pas un temps pour les promenades, le cabinet de lecture n'était pas ouvert à cette heure. Gérard s'assit, ne bougea ni ne dit rien... Son compagnon ne s'en étonna point, étant habitué à ce mutisme ou plutôt à cette absence, encore que les propos de Gérard l'eussent un peu alarmé. D'ordinaire, même quand sa santé n'était pas bonne, il ne disait jamais qu'il eût quelque difficulté à écrire.

Au bout de deux heures de méditations solitaires, Gérard s'en fut. Il avait accepté d'Asselineau une carte de visite qui devait lui servir d'introduction dans

le cabinet de lecture où l'envoyait son ami.

Pourquoi avait-il raconté toutes ces histoires à Asselineau? Il se reprochait, maintenant qu'il était dans la rue et qu'il retrouvait l'atmosphère qui le rendait à lui-même, ces confidences en particulier, et cette tendance irrésistible à s'épancher dans le cœur des autres qui ne le comprenaient point.

Quels rapports pouvaient exister entre Louis Legrand, commissionnaire en exportation, confident de la veille, Asselineau, aimable homme de lettres, et lui, Gérard? Concevaient-ils la diversité prodigieuse de ses préoccupations? Pouvaient-ils s'intéresser à ses recherches? C'était encore là une de ses erreurs qui le retenaient au sol et l'empêchaient de donner toute son attention à son idée, et à Elle, qui peut-être ne le lui pardonnerait pas cette fois, comme elle avait déjà eu la bonté de le faire. Toute conversation humaine l'éloignait d'Elle, certainement.

« Il existe, dans l'immensité, des régions et des planètes où la partie immortelle de l'âme, qui ne se fond pas au sein de l'âme universelle, conserve une forme perceptible aux regards des autres âmes, et de celles même qui ne se dégagent des liens terrestres que pour un instant, par le rêve, par le magnétisme, ou par la contemplation ascétique. » Il faut donc se maintenir en état de grâce, pour ne point perdre de vue sa forme. C'est sa forme qui est l'Étoile brillante, parmi le champ des étoiles des autres formes, âmes aimées, âmes oubliées...

Il s'arrêta pour prendre dans la poche de son habit, du papier. Il y avait une feuille couverte de son écriture, une autre blanche à demi. Mais il avait les doigts gourds. Il valait mieux attendre d'être au cabinet de lecture.

D'ailleurs, s'y installer commodément, avoir chaud, éviter les coups d'œil indiscrets, s'isoler au milieu de ces lecteurs, placer devant soi le papier qu'on va noircir,

regarder tout autour de soi, sans rien voir, c'est un des rares plaisirs terrestres de Gérard.

Autrefois, il y a quelques mois encore, ce plaisir se prolongeait pendant tout le temps qu'il écrivait. Depuis quelques jours, au contraire, il cesse dès que Gérard prend sa plume. Il a tort de le dire autour de soi. On créera de nouveau des histoires et des légendes. Il ne pourra plus gagner sa vie... Mais c'est un fait, il ne sait plus fixer sa pensée sur le papier. Jeu charmant, que cette poursuite du mot qui se dérobe ou de la pensée qui s'évade. Il s'y complaisait. Il aimait de laisser courir les phrases en liberté, quitte à les contraindre, dans la suite, à plus de retenue. La fantaisie est le domaine de l'esprit. Le style ne s'y doit aventurer qu'avec prudence... Joie de la facilité, de l'expression qui vient sous la plume comme une petite fille à un rendez-vous, exacte et docile. Nul effort dans cette chanson naturelle de l'âme, dans ce don de se donner avec des

syllabes, comme Mozart avec des notes...

Mais aujourd'hui... Dans ce lieu clos, paisible cité des vieux garçons et des livres, sa pensée est au delà des murs et sa main tient une plume morte. Elle est au bout des doigts de Gérard, privée de sang. Il lit ce qu'il a écrit sur la page qu'il a sous les yeux : « Telles sont les idées bizarres que donnent ces sortes de maladies ; je reconnus en moi-même que je n'avais pas été loin d'une si étrange persuasion. Les soins que j'avais reçus m'avaient déjà rendu à l'affection de ma famille et de mes amis et je pouvais juger plus sainement le monde d'illusions où j'avais quelque temps vécu. Toutefois, je me sens heureux des convictions que j'ai acquises, et je compare cette série d'épreuves que j'ai traversées à ce qui, pour les anciens, représentait l'idée d'une descente aux enfers. »

Et c'est tout. Il voudrait revenir maintenant à cette idée qui l'obsède : *il existe entre le monde externe et le monde interne*

un lien — c'est ce qu'il a noté il y a trois jours ; *l'inattention ou le désordre de l'esprit en faussent seuls les rapports apparents, et ainsi s'explique la bizarrerie de certains tableaux, semblables à ces reflets grimaçants d'objets réels qui s'agitent sur l'eau troublée.* Mais comment faire comprendre que les visions de ce que les autres appellent le rêve ont leur correspondance avec ce qu'ils appellent la réalité ? N'est-ce pas trahir réalité et rêve à la fois ? N'est-ce pas dévoiler un secret qu'il possède et que seuls les initiés ont le droit de connaître ? Et quels mots seront assez transparents pour laisser deviner le ciel ? Et quelle phrase peut aider à gravir le chemin de la pyramide ou de son trône où Elle domine les mondes ? Et quel verbe exaltera l'amour ? Et quelle épithète conviendra à la Grande Amie ?

Écris... Rature... Cherche... Des oiseaux apeurés volent devant la fenêtre, des lis naissent de la neige, des vases de cristal sont suspendus dans l'air bleu, et

des chants angéliques prient pour toi le Dieu de miséricorde. Rature... écris... rature... et déchire ce papier inutile, où tu n'as inscrit que des signes, comme pour un passeport mystérieux. On allume des lampes. Il faut sortir de ce sanctuaire. Les ténèbres sont un couloir vers où? Vers la Morte ou la Mort?...

L'exaltation de Gérard s'apaise. Il est dehors. Le froid vif le pince aux oreilles... Il n'a rien fait. La *Revue de Paris* n'aura pas sa copie. Toutes les excuses qu'il se donne sont des mensonges. La vérité c'est qu'il ne peut plus travailler... Il ne peut plus. Déjà, l'an passé, en Allemagne, il a été très inquiet des difficultés qu'il éprouvait à écrire. Mais il avait vaincu les résistances de son cerveau alourdi. Maintenant, tout effort est vain... Il le sait et il n'ose se l'avouer.

Pourquoi cette impuissance? Parce qu'il n'est plus un homme, un homme de ce monde. On le lui a dit, quand on l'a exilé chez le docteur Blanche... Il a refusé de

le croire. Il s'est persuadé, au contraire, qu'il serait d'autant plus grand et plus fort qu'il aurait exploré plus de mondes inconnus... Il va... Il marche la tête penchée vers le sol, et parle, à mi-voix, tout seul.

« Si je pouvais éloigner la magie de mon chemin et désapprendre tout à fait les formules cabalistiques! Si je pouvais, Nature, être seulement un homme devant toi; alors cela vaudrait bien la peine d'être homme. Je l'étais, jadis, avant que je cherchasse à pénétrer tes voies, avant que j'eusse maudit, avec des paroles criminelles, le monde et moi-même. Maintenant, l'air est si plein de fantômes qu'on ne saurait comment leur échapper... Si le jour pur et clair vient sourire un seul instant, la nuit nous replonge aussitôt dans les voiles épais du rêve. Nous revenons gaiement des campagnes reverdies, soudain un oiseau crie. Que crie-t-il? *Malheur!* Le malheur, il nous surprend, enveloppés, jeunes et vieux, des liens de la superstition.

Il arrive, il s'annonce, il avertit et nous nous trouvons seuls, épouvantés en sa présence... Y a-t-il quelqu'un ici?

— La réponse est dans la demande.

— Et qui es-tu donc?

— Je suis là, voilà tout.

— Éloigne-toi.

— Je suis où je dois être. Si l'oreille ne m'entend pas, je murmurerai dans le cœur. Sous diverses métamorphoses, j'exerce mon pouvoir effrayant; sur le sentier ou sur la vague, éternel compagnon d'angoisse, toujours trouvé, jamais cherché, tantôt flatté, tantôt maudit! N'as-tu jamais connu le souci?

— Je n'ai fait que courir par le monde, saisissant aux cheveux tout plaisir, négligeant ce qui ne pouvait me suffire et laissant aller ce qui m'échappait. Je n'ai fait qu'accomplir et désirer encore, et j'ai ainsi précipité ma vie dans une éternelle action. Le cercle de la terre m'est suffisamment connu. La vue sur l'autre monde nous est fermée. Qu'il est insensé

celui qui dirige ses regards soucieux de ce côté et qui s'imagine être au-dessus des nuages, au-dessus de ses semblables... Qu'il se tienne ferme à cette terre. A quoi bon flotter dans l'éternité?

— Lorsqu'une fois je possède un homme, le monde entier ne lui vaut rien; d'éternelles ténèbres le couvrent. Le soleil ne se lève ni ne se couche pour lui. Ses sens, si parfaits qu'ils soient, sont couverts de voiles et de ténèbres. De tous les trésors, il ne sait rien posséder: bonheur, malheur deviennent des caprices. Il meurt de faim au sein de l'abondance! Que ce soient délices ou tourments, il remet au lendemain, n'attend rien de l'avenir et n'a plus jamais de présent.

— Va-t'en! Cette mauvaise litanie rendrait fou l'homme le plus sage.

— S'il doit aller, s'il doit venir, la résolution lui manque. Sur le milieu d'un chemin frayé, il chancelle, et marche à demi fou. Il se perd de plus en plus, regarde à travers toutes choses, à charge à

lui-même et à autrui, respirant et étouffant tour à tour, ni bien vivant, ni bien mort, sans désespoir, sans résignation, dans un roulement continuel ; regrettant ce qu'il fait, haïssant ce qu'il doit faire, tantôt libre, tantôt prisonnier, sans sommeil ni consolation, il reste fixé sur place et tout préparé pour l'enfer.

— Misérables fantômes, c'est ainsi que vous en agissez mille et mille fois avec la race humaine. Vous changez des jours indifférents en affreuses tortures... Je le sais, on se défait difficilement des esprits des ténèbres, mais ta puissance, ô souci rampant, je ne la reconnaitrai pas...

Ce n'est plus lui qui vient de parler, c'est quelqu'un qui parle comme lui, c'est Faust... Il reconnaît ce texte qu'il a traduit, il y a quinze ans, avec amour. Mais Faust ne prévoyait-il pas Gérard ? Et n'est-ce pas Faust qui lui a tendu le premier miroir où il a vu son visage grimaçant, ridé, et griffé déjà par le souci ? « Insensé celui qui s' imagine être au-dessus

des nuages, au-dessus de ses semblables ! Qu'il se tienne ferme à cette terre ! »

Cette terre, elle est cruelle à l'homme aujourd'hui, elle lâche ses chiens les plus féroces sur le vagabond, son vent qui aboie au coin des rues, son froid qui mord. Mais ce sont des souffrances qu'on supporte, en marchant plus vite, en se réfugiant dans quelque cabaret, ou chez un ami. Pourquoi pas chez un ami ?

Depuis des jours, Gérard fuyait ceux qu'il avait aimés le plus tendrement, qui dans toutes les circonstances difficiles de sa vie l'avaient fraternellement aidé. Gautier, Arsène Houssaye, Beauvoir, Nadar, Bell. Il était temps de revenir vers eux. Il ne leur dirait point ses maux. Ils ne lui demanderaient rien. Et lui, pourrait dans la joie de leur accueil, dans la douceur de leur intimité, retrouver le courage de poursuivre sa tâche, le repos nécessaire à son travail... A ce travail qui n'avancait pas... Copie pour *l'Illustration*. Copie pour la *Revue de Paris*. Copie...

copie... et pas d'ardeur à l'ouvrage, et pas de phrases précises à l'esprit.

Il se dirigea vers le Théâtre-Français. Arsène serait heureux de le voir. S'il était là, ce serait de bon augure... Cela promettait pour le lendemain un peu d'argent, et la nécessité de terminer la traduction de *Misanthropie et Repentir*, sur laquelle il avait déjà touché quinze cents francs. Accumuler du travail pour être contraint de le faire. Excellente méthode pour un faible de son espèce. Il s'exaltait à la pensée d'un labeur formidable, d'un effort surhumain...

— Non... monsieur, non... Monsieur l'administrateur n'est pas là, dit le concierge de la maison de Molière à Gérard. Il vient de partir...

Il ne répondit pas, ni ne demanda rien. Mauvais présage ! pensa-t-il, en passant devant le Palais-Royal. Mauvais présage ! Il n'en fallait pas davantage pour le désespérer. Jamais pourtant, malgré ce coup du sort, il n'avait eu le cerveau plus lucide.

Il se plaisait à admirer la logique de ses déductions, sa parfaite connaissance des endroits qu'il traversait, sa certitude des dates et des faits. On était le 15 janvier 1855, un jeudi, le jour du dîner paternel... A cette heure — il était six heures — comme d'habitude, le couvert de Gérard était mis à la table du docteur Labrunie qui attendait son fils... Gérard n'était ni en tenue, ni en état d'aller chez son père... Des explications, des discussions peut-être. Non... Dans huit jours, quand tout serait en ordre, et dans sa mise et dans ses affaires. Il était rue Sainte-Opportune. Sous les voûtes, le square des Innocents. Il avait deux francs dans sa poche. Tout était clair, net, comme les toits blancs sur le ciel noir et comme cette stalactite à la gueule de la fontaine.

Les Halles ne vivaient pas encore. Mais il en respirait les souvenirs odorants et devinait tout autour d'elles le cortège des lourdes voitures qui portaient des présents de Rois Mages à la ville souveraine.

Il se plut à l'évocation de ces voyages nocturnes des charretiers, si semblables à ceux qu'il aimait de faire vers les banlieues, et de ces rencontres dans les ténèbres où les lumignons des véhicules sont des feux follets. Il entra dans un cabaret de la rue Mauconseil, ayant traversé le petit carreau, les regards amusés une fois de plus par le décor du soir noir et blanc, Saint-Eustache, la rue Montmartre et toutes ces petites rues voisines mystérieuses, quand le passant les fuit sous la bise, à pas feutrés de neige.

Il mangea peu. Il ne pensait plus à rien qu'au bien-être que lui donnaient le repas, la chaleur et ces voix fraternelles qui, aux tables, près de lui, ranimaient la vie quotidienne dont il avait, depuis le matin, perdu le sentiment. Rien ne réchauffe le cœur comme la conversation des inconnus. Ces gens qui ne savent point qui vous êtes, ne vous dissimulent rien. Ils disent leurs joies, leurs peines, leurs travaux, qui ne ressemblent guère aux vôtres, mais leurs

récits n'en sont que plus émouvants, puisqu'ils affirment, dans leur naïveté, que toutes les créatures de Dieu ont mêmes yeux, mêmes lèvres et même cœur.

Gérard s'attendrissait comme un homme et comme un écrivain dont la mission douloureuse est d'écouter et de répéter à la foule les souffrances des autres, qui s'ajoutent aux siennes, s'il est sensible, et de lui peindre des mœurs qu'elle ignore. En lui renaissait ce goût de regarder, d'observer, qu'il avait toujours eu plus développé que ses camarades de lettres, ce besoin de griffonner sur un papier un mot entendu, une phrase qui se composait dans sa tête et qui lui serait utile plus tard...

Décidément, il traînerait dans les Halles, cette nuit encore. C'était le moyen le plus sûr de renouer avec l'existence. D'ailleurs, il faisait si doux dans cette salle enfumée, qu'on ne pouvait pas ne pas croire à la fin de ses misères. Ceux qui entraient là, grelottant, poussaient un soupir heureux ; ils étaient délivrés du dehors.

Il considérait ces allées et venues d'un œil à demi voilé par la torpeur. Il somnolait dans un bruit de voix, de grésillement, de verres choqués, de respirations essoufflées...

Une bousculade, une dispute secouèrent sa léthargie, si rudement, qu'il se leva d'un bond et gagna la porte.

Il devait être assez tard, puisque déjà, péniblement, des charrettes se croisaient sur le petit carreau, tendu d'un tapis blanc, maculé en mille endroits. Rares étaient ceux qui s'attardaient. Cafés et cabarets regorgeaient de clients... Il entra dans la cave d'un charnier, le long de l'emplacement du marché aux choux, mais n'y resta que peu de temps, car là rien ne resuscitait sa curiosité encore un peu engourdie. Et il se reprenait à chasser le document, à daguerréotyper la vérité, comme il disait. Cette cave était paisible, en somme, comme un rendez-vous bourgeois.

Chez Paul Niquet, il aurait plus d'im-

prévu, des notes à prendre. Peut-être même pourrait-il se mettre au travail dès demain...

Il était un habitué de l'établissement célèbre. Il en avait déjà décrit l'étrange clientèle. Il avait dit dans les *Nuits d'octobre* « les murs très élevés, entièrement nus et surmontés d'un vitrage, le sol humide, le comptoir immense qui partage en deux la salle, les chiffonnières qui font tapisserie sur un banc opposé au comptoir et, au fond, la foule assez mêlée où les disputes ne sont pas rares... » Il y avait là des individus qui le connaissaient bien, pour qui ce monsieur, toujours plus correctement vêtu qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, semblait un personnage peut-être un peu suspect. Mais dans ses jours de richesse, il savait payer des verjus. On ne lui en demandait pas davantage.

Ce soir, il ne pouvait pas faire de ces largesses. Il avait encore quelques sous en poche. Il lui fallait donc autant que possible passer inaperçu. Il demeura devant

le comptoir, prêtant l'oreille aux propos des chiffonnières qui buvaient sec, sous prétexte que par un froid pareil il fallait chauffer l'intérieur. Et cette chaleur entretenue par l'alcool les portait à d'effarantes divagations qui étaient peut-être des confidences ! Des faces vieillies avant l'âge s'enflammaient ; des formes trop lourdes chancelaient. Spectacle peu à peu écœurant, que Gérard, encore qu'il y fût accoutumé, ne pouvait supporter longtemps, tant il voyait derrière ces faces boursouflées et abruties, de malheurs et de misères...

Tout à coup surgit une vieille pratique, en habit verdâtre, qui le frappa sur l'épaule.

— Vous voilà donc, poète, fit-il, en commandant un verjus. Que pensez-vous de ce froid polaire ? Il n'est pas indigne de nos climats, cependant. Car il est bon que nous sachions que les fantaisies divines nous prennent, parfois, pour des jouets incassables... Oui, monsieur. Quand j'en-

seignais à des jeunes gens qui, certes, n'étaient pas faits pour ouïr les subtilités de ma philosophie...

Cette phraséologie exaspéra Gérard qu'effrayaient aussi les gestes du bohème. Il se glissa doucement vers la porte, ayant laissé sur le comptoir le prix de son verre. Il jeta, de droite et de gauche, un dernier regard sur cette assemblée misérable et puante et sortit. Il s'arrêta sur le seuil. La nuit était glaciale. Le thermomètre marquait dix-huit degrés au-dessous de zéro. Il sentait à peine le froid pourtant, soit que la chaleur de la boisson le garantît de l'attaque trop brutale de l'air sec, soit que l'absence de vent rendît supportable cette température. Il se mit en marche de nouveau. Au-dessus de lui, c'était le printemps du ciel, puisque des mondes invisibles tombaient des fleurs blanches ; et blancs aussi sont les pardons. Il n'était pas possible de croire qu'Elle ne l'avait pas absous. Rien ne l'empêchait maintenant de paraître devant Elle...

Toutes les rues en zigzag et jonchées de pétales de Fête-Dieu sont des chemins de grands départs. Elles mènent vers des planètes peuplées d'âmes, si la Charité vous prend par la main, la Charité qui est Amour et l'Amour qui est le secret de l'Univers. Où que tu t'aventures, ne crains rien...

Ces ruelles, cette rue Saint-Martin part de ton enfance, tourne autour de tes souvenirs de jeunesse, revient vers ton père, vers le sourire maternel de plus en plus effacé, vers la route des campagnes et les champs du Valois, où Elle était déjà, comme elle fut à Paris, à Beyrouth, à Bruxelles... Elle conduit je ne sais où, dans quels mystérieux temples ou paradis, mais certainement vers Elle par mille détours, si l'on n'abrège pas le voyage...

Il n'y a pas de raison pour que l'église Saint-Merri et sa masse noire et ses blanches dentelles soient un obstacle plutôt qu'un décor à cette fuite vers Sa vivante Miséricorde. Heure bénie pour

cette course finale, qui conduit de la veille au sommeil et relie définitivement le rêve de la vie à la vie du rêve. Il n'y a personne qui puisse surprendre le grand secret que Gérard possède seul... Tous les errants des mauvais soirs sont rentrés dans les taudis. Ça et là des lumières qui tremblent de froid, et une ombre sur la neige. Deux coups sonnent à une horloge, comme à la porte de la nuit. Ouvrez au voyageur qui ne demande rien que la route libre.

— Holà ! Où allez-vous ?

Gérard s'est arrêté. Il est place Baudoyer. Devant lui une ronde de police. Un gradé l'interroge.

— Que faites-vous à pareille heure ? Où habitez-vous ?

Il répond par des gestes vagues. Il a l'habitude de ces rencontres. Il fouille dans ses poches intérieures... Mais oui il a des papiers... Voici deux reçus d'un asile. Cela ne suffit pas?... Voici un passeport pour l'Orient avec tous les cachets nécessaires...

— C'est bon !... Mais ce n'est pas un temps pour traîner dans les rues... Allez vous coucher !...

Les hommes s'éloignent. Gérard fait demi-tour pour les fuir. Ils ont surgi, tout à coup, à côté de lui comme des monstres. C'est un avertissement. Ils sont venus lui dire que la nuit n'était pas ouverte à sa course encore, que le moment n'était pas celui de Son choix à Elle et qu'il ne devait pas désobéir à Ses ordres...

Tout était à recommencer. Il fallait prendre la rue droit devant soi, et savoir que la Seine était au bout, et que Saint-Gervais était à gauche, et que s'il voulait attendre sous l'orme... La brise lui sembla plus vive et plus coupante. Il frissonna. Il longeait le fleuve qui chariait des glaçons et les brisait contre les piles du Pont-au-Change. Il entendait ce bruit répété, ce martèlement dans les ténèbres.

Il avait mal interprété les signes célestes, sans doute, et la nuit et ses chuchotements. Non, Elle ne l'attendait pas. Il

fallait reprendre une à une les explications qu'il s'était données à soi-même. Il fallait dormir, retrouver le rêve de l'autre nuit, et comprendre, et travailler.

Un fleuve gelé, dans la nuit de janvier, est une piste de misère. Des âmes en détresse viennent s'ensevelir sous la neige ou creuser leur trou pour la mort. Le passage de la Bérésina, dirait le docteur Labrunie. Toute une armée traînait derrière les chausses de Gérard, une armée de remords, d'effrois... Si ces mauvais compagnons pouvaient s'engourdir de froid et le laisser continuer seul son chemin vers le refuge.

Quel refuge ? Ils ne manquaient pas dans ce quartier où la crasse offrait sa chaleur à la nudité des pauvres. Tous les vagabonds auxquels les Halles ne fournissaient pas de travail venaient dormir à deux sous dans des coins empuantis. Gérard n'avait pas d'autre tâche que le sommeil. Celui qu'on trouve dans ces lieux-là est sans témoins gênants. Les êtres

qui reposent à côté de vous sont, comme dans la mort, sans mouvements et détendus. L'asile est une antichambre de fosse commune, avec ses odeurs.

Il chassa ces visions lugubres pour ne songer qu'au rêve qu'il fallait rejoindre... L'escalier de la pyramide et, au sommet, couronnée d'or parmi l'or des étoiles, Elle, immaculée. C'était là le point de départ, la rade, et le large un peu plus loin avec le tourbillon des mondes. Si, ce vendredi 26 — deux fois treize, — il ne retrouvait point l'enchantement de son sommeil, c'était encore un mauvais présage, et le plus grave. Déjà l'absence d'Arsène Houssaye l'avait rejeté dans de fausses illusions. Si les hommes ne voulaient plus de lui, si le rêve le fuyait, il n'y avait plus de ressources. Ou plutôt c'est qu'Elle avait décidé sa mort. Il n'y a pas de voie plus directe pour aller vers Elle...

La place du Châtelet : c'est l'entrée du dédale, la fontaine du palmier avec son sphinx en marque la première étape,

et la momie exposée par un marchand de couleurs au coin de la rue de la Vieille-Lanterne, noire dans un cercueil vitré, monte la garde au seuil d'un temple égyptien, celui d'Isis... Rappelle-toi : le soleil commençait à s'abaisser vers Caprée et la lune montait lentement du côté du Vésuve couvert de son léger dais de fumée. Je m'assis sur une pierre en contemplant ces deux astres qu'on avait longtemps adorés dans ce temple sous les noms d'Osiris et d'Isis...

Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie...

En levant ton voile sacré, déesse de Saïs, le plus hardi de tes adeptes s'est-il donc trouvé face à face avec la Mort...

Gérard entra dans la rue de la Vieille-Lanterne.

CHAPITRE XI

PÈRE-LACHAISE

Paris, enseveli sous les flocons, se réveillait lentement avec le petit jour. Le ciel gris laissait passer une lueur blême qui s'accrochait aux toits des maisons. Des chiffonniers, découragés et sans trouvaillles, erraient dans les ruelles qui entouraient la place du Châtelet.

Ils allaient dans ces sentiers boueux, glacés et encore sans lumière, car les clartés de l'aube ne se posaient jamais sur ces coins misérables. Les uns s'égaillaient par la rue de la Vieille-Tannerie, d'autres par la rue Saint-Jérôme, quelques-uns par cette sordide rue de la Vieille-Lanterne qui ressemblait à un égout. Les boutiques qui donnaient à son entrée un air presque respectable étaient encore

closes. Le marchand de vin, lui-même, ne pouvait pas croire qu'il pût avoir des clients par ce temps désespéré.

Des loqueteux sortirent d'une maison borgne. Ils croisèrent des chiffonniers qui n'y prirent pas garde. Il était six heures et demie environ. Peut-être les miséreux trouveraient-ils encore quelque travail aux Halles. Les chiffonniers ralentirent le pas. La rue de la Vieille-Lanterne leur était familière. Mais encore fallait-il s'y risquer avec précaution. En son milieu, il y avait un escalier de douze marches brisé par un palier en équerre, et sur lequel on glissait facilement. Ils s'y engagèrent avec prudence. Quand ils furent au bas, ils aperçurent une ombre...

Ils ne s'arrêtèrent point. Ils étaient habitués de voir, à cet endroit, devant l'hôtel où, disait l'inscription lisible sur une grosse lanterne, « on logeait à la nuit » des vagabonds qui, n'y ayant pas trouvé place, dormaient sur le sol ou debout, appuyés contre le mur. Ils allaient at-

teindre la place du Marché-aux-Veaux, quand, derrière eux, une voix bizarre dit : « J'ai soif ! »

— C'est encore le damné corbeau ! fit l'un des chiffonniers en se retournant.

A son aise dans la neige, coassant, lançant de temps à autre les seuls mots de son répertoire qui fussent intelligibles : « J'ai soif ! » l'oiseau sautillait, noir sur blanc, celui qui avait parlé l'effaroucha. Il revint vers l'escalier et se posa sur une des marches, près de l'ombre tout à l'heure entrevue. Il fut, soudain, immobile comme une idole.

*
*
*

Nuit mystérieuse... Nuit des crimes et nuit des morts. Le corbeau silencieux veillait sur son agonie et attendait qu'elle lui apportât un jour, tremblant comme un enfant qu'on abandonne à la misère. Il n'y avait plus personne dans la rue. L'oiseau ne bougeait ni ne coassait plus. Une odeur empoisonnée montait

des pavés autour de lui; il tolérait cet encens de sa mélancolie... Une lumière apparut à une fenêtre de l'hôtel, au-dessus de la lanterne. Une porte s'ouvrit à l'intérieur...

Puis des pas, sur le tapis maculé... Des pas et un chant d'ivrogne, sans mesure ni suite. Une laitière, avec des boîtes au lait dans chaque main, marchait à côté de l'homme qui braillait.

Le corbeau voleta, quand il les aperçut, et se réfugia sur le palier de bois qui surplombait la partie basse de la rue. Les ténèbres se dissipaient peu à peu. On voyait à dix mètres devant soi. L'ivrogne pourtant buta contre la première marche et vacilla. Il donna du front contre le mur, à sa droite, tout à côté d'un soupirail à croisillons de fer.

— Allons ! dit la laitière, tiens-toi debout !...

L'homme fut rejeté sur sa gauche, reprit son équilibre et murmura, d'un ton indifférent :

— Je crois... je crois qu'il y a un type qui est accroché... là...

— Où ?

— Aux grilles...

La laitière n'alla pas plus loin. Elle vit, en effet, un corps qui paraissait ne point toucher le sol... Elle s'avança. Les yeux étaient clos, un chapeau haut de forme coiffait la tête inclinée. Elle revint vers l'ivrogne.

— Accroché... Tu ne vois pas qu'il a un chapeau... C'est un gars qui doit être gelé...

Son compagnon ne demanda pas d'explications plus précises. Il essaya de gravir l'escalier, puis de nouveau s'arrêta.

— Et là ?

— Quoi ?...

— L'oiseau...

— C'est le corbeau de l'hôtel.

— Et cette ombre qui se sauve...

— Où ?

— Devant moi.

— Allons, avance.

Le corbeau n'avait pas quitté son poste.

Il apparaissait maintenant terne, pelé.

Le couple s'éloigna, l'ivrogne braillant encore, la laitière, de temps à autre, le remorquant. Puis la rue fut déserte. Les lueurs du matin s'insinuèrent, blafardes, jusqu'aux croûtes des murs lépreux. La cave gluante restait dans les demi-ténèbres.

A la fenêtre la plus basse de l'hôtel borgne réapparut une lumière vacillante et la porte voisine s'entre-baillâ. Le corbeau ne s'effraya pas, il avait reconnu le pas et la voix de la patronne qui venait de boire un petit verre avec le client qu'elle reconduisait sur le seuil. Il la vit, en effet, ronde et grasse, ébouriffée par le sommeil, tenant familièrement par l'épaule un jeune apprenti qui avait logé dans son taudis.

— A ce soir ! lui dit-elle, comme il avait déjà fait quelques pas.

Il ne répondit pas à son souhait, mais revint vers elle.

— As-tu vu ce type à la grille du soupirail ?

L'hôtesse s'avança à son tour, pendant

que le garçon s'approchait de l'individu immobile.

— Il est gelé, fit-il, en se retournant.

La patronne était à côté de lui. Elle regardait avec plus d'attention ce singulier personnage, si respectable d'apparence avec son chapeau haut de forme et l'habit de bonne coupe qui le vêtait. Un mince cordon blanc semblait le tenir comme un fil d'illusionniste, le long du mur, entre le sol et les croisillons de la grille. Il n'était pas affreux à voir, ses yeux étaient clos, un sourire apaisé adoucissait les traits fatigués de son visage ; ses jambes étaient repliées sous lui... Elle toucha sa main ; elle était presque chaude.

— Non, dit-elle alors, avec calme, il n'est pas gelé. C'est un homme qui s'est pendu.

— Pendu ?

— Dame !... Ça se voit bien ! Tiens, le cordon autour du cou, les pieds qui touchent à peine la terre, la pierre qui est à côté et sur laquelle il a dû monter...

— Tu le connais?... demandal'apprenti, plus bouleversé que la femme.

— Non, je ne l'ai jamais vu... Et il n'y a pas longtemps qu'il a dû se pendre... Il est tiède.

— Alors ! je vais couper la corde, dit le garçon, qui cherchait un couteau dans sa poche.

L'hôtesse à cette idée, s'écria :

— Couper la corde ! penses-tu ? Et la police... Qu'est-ce qu'elle dirait, la police?... Non, va chercher un agent !...

L'apprenti partit, traînant le pas dans la neige, vers la place du Châtelet. La patronne, restée seule près du cadavre, ne s'émut guère. Elle avait l'habitude des spectacles macabres. Elle recueillait dans sa maison, à deux sous la nuit, tant de misères et tant de désespoirs, qu'il n'était pas rare qu'elle trouvât, sur la paille qui servait de lit à sa clientèle, un malheureux mort de faim ou un pauvre diable qui avait voulu quitter la vie... Il y en avait là, près d'elle, un de plus.

Elle cherchait à se rappeler si, dans le courant de la nuit, on n'avait pas frappé à sa porte... Si... vers trois ou quatre heures, elle s'en souvenait. Elle n'avait pas voulu sortir de son lit. Il faisait trop froid. Et puis, l'hôtel était plein. Les deux explications étaient pour elle deux excuses qui eussent apaisé ses remords, si elle en avait pu avoir. Elle s'étonnait, pourtant, en examinant ce pendu, qu'un homme qui paraissait d'aussi bonne compagnie, en fût réduit à venir chez elle ! A la vérité, ce n'était pas des gens ainsi vêtus qu'elle logeait, ordinairement... Mentalement, elle appelait le mort, « ce monsieur ». Car c'en était un, à n'en pas douter... Ce monsieur, donc...

— Qu'est-ce que vous faites là par ce froid ? Vous montez la faction ? dit une femme derrière elle.

— Non ! Vous voyez... je garde un pendu...

— Un pendu ?... N'y touchez pas, surtout... Ah ! mon Dieu !

C'était une commère de la rue, qui s'en allait aux provisions. Il était déjà plus de sept heures. Des silhouettes se montraient aux portes. Le bonne femme continua son chemin vers la place du Marché-aux-Veaux, chuchotant à toutes celles qu'elles croisaient : « Il y a un pendu à l'hôtel... »

Il y a un pendu ! Il y a un pendu !... La phrase voletait avec le corbeau pelé, pareil aux messagers des morts, dans les villages, qui vont de maisons en maisons. Tous deux allaient dans l'ombre de la rue basse avec les passants qui ralentissaient leur marche, se détournaient de leur route et venaient se grouper autour de l'escalier, près de l'égout soufflant aux visages sa puanteur, sans que nul n'en parût incommodé.

Quelqu'un dit :

— Décrochez-le !

La protestation fut générale.

— Il faut d'abord prévenir la police...

— C'est fait, dit la patronne de l'hôtel.

On ne voulait pas d'histoire. Il suffi-

rait d'un méchant propos pour qu'on se livrât à des enquêtes. Le pendu faisait peur à quelques femmes. Non qu'il eût rien d'effrayant, mais, par instant, les doigts des mains remuaient, comme si le misérable eût voulu se cramponner à quelque chose ou à quelqu'un. Le cercle qui l'entourait s'élargit.

— Il vit encore...

C'était l'impression de quelques-uns qui n'osaient pas pourtant, par crainte du moribond ou des lois, toucher le corps. Un agent survint, et tout de suite, tandis que des hommes soutenaient le malheureux, trancha la corde. On étendit le corps sur la neige. Un médecin de l'Hôtel de Ville arriva, sur ces entrefaites, et exprima quelque espoir quand il eut senti la chaleur humaine. Il fit une saignée. Elle réussit. Il essaya l'insufflation buccale, sans résultat, l'homme était mort...

Alors on fouilla dans ses poches. Il y avait des feuilles manuscrites, une pièce de deux sous, une carte de visite au nom

de Charles Asselineau, un passeport au nom de Gérard Labrunie dit de Nerval.

Des loqueteux crurent le reconnaître pour un de ces originaux qui traînaient, la nuit, dans les cabarets des Halles, aux Caves du Charnier, chez Paul Niquet... Ils répandirent la nouvelle en même temps que ceux qui regagnaient leur travail.

Des journalistes survinrent. La ruelle était toute pleine de monde, maintenant, et les bavardages bourdonnaient. Un jeune homme, Victorien Sardou, interrogeait l'agent de service.

— Il respirait encore, disait ce dernier, on aurait pu le sauver en coupant le cordon, tout de suite, mais que voulez-vous? Ces idiots croient que l'on ne doit pas décrocher un pendu avant l'arrivée du commissaire.

— Et... est-ce un suicide?

— Cela n'y ressemble guère. Ce chapeau sur la tête, ça a bien l'air d'une farce qu'on lui a faite.

Et durant toute la journée, des curieux défilèrent, commentèrent, évoquèrent Chatterton, ou composèrent un drame et imaginèrent des assassins.

Gérard reposait à la morgue, dans la salle des morts. Il était étendu sur le dos. Ses yeux étaient fermés. Sa langue effleurait ses lèvres entr'ouvertes. Le visage était calme. La tête s'inclinait légèrement sur l'épaule gauche.

Il ne portait aucune trace de violence. Seule, une mince raie brune, autour du cou, indiquait qu'il était mort, suspendu, entre le sol et le ciel.

ÉPILOGUE

Le Père-Lachaise est un des endroits de Paris où l'on est sûr qu'un ami vous attend toujours. C'est une nécropole dans laquelle les morts semblent avoir fait plus d'efforts pour penser aux vivants que ces derniers pour songer aux morts. N'est-ce pas ce sentiment qui attire tant de promeneurs dans les allées du cimetière?

Tout y est verdure, fleurs, couronnes et monuments. Et par une délicatesse particulière, on a voulu rassembler les gens de même profession dans les mêmes coins. On n'y a pas toujours réussi. Tous les maréchaux de France n'ont pas autour d'eux tous leurs soldats. Mais du moins les écrivains, les peintres, peuvent en maints

endroits tenir des réunions intimes et ressusciter leurs plaisirs. La mode n'est plus aux dialogues des morts, quand les vivants ne peuvent pas s'entendre.

Balzac, Émile Souvestre, Charles Nodier, Casimir Delavigne, Michelet, Delacroix, font autour de Gérard et d'un obscur bohème sans gloire, Charles Coligny, un cercle d'amitié et de vigilance. On n'a pas voulu laisser le poète en terre, seul, et tout ce monde a l'air d'empêcher la fuite du vagabond.

Par un après-midi d'avril clair et fin, je vins dans ce dernier refuge des gloires romantiques. A l'entrée du cimetière, le gardien me renseigna sur l'emplacement de la tombe, tout naturellement, comme s'il se fût agi d'un ami personnel. Je vis, sur le plan qu'il me montra, à quels illustres personnages j'allais du même coup rendre visite. Je ne souhaitais pas d'avoir un guide, et pourtant, j'avais, malgré moi, un peu une âme d'écolier qui éprouvait le besoin, selon les meilleures

méthodes, de s'instruire en se promenant.

Ces lieux de repos, ces magasins de grandes mémoires, ne favorisent point l'exaltation. Ils offrent à notre pitié trop d'admiration qui se neutralisent. A connaître pendant longtemps Gérard, on a cru qu'il était le seul qui méritât de l'être, et l'on s'aperçoit qu'il a des confrères, comme on découvre qu'un ami a d'autres amis que nous...

A dire vrai, il ne fut pas transporté d'abord dans cette allée Casimir-Delavigne, où l'on voit une petite colonne de marbre sur une pierre aujourd'hui moussue et qui porte des noms effacés. Le 30 janvier 1855, à midi, on enterra Gérard à Notre-Dame. L'Église avait été indulgente à celui qui, selon l'expression du docteur Blanche, « s'était pendu parce qu'il avait vu sa folie, face à face. »

Paris était encore sous la neige ! Plus de deux cents personnes formèrent le cortège et écoutèrent la messe des morts. A quelle âme errante fut plus nécessaire et

peut-être plus doux, le *Requiem*? La foule ne se dispersa point après l'office, comme il arrive souvent. Elle suivit le corps au cimetière. Gautier, ami fidèle et désolé, était derrière le corbillard, malgré son abcès à la gorge. « Il avait la tête enveloppée d'un châle jaune, dit Maxime du Camp, qui faisait ressortir la pâleur mate de son visage, décomposé par la douleur. »

On déposa le cercueil dans un caveau provisoire, devant lequel Francis Wey parla. Je suppose qu'il dut affirmer aux vivants que c'était bien Gérard qu'on mettait en terre. Bien peu de gens pouvaient le croire. Comment pouvais-je le croire moi-même, en regardant cette pierre tombale qu'on soulèverait d'une main?...

Puis les amis se retirèrent... La bise d'hiver est moins aigre que les propos qui bruissent autour du cercueil d'un écrivain. La mort délie les langues si elle enchaîne les plumes. C'est toujours entre la maison mortuaire et le cimetière que les

souvenirs reviennent à l'esprit des camarades et composent cette légende qui servira plus tard de canevas à la biographie du défunt. Les soupirs qu'on pousse, les choses qu'on murmure, les détails qu'on chuchote, les regrets qu'on affirme, les larmes qu'on essuie ne sont pas souvent d'accord. Mais on aime de penser que ce jour-là, par faveur particulière, les confrères de Gérard ne le traitèrent point en homme de lettres. Il l'était si peu, en vérité!

On l'appelait « le bon Gérard ». Cela suffirait à le juger aujourd'hui. On trouverait dans cette épithète de la pitié, du mépris, de la moquerie, tant elle est en contradiction avec nos mœurs et tant on dédaigne celui qui ne croit pas à la nécessité de la bataille. Ses contemporains, en l'employant, laissaient sans doute entendre qu'il était léger et que son extravagance expliquait son invraisemblable indulgence et son désintéressement. Au vrai, il n'avait au cœur ni arrivisme, ni jalousie.

On a trouvé dans sa correspondance un billet par lequel il sollicitait d'un confrère un article sur un de ses livres. On a fouillé dans ses carnets pour découvrir qu'il « marquait ses dépenses », comme une ménagère économe. Certains ont tiré de ces découvertes la preuve qu'il était comme les autres, à de certaines heures du moins, Nombre de critiques ne sauraient admettre, de nos jours, qu'on soit un écrivain digne de ce nom, si l'on est sans vices. Ils ne sauraient donner leur attention à un homme qui, mis à nu, n'a pas quelques tares ou quelque difformités. Un jour viendra, qui n'est pas loin, sans doute, où le « bon Gérard » sera la proie facile de quelque freudien et où la psychanalyse expliquera son génie par de successifs refoulements.

Pour moi, n'ayant point ces goûts de carabin, je m'en tiens aux phrases de Gautier : « Il semblait vraiment qu'on obligeât Gérard, en lui demandant un service, » ou au jugement de Henri Heine : « Rien de l'égoïsme artiste ne se trouvait

en lui. Il était toute candeur enfantine, il était d'une délicatesse de sensitive. Il était bon. Il aimait tout le monde. Il n'a jamais égratigné personne. »

On ne peut pas citer une épigramme de Gérard, un mot méchant contre un confrère, même quand il fut critique lui aussi, par occasion. Il ne fut ni d'un temps où s'animait l'âpre lutte pour le succès, ni d'un monde où l'on faisait sa réputation d'homme d'esprit au café, aux dépens des œuvres des autres.

Le père de Gérard apprit la mort de son fils par Auguste de Châtillon. Le bonhomme avait soixante-dix-neuf ans.

— Je devine, dit-il, après les premiers mots embarrassés du messager, que c'est du jeune homme que vous voulez me parler. Qu'y a-t-il ?

— Il est mort !

— Ah ! le jeune homme est mort... le pauvre garçon ! Je le regrette fort, c'était un bon garçon. Il venait de temps en temps

par intervalle... Et, dites-moi, monsieur, comment vont se faire ses obsèques?

— Ne vous en préoccupez point, ses amis se chargent de lui rendre les derniers devoirs.

— Eh bien, monsieur, c'est pour le mieux, car à mon âge et dans l'état de santé où je suis, il me serait difficile de prendre ce soin. Ah! le pauvre jeune homme! »

Le pauvre jeune homme!

Mme Aupick, devant le corps paralysé de son fils, Charles Baudelaire, s'écria, elle aussi : « L'excellent jeune homme! »

Et quoi qu'on en ait écrit, pour tout ce que ces mots disent si tristement, pour toute la poésie de jeunesse dont ils parent le poète, pour la délicatesse de l'image qui restait dans les yeux du vieux docteur, le père de Gérard a droit à toute l'indulgence de notre cœur.

Des années plus tard, le 19 mars 1867, on transporta le cercueil de Gérard dans

une concession à perpétuité. Théophile Gautier et Arsène Houssaye assistèrent à l'exhumation pour reconnaître leur ami. « Le pauvre squelette était en pièces, la mort ayant fait rapidement son œuvre... » Spectacle horrible! Je ne sais combien de grappes de vers...

Mais pourquoi faire intervenir avec cette littérature d'un ami, Hamlet, son fossoyeur et le pauvre Yorrick? Rappelez-vous plutôt : « Il avait le visage d'un blanc rosé animé d'yeux gris où l'esprit mettait son étincelle dans une douceur inaltérable. Son front, que laissaient voir très haut de jolis cheveux blonds d'une finesse extrême, et pareils à une fumée d'or, était d'une admirable coupe... Le nez était fin, de forme légèrement aquiline, la bouche gracieuse avec la lèvre inférieure un peu épaisse, signe de bonté, le menton bien accusé et frappé d'une fossette... »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
CHAP.	I. — Le trou du souffleur.....	1
—	II. — Son portrait.....	11
—	III. — L'enfance.....	21
—	IV. — Le temps des lilas.....	37
—	V. — Amitiés.....	59
—	VI. — Où sont nos amoureuses?... ..	89
—	VII. — Jenny Colon.....	119
—	VIII. — Le second <i>Faust</i>	143
—	IX. — Voyage autour des voyages..	171
—	X. — Le 25 janvier 1855.....	199
—	XI. — Père-Lachaise.....	233
ÉPILOGUE		247

OUVRAGES PARUS DANS CETTE COLLECTION

— Novembre 1928 —

1. — La prodigieuse Vie d'Honoré de Balzac, par René BENJAMIN.
2. — La Vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud, par Jean-Marie CARRE.
3. — La Vie paresseuse de Rivarol, par Louis LATZARUS.
4. — Le Roman de François Villon, par Francis CARCO.
5. — La Vie raisonnable de Descartes, par Louis DIMIER.
6. — La Vie douloureuse de Charles Baudelaire, par François PORCHÉ.
7. — La Véridique Aventure de Christophe Colomb, par Marius ANDRÉ.
8. — Mon ami Robespierre, par Henri BÉRAUD.
9. — La très curieuse Vie de Law, aventurier honnête homme, par Georges OUDARD.
10. — La Vie de Charles-Joseph de Ligne, prince de l'Europe française, par L. DUMONT-WILDEN.
11. — La Vie gaillarde et sage de Montaigne, par André LAMANDÉ.
12. — La Destinée du comte Alfred de Vigny, par Paul BRACH.
13. — La Vie chrétienne d'Eugénie de Guérin, par Victor GIRAUD.
14. — La Vie orageuse de Mirabeau, par Henry DE JOUVENEL.
15. — La Vie de Jean Racine, par François MAURIAC.
16. — La Vie turbulente de Camille Desmoulins, par Raoul ARNAUD.
17. — Monsieur Vincent, aumônier des galères, par Henri LAVEDAN, de l'Académie française.
18. — La Vie de Manet, par Albert FLAMENT.
19. — La Vie harmonieuse de Mistral, par Marius ANDRÉ.
20. — La Vie glorieuse de Victor Hugo, par Raymond ESCHOLIER.